

# Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres



# LES AMOURS DE CATULLE ET DE TIBULLE.

Par M. DE LA CHAPELLE

*De l'Academie Françoiſe.*

Avec quelques autres Pieces du même Auteur.

TOME PREMIER.

A AMSTERDAM,
Chez JEAN FRED. BERNARD.

MDCCXVI.

BIBLIOTH. AMSTELAE

# L'IMPRIMEUR
## Au Lecteur.

*CE n'a eté qu'aprés de longues importunitez qu'on a pû faire resoudre l'Auteur de ces Ouvrages à soufrir qu'on les r'imprimât. Il ne les regardoit que comme un amusement de sa premiere jeunesse, peu digne de l'attention du Public. Il ne jugeoit pas lui-même qu'il dût se dérober à des occupations plus serieuses, pour donner quelques momens à les relire, dans la vûe d'en corriger quelques mots. Trois ou quatre éditions diferentes faites en France & dans les Païs étrangers, n'avoient pû le déterminer à se rendre aux sollicitations des personnes qui les pressoient d'en donner une plus correcte. Il n'y a consenti que lorsqu'on lui a montré une partie de ces mêmes Ouvrages imprimez en Hollande, sous le nom de feu M. Chapelle. Ce Livre a pour titre*, Voyage de Messieurs de Bachaumont & de

la Chapelle. On y confond dans la Preface les noms de M. Chapelle & de M. de la Chapelle. On attribuë à celui-ci le Voyage de l'autre. On y dit que M. de la Chapelle a fait des Pieces de Theatre, & on y reprend une partie de la Preface de la Tragedie de Cleopâtre. On ajoûte qu'il a aussi travaillé sur Catulle, & on met à la fin du Livre beaucoup de Vers traduits du même Catulle. On veut encore qu'il soit l'Auteur de l'Histoire des Campagnes de Norlingue & de Fribourg. Ce n'est pas tout. Toûjours trompé par l'équivoque des noms, on répand les taches de la naissance de M. Chapelle qu'on dit être mort, & qui l'est effectivement, sur celle de M. de la Chapelle, qui vit encore. Quoique l'on lui fasse beaucoup d'honneur de lui attribuer les Ouvrages de deux Auteurs, dont la réputation est si solidement établie, il a crû qu'il ne devoit pas leur ravir leur gloire & en

joüir

jouïr injustement. Pour démêler cette confusion, il s'est resolu à se faire connoître au Public. Il se nomme Jean de la Chapelle, fils de Pierre de la Chapelle, Ecuyer, Seigneur du Plessis, & Conseiller du Roi, Doyen des Professeurs de Droit de l'Université de Bourges. Sa Famille est noble & ancienne, & a fait des Chevaliers de Rhodes, ainsi que M. de la Chapelle Pere l'a justifié lorsqu'il a produit ses Titres devant les Commissaires nommez par le Roi. M. de la Chapelle dont seul Auteur des Pieces qui composent ces deux Volumes, est diferent de feu M. Chapelle qui a fait avec M. de Bachaumont le Voyage dont nous avons déja parlé. Il l'est encore de M. de la Chapelle à qui nous devons l'Histoire des campagnes de Nortlingue & de Fribourg, & qui est mort depuis quelques années Inspecteur des travaux faits sous feu M. de Villacerf Surintendant des Bâtimens. Celui dont je

*vous donne les Ouvrages eſt le même qui dés ſa premiere jeuneſſe a été connu par l'ingenieuſe Hiſtoire de Catulle, & enſuite par les Tragedies que vous trouverez dans le ſecond volume de ce Recueil ; le même qui a eu l'honneur d'être Secretaire des Commandemens de feu Monſeigneur le Prince de Conty, & de Monſeigneur le Prince de Conty d'aujourd'hui : le même enfin qui fut reçû à l'Academie Françoiſe l'année* 1688. *& qui eſt preſentement Receveur general des Finances de la Rochelle. Au reſte il ne prétend pas qu'on doive regarder ces Ouvrages comme s'ils ſortoient nouvellement de ſa plume, & on lui a entendu dire plus d'une fois ſur le ſujet de cette édition, qu'en vain les Critiques voudroient ſe donner la peine de chercher & de relever les fautes qu'il peut avoir faites dans un âge où il eſt preſque permis d'en faire, que l'homme de quarante ans ne vengera pas la querelle de l'Auteur de vingt ans.*

# PREFACE.

S'IL eſt vray ce que j'ay oüi dire à de fort habiles gens, qu'il y a ſouvent des Ouvrages qui réüſſiſſent par le ſeul Titre qui plaît & qui engage à les lire, je dois eſperer que celuy-cy aura un ſuccès fort heureux. Le nom de Catulle eſt ſi connu dans le Monde; les gens même qui n'ont jamais lû ſes Vers, ſont ſi perſuadez ſur le rapport qu'on leur en fait, qu'il eſt un des

plus délicats, un des plus galans, & un des plus tendres Auteurs de l'Antiquité: Enfin ſa Lesbie eſt devenuë ſi célébre par les Vers amoureux qu'il a faits pour elle; qu'il eſt mal-aiſé qu'on n'ait quelque curioſité d'apprendre les avantures de deux perſonnes, dont on a tant oüi parler.

Il eſt certain qu'il y a peu de Poëtes qui ayent autant de reputation que Catulle. Ovide qui étoit luy-même ſi délicat & ſi paſſionné, faiſoit autant d'eſtime de luy, que de Virgile; & avoit coûtume de dire, que la gentilleſſe & la mignardiſe de l'un (ſi j'oſe ainſi

ſi parler) valoit bien la pompe & la majeſté de l'autre.

Pour moy, je n'oſe appeller Hiſtoire cét Ouvrage que je mets au jour, j'ay trop de reſpect pour un nom qui ne ſe doit donner qu'à des veritez conſtantes; mais je puis dire que ſi ce n'eſt pas une Hiſtoire, ce n'eſt pas auſſi un Roman. Les choſes que je rapporte ont tant d'apparence de verité, que ce ſeroit leur faire injuſtice que de les regarder comme de pures Fables; ce ſont, pour ainſi dire, des conjectures Hiſtoriques, qui ont un ſi grand fondement dans les Vers du Poëte que je tra-

duis, qu'on les prendroit aiſément pour des certitudes.

Il y avoit long-tems que je me plaignois du peu de ſoin de la plûpart de ceux qui ont entrepris l'interpretation des Poëtes galans de l'Antiquité; ils nous donnent de longues & de fatigantes diſſertations ſur châque Vers, qu'on pourroit expliquer avec moins d'embarras & plus de plaiſir, pour ceux qui veulent étudier ces anciens Auteurs.

Leurs petits Ouvrages détachez ne ſont obſcurs, que parce que l'on ignore les avantures & les occaſions qui les ont fait naître: cependant ce

ſont

ſont ces avantures que les Interpretes ne ſe mettent point en peine de nous apprendre ; ils ſe contentent d'expliquer quelquefois aſſez bizarrement certains termes ambigus, qui ſeroient d'eux-mêmes fort intelligibles, ſi on ſçavoit les choſes pour leſquelles ils ont été dits.

J'ay donc voulu donner l'intelligence de Catulle, d'une maniere qui ne ſentît point l'Ecole ny le Commentaire: & en liſant ſes Oeuvres avec beaucoup de ſoin & d'application, j'ay tâché de deviner ſes intrigues & ſes galanteries, peut-être que j'y ay réüſſi;

quoy qu'il en ſoit, j'ay trouvé un nœud & un certain enchaînement d'avantures, qui donne une ſuite très-vrai-ſemblable à tous les Vers amoureux qui ſont répandus ſans ordre & ſans liaiſon parmy ſes autres Ouvrages. Et j'oſe aſſurer, que s'il n'y a rien qui prouve évidemment la verité de l'Hiſtoire que j'ay compoſée, il n'y a rien auſſi qui en faſſe voir la fauſſeté, ny qui détruiſe les apparences ſur leſquelles je me ſuis fondé.

Cét Ouvrage-cy n'eſt donc proprement qu'une explication agréable, & un Commentaire galant des Vers que Catulle

tulle a faits pour Clodia qu'il aimoit, & dont il déguiſe le nom ſous celuy de Lesbie, parce qu'elle étoit peut-être de cette illuſtre Famille Patricienne des Clodiens, qui enſuite a donné des Empereurs à Rome, & que le reſpect qu'il avoit pour les Parens de ſa Maîtreſſe luy impoſoit ſilence.

J'ay mêlé dans cet Ouvrage, pour le rendre plus agréable, d'autres avantures que j'ay amenées à mon ſujet le plus naturellement que j'ay pû, & que j'ay tirées de mon Auteur, ou de l'Hiſtoire, dont j'ay conſervé, autant qu'il m'a été poſſible, les ca-

racteres & les incidens.

Ceux qui voudront consulter la Chronologie, s'imagineront que j'ay mal observé l'ordre des tems ; mais je veux bien les avertir que c'est peut-être leur faute, s'ils ont cette croyance.

La Chronique d'Eusebe, traduite & augmentée par S. Jerôme, marque la naissance de Catulle l'an 2. de la 173. Olympiade, & sa mort l'an 4. de la 180. Olympiade ; ce qui enferme trente années de vie : *Catullus*, dit-il, *trigesimo ætatis suæ anno moritur*. Et c'est sur cette autorité que Crinitus l'a écrit de la sorte dans

dans la vie de Catulle, qu'il nous a donnée parmy celles des autres Poëtes Latins.

Cependant comme l'an 2. de la 173. Olympiade, répond à l'an 666. de la fondation de Rome; il s'enſuit de là que Catulle eſt mort l'an 696. de la Ville de Rome, auquel tems Ceſar ne faiſoit que commencer la Conquête des Gaules; car ſon premier Conſulat, pendant lequel il obtint le Gouvernement des Gaules, tombe en l'année 694. de Rome; & ce fut en ce tems-là que ſe firent ces Mariages ſi pernicieux à la Republique, je veux dire celuy de Julie fille

de Ceſar avec Pompée, & celuy de Ceſar avec Calpurnie fille de Piſon. Cependant il n'eſt pas poſſible que Catulle ſoit mort la deuxiéme année du Gouvernement de Ceſar dans les Gaules, puis qu'il nous apprend luy-même qu'il avoit veû l'expedition de Ceſar en Angleterre, qui ne ſe fit qu'en la quatriéme année de ſon Gouvernement des Gaules, & l'an 698. de Rome; ce qui ſe prouve par ces Vers.

*Sive trans altas gradietur Alpes,*
*Cæſaris viſens monumenta Magni,*
*Gallicum Rhenum, horribiles, & ultimoſque Britannos.*

De

De plus, il paroît par cét autre Vers de l'Epigramme contre Cesar,

*Socer generque perdidistis omnia.*

Que nôtre Poëte a vû les Guerres Civiles de Cesar & de Pompée, & les revolutions que ces Guerres ont causées. Or ces Guerres ne commencerent qu'en l'année 704. de Rome, & la Bataille de Pharsale se donna l'an 705.

Enfin il paroît encore par ces Vers de la même Epigramme,

*Paterna primum lancinata sunt bona.*

*Secunda præda Pontica; Inde tertia Hiberæ.*

Que Catulle a ſurvécu à la Victoire que Ceſar remporta ſur Pharnace, Roy de Pont, qui fut ſi prompte, que lui-même s'étonnant de ſon bonheur, écrivit à Rome ces trois mots fameux, *Veni, vidi, vici.* Or cette Guerre eſt marquée l'an de Rome 706. il paroît qu'il avoit vû encore la Guerre d'Eſpagne, qui n'arriva qu'environ l'an 708. de Rome: car on peut dire qu'en cette Epigramme les Guerres de Ceſar ſont racontées de ſuite: *Rectus eſt ordo omnium Bel-*

*Bellorum quæcumque profligavit Cæſar, primum Gallici, deinde Britannici, tertio Pontici, quarto Hiſpanici, quæ omnia gradatim recenſet prout tempore geſta ſunt.* Comme dit Scaliger ſur ces Vers, ſans qu'il nous avertiſſe neanmoins combien cela eſt contraire à ce que dit S. Jerôme, touchant la vie & la mort de Catulle. De tout cela il s'enſuit, que ce Poëte a vécu douze ans après l'année où l'on a marqué ſa mort; & partant, ou qu'il eſt né plus tard que nous ne l'apprenons en cette célébre Chronique; ou qu'il

a vécu plus de trente ans ; ce que j'eſtimerois le plus vray - ſemblable. J'appelle toûjours Ceſar Dictateur ; car encore qu'il ait poſſedé la Dictature à diverſes repriſes, puiſque les Medailles l'appellent *Dictator quartum*, Dictateur pour la quatriéme fois ; neanmoins ce fut une continuation non interrompuë, depuis que cette Dignité luy eut été déferée par le Senat pour la ſeconde fois, après la Bataille de Pharſale, lors qu'il étoit en Egypte : tellement qu'à la fin il fut declaré Dictateur perpetuel ; au lieu que la premiere fois qu'il fut nom-

nommé par M. Lepidus, il ſe dépoſa luy-même, après l'avoir été ſeulement onze jours.

La peinture que je fais de luy à la fin de mon Second Livre, ne paroîtra peut-être pas trop conforme à l'idée qu'on a de ce grand Homme; cét habillement de demi-Dieu, ces pierreries dont je dis qu'il étoit couvert; enfin cét air de galanterie que je luy donne, ſembleront peut-être indignes de Ceſar.

Il eſt vray que tout cela n'étoit guére convenable à ſon âge, ny au rang qu'il tenoit dans le Monde.

Mais

Mais cette magnificence & cette galanterie m'a ſemblé ſi fort de l'humeur & du caractere de Ceſar, du goût & des manieres du ſiecle dans lequel il vivoit, que je n'ay pû me reſoudre à retrancher la deſcription que j'en fais.

Suetone dit, que Ceſar étoit *circa curam corporis Moroſior*, c'eſt à dire, qu'il avoit un peu trop de ſoin de luy-même : *Etiam cultu notabilem ferunt*, dit le même Auteur : Il étoit remarquable par ſa parure & par ſon ajuſtement, *Munditiarum lautitiarumque ſtudioſiſſimum multi prodiderunt.* Il aimoit la propre-

preté & la politeſſe avec excès: *Gemmas, toreumata, ſigna, tabulas operis antiqui ſemper animoſiſſimè comparaſſe.* Il ajoûte un peu après, *Immenſo pretio, & cujus etiam ipſum puderet*; c'eſt à dire, qu'il avoit une paſſion pour les Bijoux, les Perles, les Pierres precieuſes, & les Ouvrages antiques; qui luy faiſoit faire une dépenſe incroyable, & dont il avoit honte luy-même.

Enfin tout ce que je dis de la magnificence & de la galanterie de Ceſar, eſt tiré preſque mot à mot de Sueto-ne, qui raporte des choſes que ce Dictateur fit pour Cleo-

Cleopatre, auſſi étranges que je luy fais faire pour les Dames qui étoient en Bithynie.

Au reſte, l'habillement de demi-Dieu, qui pourroit paroître une choſe extraordinaire dans nôtre ſiecle, ne l'étoit point dans celuy de Ceſar. Ce que Plutarque raporte dans la vie d'Antoine, qui ſe promenoit par les Provinces habillé en Bacchus; & ce que Suetone dit d'Auguſte, qui ſe traveſtiſſoit en Apollon, & qui habilloit en Dieux & en Déeſſes les perſonnes qui étoient de ſes plaiſirs, doit juſtifier ce que je dis de l'ajuſtement de Ceſar, qui eſt bien

plus

plus raiſonnable & plus modeſte que celuy d'Auguſte ; parce qu'enfin les demi-Dieux n'étoient que des Hommes illuſtres, dont on pouvoit imiter la figure ſans impieté.

Il y a encore beaucoup d'autres objections que je me ſuis faites à moy-même, & que j'ay détruites auſſi par des conſiderations aſſez fortes, que j'expliquerai peut-être un jour, s'il arrive que des gens deſintereſſez ayent les mêmes ſcrupules que j'ay eus.

J'avoûë pourtant que j'abandonne mon Livre avec quelque ſorte de confiance, & que je ne crains point la malignité

gnité de certains petits faiſeurs d'Hiſtoriettes qui ont commencé à le critiquer avant que de l'avoir veû. Je ne puis croire que leur ſentiment ſoit plûtôt ſuivi que celuy d'un des plus ſçavans Hommes de nôtre ſiecle, à qui cét Ouvrage a eu le bon-heur de ne pas déplaire ; je veux dire Mr. CHARPENTIER, qui fait un des principaux ornemens de l'Academie, & qui s'eſt acquis tant de gloire & tant de reputation par ſes beaux Ecrits, où l'érudition & la pureté du langage brillent également. Je luy ſuis redevable de la meilleure partie des éclair-

clairciſſemens ſur la Chronologie, & des reflexions que je donne dans cette Preface.

Et quoy que je ne doute pas que ſa modeſtie ne lui faſſe condamner la liberté que je prens de publier les obligations que je luy ay, je ne ſçaurois m'empêcher de donner mille loüanges à l'exactitude & à l'honnêteté avec laquelle il s'acquitte de l'Employ que Mr. LE CHANCELIER luy a donné pour la reviſion des Livres. Il y a peu de perſonnes à qui il ne communique très-agréablement les lumieres qu'une longue étude luy a acquiſes; & ſi ſes bon-

bonnes intentions ont quelque effet, le Public luy aura l'obligation d'avoir purgé la Librairie d'un nombre infini de méchans Livres, & d'Hiſtoires falſifiées, à qui la facilité des Lecteurs, & d'autres raiſons moins honnêtes, avoient donné la vogue dans le Monde.

# LES AMOURS DE CATULLE.

CATULLE si estimé des Anciens, à cause du tour aisé & délicat qu'il donnoit à toutes ses pensées, nâquit

quit auprès de Verone, dans une agréable presqu'Isle, où son Pere avoit une maison. Il étoit encore fort jeune, lorsque Manlius le demanda pour le mener à Rome. Il y passa une partie de sa jeunesse; & la beauté de son esprit luy acquit l'amitié de tout ce qu'il y avoit de Gens illustres dans cette célébre Ville, qui étoit alors dans le plus florissant état où elle ait jamais été.

Il étoit d'une Famille illustre, son Pere étoit intime amy de Jules Cesar, qui vivoit avec luy, comme avec un de ses égaux; enfin Catulle avoit autant de bien, & autant de qualité qu'il en faut pour se distinguer dans le monde: cependant comme il se sentit du genie pour les Vers, il se donna tout entier à l'étude de la Poësie, & il y réüssit de la maniere que tout le monde sçait. Il

Il commençoit à joüir de cette haute reputation qu'il s'étoit acquiſe dans Rome, lors qu'il luy prit tout d'un coup un dégoût ſi furieux du monde, que ſans qu'on en ſceût les raiſons, en un tems où il devoit être fort content de luy-même, il reſolut d'abandonner Rome, & de faire un voyage en Aſie. Il partit donc malgré ſes amis, qui firent tous leurs efforts pour le retenir; à peu près dans le même tems que Jules Ceſar qui étoit devenu le Maître du monde, après avoir heureuſement terminé les affaires d'Egypte, partoit d'Alexandrie pour retourner à Rome, où ſa préſence étoit neceſſaire. Catulle après avoir erré aſſez longtems, ſe laiſſant conduire au hazard, & au chagrin qui le devoroit, fut enfin jetté par une tempête ſur les côtes de l'Aſie Mineure, & Ceſar

qui ſe trouva pour lors en Bithynie, le receût avec beaucoup de marques d'eſtime & d'amitié. Ce fameux Conquerant avoit fait ſes premieres campagnes dans cette Province, où les grandes affaires qu'il fut obligé de régler, le firent ſejourner quelque tems. Comme il aimoit le plaiſir, ce ne furent que Fêtes & que parties de divertiſſement en Bithynie durant tout le tems qu'il y fut. Catulle étoit beaucoup plus jeune que luy, & moins emporté dans la joye. Ceſar y prit garde, il s'apperceût même qu'il quittoit ſouvent la compagnie pour aller rêver dans quelque lieu ſolitaire; il luy en fit la guerre, & Catulle pour donner quelque honnête prétexte à ſa mélancolie, luy dit qu'il travailloit à un grand Ouvrage qu'il avoit depuis long-tems entrepris, & qu'il étoit

bien aiſe d'achever avant que de retourner à Rome. Ceſar fit ſemblant de ſe contenter de cette réponſe; mais comme il connoiſſoit autant bien que perſonne du monde tous les caprices & toutes les bizarreries d'amour, il ſe perſuada malgré la diſſimulation de Catulle, qu'il étoit occupé de quelque amoureuſe affaire, & il fit ce qu'il pût pour s'en éclaîrcir. Un jour que Catulle à ſon ordinaire alloit rêver dans le jardin du Palais, où Ceſar logeoit, il le ſuivit, ſans être apperceû, juſques dans un Cabinet, où ſe croyant en liberté, cét Amant infortuné après avoir ſoûpiré long-tems, tira des tablettes, ſur leſquelles il écrivit quelques Vers qui luy vinrent en penſée, il alloit les referrer lorſque Ceſar qui s'étoit toûjours tenu caché, l'en empêcha. Au moins, luy dit-

il en prenant ſes tablettes, vous ne me refuſerez pas le plaiſir de lire quelques endroits de cét admirable Ouvrage qui vous occupe ſi fort ; car je ne doute pas que vous n'y travailliez maintenant. Catulle rougit & voulut retirer ſes tablettes, mais il n'y eut pas de moyen, & Ceſar y lût ces Vers.

## Miſer Catulle deſinas ineptire.

*CAtulle, mal-heureux Catulle,*
*Rapelle ta raiſon,*
*N'affecte point hors de ſaiſon*
*Une conſtance ridicule.*
*Tes beaux jours ſont paſſez, & tes*
*ſoins ſuperflus*
*Ne rapelleront point l'heureux temps*
*qui n'eſt plus ;*
*Cette ingrate beauté que ton ame charmée*

A toûjours trop aimée,
Venoit jadis dans des lieux écartez,
Soulager l'ardeur qui te presse,
Et permettre à ta tendresse
Mille petites libertez.
Maintenant l'inconstante est lasse de te plaire,
Elle n'écoute plus tes vœux;
Cesse à son tour d'aimer cette beauté legere,
Et ne t'obstine point à vivre malheureux.
Adieu donc inhumaine,
Tu ne riras point de ma peine:
Catulle ne veut plus t'aimer,
Et d'une immortelle haine,
Contre toy va s'armer.
Non, non, je n'irai plus en Esclave timide,
Adorer une perfide;
Je ne t'offrirai plus d'encens,
Et mes yeux languissans

*Ne t'entretiendront plus de ma peine*
*ſecrette ;*
*Mais que tu ſouffriras à ton tour de*
*chagrins !*
*Un reſte de pitié fait qu'encor je te*
*plains :*
*Tu vas traîner une vie inquiette,*
*Expoſée à mille tourmens,*
*Sans appuy, ſans Amans.*
*Ton crime te rendra moins belle,*
*Tes attraits n'auront plus de pouvoir*
*ſur les cœurs,*
*Tu ceſſeras en vain de faire la cruelle,*
*Et tu voudras en vain prodiguer tes*
*faveurs,*
*Tous tes adorateurs*
*Fuiront une infidelle,*
*Et mes Rivaux auront le ſoin de me*
*vanger :*
*Mais, c'en eſt trop, Camille, il n'y*
*faut plus ſonger.*

Ceſar aprés avoir lû ces Vers, ne douta plus que ſon Amy ne fût a-

amoureux, & que le voyage qu'il avoit entrepris ne fût un effet de quelque dépit d'Amant maltraité. Mais comme il étoit luy-même très-ſenſible à l'Amour, & qu'il eſt naturel aux Amans de ſe plaire à entendre les avantures de ceux qu'ils regardent comme leurs compagnons de fortune, il eut une forte curioſité de ſçavoir celles de Catulle. Cét Amant affligé eut beau luy dire que le recit qu'il luy feroit de ſes Amours, ne ſerviroit qu'à le faire penſer à une ingrate qu'il vouloit oublier, & qu'il ne luy étoit rien arrivé d'aſſez conſiderable pour meriter ſon attention. Ceſar ne ſe paya point de ces raiſons. Non, mon cher Catulle, luy dit-il, il ne doit rien y avoir de ſecret entre de parfaits Amis, & je ne vous demande rien que je ne ſois prêt à vous accorder.

Vous m'avez autrefois témoigné quelque envie de sçavoir mes avantures secrettes, je vous promets de vous les apprendre dès que vous m'aurez appris les vôtres. Catulle se fust bien passé de sçavoir les galanteries de Cesar, & pour faire les siennes, il eût volontiers consenti à ignorer celles de ce Dictateur; mais Cesar luy fit tant d'instances, qu'enfin il se disposa à le satisfaire, & après avoir un peu rêvé, il parla de la sorte.

# HISTOIRE DE CATULLE ET DE LESBIE.

IL y avoit sept ou huit ans que je demeurois à Rome, lorsque quelques affaires particulieres m'obligerent de faire un voyage à Vero-

ne. J'en étois ſorti ſi jeune, que lorſque j'y retournai je fus comme étranger dans mon propre païs, perſonne ne m'y connoiſſoit, & je n'y connoiſſois perſonne. Ce n'eſt pas que la renommée qui fait les choſes preſque toûjours plus grandes qu'elles ne ſont, ne m'eût rendu d'aſſez bons offices. On parloit de moy comme d'un homme extraordinaire, & il y avoit peu d'honnêtes gens qui ne ſouhaitaſſent de me connoître. Un de ceux qui en eurent le plus d'empreſſement, fut Gellius : c'étoit un homme parfaitement bien-fait, fort aimé du beau ſexe, & en qui une complaiſance générale pour tout le monde tenoit lieu de merite ; car enfin ce n'étoit pas un des plus ſpirituels hommes du ſiecle : cependant ſa bonne mine & ſes manieres obligeantes, l'avoient

ſi bien établi parmi les Dames, qu'à moins de vouloir ſe broüiller avec elles, il faloit neceſſairement dire du bien de luy. Il me vit avec tant d'aſſiduité, il eut tant d'empreſſement pour me faire divertir, que je ne pûs luy refuſer mon amitié. Je n'avois encore fait aucunes viſites que pour mes affaires, lors qu'il vint un matin me prendre pour aller au Temple; il me dit que toutes les Dames y ſeroient ce jour-là, & qu'il y auroit du plaiſir à les voir, parce qu'il ſe faiſoit une fête de Veſta, où elles avoient coûtume de paroître ajuſtées & parées avec plus de ſoin qu'à l'ordinaire. Je me laiſſai conduire où il voulut, & nous ne fûmes pas plûtôt entrez dans le Temple, que je fus regardé de toutes les Dames, d'une maniere qui me fit comprendre, qu'il n'y en avoit point qui ne fiſt deſ-

ſein ſur mon cœur. Je vous dis les choſes peut-être trop ingenûment, & je craindrois que vous ne me ſoupçonnaſſiez de quelque vanité, ſi vous ne connoiſſiez mieux que moy les petites façons, & les manieres des femmes, qui jalouſes les unes des autres, ſe diſputent la conquête des cœurs, & ſe font un honneur d'engager les gens qui ont quelque reputation. Je fus attaqué par tant de beautez, que le nombre de mes ennemis fit que je me ſauvai, & que mon cœur ne ſçachant à qui ſe rendre, demeura libre. Le ſoir toutes les Dames s'aſſemblerent chez Quintilie, où Gellius ne manqua pas de me mener.

Quintilie eſt une grande femme, dont les traits ſont aſſez reguliers; mais il luy manque je ne ſçay quoy, qu'on ne ſçauroit bien dire,

dire, & les gens de bon goût ne la trouvent point belle : Elle eſt trop tirée, tout ce qu'elle fait ſent l'affectation ; & elle étudie un certain air de majeſté ; qui luy ôte tout l'agrément qu'elle pourroit avoir ; Elle ſe pique de ne laiſſer échaper perſonne ; elle veut que tout le monde ſoit amoureux d'elle ; & quoi qu'elle ſoit fiére, elle ne laiſſe pas d'avoir une certaine facilité, qui attire chez elle tout ce qu'il y a de galand dans l'Italie : Il paſſe peu d'Etrangers de conſideration, qui ne la voyent ; enfin c'eſt une de ces Femmes, qui veulent faire les honneurs de tout un païs. Je vis chez elle preſque toutes celles que j'avois veuës au Temple : Je ne ſçay ſi dans ſa Salle leur beauté avoit un jour plus avantageux ; mais je ſentis qu'elle faiſoit plus d'effet ſur mon cœur. J'allai me pla-

placer auprès de deux aimables filles, qui paroiſſoient fort bonnes amies: c'étoient Ipſitille & Lesbie; cette derniere a un autre nom, mais les Vers que j'ay faits pour elle, depuis que j'en ſuis devenu amoureux, ont rendu celuy-cy ſi célébre, qu'on la connoît mieux ſous le nom de Lesbie, que ſous celuy de ſa famille. Lesbie & Ipſitille ſont toutes deux très-belles, quoy que leurs traits ſoient fort differens; l'une eſt d'une taille grande & dégagée, & a l'air aiſé, quoy que majeſtueux; l'autre eſt petite, & avec un embonpoint qui ne gâte point ſa taille, elle a une fraîcheur ſur le viſage, qui luy donne un air de jeuneſſe tout-à-fait engageant; l'une eſt un peu plus ſerieuſe, & l'autre plus enjoüée, mais toutes deux ont infiniment de l'eſprit. Je fus charmé de leur con-

converſation, & en les quittant, je ſentis bien que je devenois amoureux ; mais ce qu'il y a de rare, c'eſt que je ne pûs démêler à laquelle des deux je me donnerois. Je demeurai quelques jours dans cette incertitude, contant mes raiſons, tantôt à l'une, tantôt à l'autre. J'allois regulierement chez Quintilie, pour les voir ; & cette femme prévenuë de ſon merite, s'imagina que j'étois amoureux d'elle ; mais ſon erreur & mon incertitude ne durerent pas longtems. Lesbie enfin l'emporta ; cette inconſtante, qui cauſe à préſent tous mes chagrins, s'empara tellement de mon cœur par ſes fauſſes bontez, que je ne penſe pas que je puiſſe jamais rien aimer autant que je l'ay aimée. Il y a à Verone un Jardin public, le plus agréable que j'aye encore vû ; les Dames durant

la

la belle Saiſon, vont s'y promener preſque tous les jours, & leurs Galands ne manquent pas de s'y trouver. On diroit que ce lieu-là n'eſt fait que pour les Amans; il y a des allées de Myrtes & d'Orangers qui font reſpirer un air délicieux; on y voit des figures paſſionnées d'Amans favoriſez, & de Maîtreſſes ſenſibles; les tranſports & les plaiſirs amoureux ſont ſi naturellement dépeints dans leurs poſtures & ſur leurs viſages, qu'elles inſpirent de la tendreſſe aux plus ſeveres: On y trouve preſque par tout des jets d'eau, des canaux & des grottes très-commodes pour les rendez-vous.

On dit qu'un homme fort riche ayant paſſé toute ſa vie à faire l'Amour dans pluſieurs païs differens, ſe retira enfin à Verone, où il fit faire cét admirable Jardin, qu'il con-

conſacra à l'Amour, comme pour reconnoître les faveurs qu'il avoit receûës de luy, & le donna en mourant, au public, afin que les Amans qui y viendroient avec leurs Maîtreſſes, y fiſſent éternellement regner l'Amour. Ce fut dans ce lieu charmant que je trouvai un jour Lesbie, qui avoit choiſi une allée aſſez écartée pour s'y promener ſeule; j'entendis en m'approchant d'elle, qu'elle chantoit une Ode que je fis autrefois à Rome, en l'honneur de Diane, dont ſi je m'en ſouviens, les Vers étoient à peu près conceûs en ces termes.

ODE

# ODE POUR DIANE.

Dianæ ſumus in fide.

*JEunes filles & jeunes gens,*
*Dont le cœur n'a rien de profane,*
*Avec moy dans vos chants,*
*Célébrez à l'envi la puiſſante Diane.*

*O fille du grand Dieu des Dieux,*
*Vous que Latone pourſuivie*
*D'un Monſtre furieux,*
*Mit au monde en tremblant dans les bois de Délie.*

*Vous*

Vous dont les fleuves & les bois,
Depuis cette heureuſe naiſſance,
Ont reconnu les Loix,
Et dont tout l'Univers adore la puiſ-
ſance.

Vous faites ce que fait Jumon,
Et ſouvent les femmes enceintes
Vous en donnent le nom,
En vous offrant leurs vœux entrecou-
pez de plaintes.

Vous-même brillez à nos yeux,
Et la nuit ſous le nom de Lune,
En parcourant les Cieux,
Du craintif Laboureur vous faites la
fortune.

En-

*Enfin ſous tant de noms divers,*
*Toûjours ſainte & toûjours ſacrée,*
*Soûmettez l'Univers*
*Aux Romains qui vous ont de tout tems adorée.*

En verité, Madame, lui dis-je en l'abordant, après qu'elle eut ceſſé de chanter, il fait bon travailler pour les Dieux ; ils ſçavent nous recompenſer lorſque nous nous y attendons le moins. Quand je fis ces Vers pour Diane, je ne penſois pas que j'aurois un jour la gloire de vous les entendre reciter. Si la Déeſſe, me répondit-elle, ne vous fait aucune autre faveur, vous êtes aſſez mal payé. La Déeſſe, repris-je, lit dans nos cœurs, & ſçait bien qu'elle ne peut rien

rien faire de plus ſatisfaiſant pour moy, que de mettre mes Vers dans vôtre bouche. J'ay peine à croire, reprit-elle, que vous ſoyez auſſi ſenſible que vous dites, au plaiſir de m'entendre chanter vos Vers. Hé! d'où vient, Madame, interrompis-je bruſquement, & d'un air inquiet, que vous me ſoupçonnez de peu de ſincerité? Comment voulez-vous que je croye tout ce que vous dites ſur ce chapitre, interrompit-elle à ſon tour; vous qui depuis que vous me connoiſſez, n'avez pas fait un ſeul Vers pour moy? Penſez-vous, ajoûta-t'elle en riant, que je n'aimaſſe pas mieux chanter mes loüanges, que celles de Diane? Mais vous ſeriez bien fâché qu'on eût vû le nom d'une Provinciale dans vos Ouvrages. Vous autres gens du Parnaſſe, accoûtumez à vivre à la Cour, vous

avez

avez ſi méchante opinion des Provinces, que vous ne croyez pas ſeulement qu'on y connoiſſe l'eſprit; & quand vous êtes obligez d'y venir, vous voudriez pouvoir laiſſer le vôtre à la Cour, tant vous êtes perſuadez que c'eſt quelque choſe d'inutile en Province, que l'eſprit. Hé! plût à Dieu, Madame, interrompis-je, que j'euſſe pû du moins laiſſer mon cœur à Rome, il y eût couru moins de danger qu'icy; il ſeroit encore libre & tranquille; je vous euſſe regardée impunément, & vous n'euſſiez pas eu la gloire d'inſpirer de l'amour à un indifferent de profeſſion, qui avoit bravé toutes les beautez Romaines. Mais, ajoûtai-je, en la regardant d'un air paſſionné, dût-il m'en coûter tout le repos de ma vie, je ne ſçaurois me repentir de vous avoir apporté un

cœur

cœur digne de vous, & il ne tiendra point à mon eſprit que vôtre victoire ne devienne auſſi célébre qu'elle eſt entiere. Pourquoy me donnez-vous le change, me dit-elle, je ne me mets point en peine de vôtre cœur, & je ne voulois parler que de vôtre eſprit? Hé bien, Madame, repartis-je, il faut donc vous faire voir que mon eſprit ne m'a point abandonné. Je fus quelque tems ſans parler, & puis je luy dis ces Vers, qui me vinrent ſur le champ.

## Ille mi par eſſe Deo videtur.

*LEs Dieux de l'Olympe habitans,*
*Ne ſont point plus heureux, &*
*ſi j'oſe le dire,*
*En beuvant leur Nectar ne ſont point*

*ſi contens*
*Que moy, quand je vous vois*
*ſoûrire.*

*Cét air ſerein & gracieux,*
*Qu'un aimable enjoûement donne à*
*vôtre viſage,*
*Pénétre dans mon cœur, m'enchan-*
*te par les yeux,*
*Et des ſens me ravit l'uſage.*

Puiſque les Vers vous coûtent ſi peu, dit Lesbie en riant, je prétens bien que vous en faſſiez pour mon Moineau: c'eſt peut-être de tous les petits Oiſeaux celuy qui merite le plus d'être immortaliſé. Il eſt vray que ce Moineau, pour qui elle me demandoit des Vers, étoit la plus jolie choſe du monde: il y a des Eſcla-

ves,

ves, que leurs Maîtres ont pris grand ſoin d'élever à leur façon, qui ne ſont pas ſi bien inſtruits, qu'il l'étoit; il avoit une obeïſſance & une docilité, que ces ames ſerviles n'ont preſque jamais; il faiſoit cent petites gentilleſſes, qui marquoient un diſcernement merveilleux, & s'il y a quelque choſe qui puiſſe prouver que l'inſtinct des bêtes vaut bien quelquefois la raiſon des hommes, c'eſt aſſurément l'exemple de ce Moineau. Mais je ne fus point content que Lesbie s'aviſât de me parler de luy, lorſque je voulois l'entretenir de choſes qui me ſembloient de plus grande importance. Quoy, Madame, luy dis-je, en prenant un ton fort ſerieux, ne m'emploirez-vous jamais qu'à faire des Vers, & penſez-vous que je ne ſois capable d'autre cho-

ſe, que de loüer un Moineau? Ah! Catulle, interrompit-elle, j'ay voulu plaiſanter, & non pas faire injure à vôtre merite; je vous eſtime autant, & peut-être plus que je ne dois, ajoûta-t'elle, en rougiſſant. J'allois luy répondre, & l'obliger à s'expliquer plus clairement, lorſque deux ou trois perſonnes, qui vinrent l'aborder, m'en empêcherent.

Je me retirai fort ſatisfait de ma journée, & flatté des plus agréables idées du monde, je ne doutai point que Lesbie n'euſt un peu de bonté pour moy, & je ne ſongeai qu'à profiter des diſpoſitions favorables où il me ſembloit qu'elle étoit. Je fis des Vers pour ſon Moineau, & je les luy envoyai le lendemain, avec un Billet pour elle. Voicy à peu prés le ſens du Billet, & les Vers du Moineau.

# CATULLE

## A

# LESBIE.

*JE connois trop l'amitié que vous avez pour vôtre Moineau, & j'aurois peur en me broüillant avec luy, de me faire un trop puissant ennemy auprès de vous; je vous envoye des Vers, où je tâche de faire connoître toutes ses aimables qualitez; il ne tiendra point à moy, que la posterité, en les lisant, ne soit charmée de sa gentillesse long-tems après sa mort. S'il est aussi réconnoissant, & aussi raisonnable que vous dites quelquefois, c'est à luy maintenant à me le témoigner, en vous faisant connoître que*

*la passion que j'ay pour vous, est la plus violente & la plus respectueuse que vous ayez jamais inspirée.*

# VERS
## POUR
# LE MOINEAU
## DE
# LESBIE.

Passer delitiæ meæ
Puellæ.

*HEureux Moineau, trop heureuse Lesbie,*
*Que vôtre sort est doux,*

*Et*

Et qu'à bon droit j'en ſuis jaloux !
Sans chagrin, ſans mélancolie,
L'un de l'autre contens vous paſſez
vôtre vie,
Tous les jours ſont ſereins pour
vous ;
Sur le ſein de ſa Maîtreſſe
Le Moineau volige ſans ceſſe,
Il prend mille plaiſirs,
Dont elle me défend juſqu'aux
moindres deſirs,
Si je veux à mon tour folâtrer avec
elle.
Quand le Moineau ſenſible à mon
tourment,
Semble ailleurs occupé me céder un
moment,
Auſſi-tôt la cruelle
Me quitte, & le rapelle,
D'un doigt qu'elle luy tend, & qu'il
vient becqueter,
En ſe frappant de l'aiſle ;
Pour le mieux arrêter,

*Elle ſe plaît à l'irriter.*
*Heureux Moineau, trop heureuſe Lesbie,*
*L'un & l'autre, dit-on, par ces jeux innocens,*
*Vous ſçavez adoucir les maux les plus preſſans.*
*Un deſtin ſi tranquille eſt bien digne d'enuie,*
*Que ne puis-je, comme elle, en joüant avec luy,*
*Bannir de mon eſprit la triſteſſe mortelle,*
*Ou comme luy badinant avec elle,*
*Soulager quelquefois mon amoureux ennuy.*

Ces Vers eurent tout l'heureux ſuccès que je pouvois ſouhaiter; Lesbie m'en ſçût bon gré, & commença à vivre avec moy, comme avec un homme qui ne lui étoit pas indifferent. J'allai chez elle l'apreſdînée, j'y trouvai Quin-

Quintilie, & trois ou quatre de ſes amies, qui donnerent à mes Vers plus de loüanges qu'ils n'en meritoient; & Lesbie, en s'approchant de moy, me dit à l'oreille: Je n'eſtime pas moins vôtre Proſe que vos Vers, mais je n'ay garde de la montrer; je ſuis bonne, & ne veux point vous faire d'affaire avec vôtre belle Maîtreſſe. Elle vouloit parler de Quintilie, qui luy avoit fait bonnement confidence de la paſſion qu'elle s'imaginoit que j'avois pour elle. Les douceurs, continua-t'elle, que vous me dites dans vos Vers, ne tirent point à conſéquence; c'eſt le ſtile de la Poëſie, on n'y fait pas même reflexion; mais la Proſe n'eſt point ſi privilegiée, & on eſt obligé de dire la verité, quand on ne parle pas le langage des Fables. Penſez-vous, Madame, re-

partis-je, que je ne la diſe pas, quand je vous dis, que jamais perſonne ne vous a autant aimée que je vous aime? La bouche peut quelquefois mentir, ajoûtai-je, on luy fait dire ce qu'on veut; mais les yeux qui parlent preſque toûjours, malgré nous, ne ſçavent point déguiſer; & quand le cœur ne languit pas, ils ne ſont point languiſſans. Je ne ſçay, continuai-je, ſi vous avez bien voulu obſerver les miens; mais ſi vous l'avez fait, vous y avez veû tant d'amour, & tant de reſpect, que vous ne ſçauriez ſans injuſtice, douter de la ſincerité de mes paroles. Si vous voulez que je vous croye, répondit-elle, il faut que vous me perſuadiez qu'on peut aimer également en deux lieux differens: car enfin vous dites à Quintilie les mêmes choſes que

vous

vous me dites. Ne faites point l'étonné, ajoûta-t'elle, en voyant que je paroiſſois ſurpris ; Quintilie eſt moins myſterieuſe que vous, & elle ne fait point de façon d'avoüer que vous êtes amoureux d'elle. Je ne ſçay, Madame, luy dis-je, ſi Quintilie s'imagine que je ſuis amoureux d'elle, mais je ſçay bien que je ſuis fort éloigné de l'être. Voyez, ajoûtai-je, en luy montrant mes Tablettes, quels ſont mes ſentimens pour elle ; je ne pouvois pas deviner que vous m'en parleriez, & je n'avois pas deſſein de vous faire voir le Portrait peu avantageux que j'en ay fait. Elle prit mes Tablettes avec empreſſement, & y lût ces Vers.

# Quintilia formoſa eſt multis.

*ON dit que Quintilie eſt belle,*
*Pour moy je juge autrement d'elle ;*
*Elle eſt droite, elle eſt grande, elle a de la blancheur,*
*Mais l'agrément luy manque, & c'eſt une ſtatuë,*
*Qui peut plaire à la veuë,*
*Et qui ne touche point le cœur.*

Comme il y avoit une eſpece de jalouſie entre Quintilie & elle, elle fut très-ſatisfaite de ces Vers ; & quelque inſtance que je pûſſe faire pour ravoir mes Tablettes, elle ne voulut point me les rendre, & me promit ſeulement que perſonne ne les verroit ; mais elle me

me tint mal ſa parole, tout le monde les vit, & Gellius qui étoit parent de Quintilie, vint un jour m'en faire de grandes plaintes. Je ne ſçûs d'abord que luy dire, mais comme nous étions parfaitement bons amis, je luy avoüai ingenûment la paſſion que j'avois pour Lesbie, & je luy dis que les Vers dont il ſe plaignoit, étoient un caprice d'Amant prévenu, qui croyoit devoir tout ſacrifier à ſa Maitreſſe. La confidence que je luy fis de mon Amour, l'obligea à me pardonner; Quintilie elle-même ne me témoigna aucun chagrin; mais & Gellius & elle ſe vangerent peu de tems après bien cruellement. Cependant lorſque je voulus me plaindre à Lesbie de la petite infidelité qu'elle m'avoit faite; au lieu de m'en faire des excuſes, elle m'embarqua dans

de nouvelles affaires. Une jeune perſonne étoit arrivée depuis peu à Verone; elle n'étoit point belle, mais elle avoit un certain air de coqueterie, & certaines façons libres, qui luy attiroient une infinité de ſoûpirans : Ces gens ſe tuoient de dire du bien d'elle, & ils établirent ſi bien ſa reputation, qu'elle paſſoit pour une des plus belles perſonnes du monde, quoy qu'elle eût de très-grands défauts, dans la taille & dans le viſage; car on ne pouvoit pas dire de quelle couleur étoient ſes yeux, elle avoit le nez trop petit, les mains fort ſeches, & les doigts extrêmement courts, & à l'obſerver de près, elle étoit un peu boiteuſe.

Cependant Acmé, c'eſt ainſi qu'elle ſe nommoit, devint ſuffiſante & glorieuſe, elle traitoit tou-

tes

tes les Dames qu'elle voyoit, avec une hauteur terrible, & Lesbie ne fut pas plus privilegiée que les autres, quoy qu'elle fut infiniment plus belle. La fierté de cette indiscrette fille l'irrita tellement, qu'elle me dit que si je l'aimois, il faloit que je la vangeasse, & que par des Vers les plus aigres que je pourrois faire, j'appriſſe à cette orgueilleuse à se mieux connoître. Quelque peu d'inclination que j'eusse à la Satire, il falut obeïr à Lesbie; & voicy les Vers que je fis contre Acmé.

## Salve nec minimo puella naso.

*A Vous la Nymphe aux yeux couleur d'Olive,*
*Dont la bouche ne peut retenir la salive;*

*A vous la Nymphe au petit nez,*
*Dont les pieds mal tournez*
*Font que le corps chancelle;*
*A vous dont les doigts ſont trop*
*courts;*
*A vous enfin qui n'êtes pas trop belle,*
*Et qui faites icy la Reine des Amours.*
*Hé quoy! vous avez la folie*
*De vous croire jolie?*
*Et la voix du Peuple en ces lieux,*
*Vous compare à Lesbie?*
*O qu'en Province on a de méchans*
*yeux!*

Ces Vers furent répandus par toute la Ville, il y eut peu d'honnêtes gens qui n'en euſſent des copies, & j'eus bien-tôt ſur les bras tous les adorateurs d'Acmé, qui ſe declarerent hautement mes ennemis; les gens même de ſang froid n'approuverent pas mon procedé; & beaucoup de perſonnes qui avoient

avoient auparavant de l'amitié pour moy, commencerent à me craindre, & à ne m'aimer plus. On me regarda comme un homme dangereux, avec qui le plus seûr étoit de n'avoir aucun commerce, afin de n'être point exposé aux traits d'une Muse satirique. Les Meres un peu severes défendirent ma compagnie à leurs Filles, & les Maris délicats à leurs Femmes; enfin je devins la terreur de tout le beau Sexe. On me faisoit de grandes honnêtetez par tout où je me trouvois; mais je remarquois bien que les Dames s'observoient avec moy, & qu'elles étoient continuellement sur leurs gardes, de peur qu'il ne leur échapât quelque chose qui pût me mettre en méchante humeur contre elles.

J'eusse été fort à plaindre si les bon-

bontez de Lesbie ne m'euſſent conſolé de cette diſgrace ; mais il eſt vray qu'elle commença à m'accabler de tant de faveurs, que le chagrin que j'eus d'abord d'être haï de tout le monde, fut bien-tôt diſſipé par le plaiſir d'être aimé de la ſeule perſonne à qui je voulois plaire. Elle inventoit tous les jours pour moy de nouvelles manieres de tendreſſe, & Ipſitille à qui elle confioit tous ſes ſecrets, m'a dit qu'elle ne luy parloit d'autre choſe que de moy ; qu'elle étoit inquiete & réveuſe, lors qu'elle ne me voyoit pas, & qu'enfin il étoit difficile d'aimer mieux qu'elle m'aimoit alors. Je me trouvois auſſi le plus heureux homme du monde, & je ne me plaignois que de ce que je n'étois pas aſſez ſouvent avec elle, & que tant de gens incommodes luy rendoient viſite, que

que je paſſois quelquefois des journées entieres ſans pouvoir l'entretenir ; mais elle fit bien-tôt ceſſer ce petit ſujet de plaintes.

Nous prîmes ſi bien nos meſures enſemble, que nous nous trouvions tous les jours à une certaine heure dans ce jardin dont je vous ay parlé, & que perſonne ne s'appercevoit du rendez-vous. On ſçavoit bien que j'étois amoureux de Lesbie, & que Lesbie me ſouffroit ; mais on ne s'imaginoit pas que je fuſſe auſſi bien auprès d'elle que j'étois ; & parce qu'on me voyoit tous les jours chez elle, on n'alloit pas penſer que nous nous viſſions ailleurs. Un jour que j'étois venu au rendez-vous à l'heure ordinaire, j'attendis long-tems Lesbie ; & après m'être fort ennuyé, enfin j'allai chez elle aſſez inquiet, pour ſçavoir ce qui avoit pû

pû la retenir. Je la trouvai dans un état qui d'abord m'alarma extrêmement: elle verſoit des larmes en ſi grande abondance, que je crûs qu'il luy étoit arrivé quelque malheur extraordinaire. Je m'affligeai d'abord avec elle, & peu s'en falut que je ne pleuraſſe comme elle, ſans ſçavoir ce qui la faiſoit pleurer: Enfin elle me dit que ſon Moineau étoit mort. J'avoüe que mon étonnement fut encore plus grand qu'il n'avoit été, je n'avois pas crû juſqu'alors que la mort d'un Oiſeau, quelque aimable qu'il pût être, dût cauſer de ſi violentes douleurs. J'admirai la tendreſſe de Lesbie, & après tout, je luy ſceûs bon gré d'être ſi ſenſible. Si la mort d'un Moineau luy fait verſer tant de pleurs, diſois-je en moy-même, à quelles extrémitez la perte d'un Amant

ne

ne la porteroit-elle point ? Et ſi elle aimoit une bête ſi tendrement, avec quelle paſſion ne dois-je point croire qu'elle m'aime ? Ces reflexions m'occupoient ſi agréablement, que la joye de mon cœur ſe répandit ſur mon viſage, & que Lesbie qui s'en apperceût, crût que je ne compâtiſſois pas aſſez à ſon affliction, & me reprocha ma dureté. Je me plaignis à mon tour de ce qu'un malheur ſi leger luy avoit fait oublier que je l'attendois ; & après ces reproches mutuels, nôtre converſation finit par de mutuelles aſſurances de fidelité & d'amour.

Ipſitille vint un moment après, & nous paſſâmes le reſte de la journée à conſoler Lesbie. Tandis que ces deux belles perſonnes s'entretenoient enſemble, je m'approchai de la table, & je fis des Vers

ſur la mort de ce Moineau ſi regretté. Lesbie en fit faire pluſieurs copies, & je penſe que la memoire de ce petit Oiſeau durera long-temps après nous, ſi toutefois je dois croire que les applaudiſſemens qu'on donna aux Vers que vous allez entendre, ont été ſinceres.

PLAIN-

# PLAINTE SUR LA MORT DU MOINEAU DE LESBIE.

Lugete, ô Veneres Cupidineſque.

*PLeurez Graces & Jeux, pleurez tendres Amours,*
*C'en eſt fait, la Parque ennemie*
*Vient*

*Vient de trancher le cours*
*D'une innocente vie.*
*Cét Oiſeau ſi charmant, dont j'enviois*
*le ſort,*
*Le Moineau de Lesbie eſt mort.*
*Il eſt mort, ce Moineau ſi cher à ſa*
*Maîtreſſe,*
*Et ſi digne de ſa tendreſſe;*
*Docile, & ſoûmis à ſes loix,*
*Il étoit inſtruit à luy plaire,*
*Et venoit à ſa voix,*
*Comme un Enfant à celle de ſa Mere,*
*Toûjours ſur ſes genoux;*
*Jamais libertin & volage,*
*Il fit ſes plaiſirs les plus doux,*
*D'aller rendre ſouvent en ſon petit*
*ramage,*
*A ſa Maîtreſſe une eſpece d'hom-*
*mage:*
*Faloit-il qu'avec tant d'attraits,*
*Pour n'en revenir jamais,*
*Il prit un triſte vol vers l'infernal*
*rivage?*

*Affren-*

*Affreuſe nuit du trépas!*
*Où les cruels Deſtins ſont tôt ou tard*
*deſcendre,*
*Tout ce qui reſpire icy bas;*
*Noir cahos, qui détruis les plus chers*
*mains appas!*
*Lieux d'horreur, où nos vœux ne*
*ſe font point entendre!*
*Puiſque vous nous ôtez nôtre innocent*
*Moineau;*
*Fuſſiez-vous confondus dans vos pro-*
*fondes abîmes,*
*Et privez de victimes,*
*Ne voir plus ériger ny bûcher ny*
*tombeau!*
*Et toy trop malheureux, & trop*
*aimable Oiſeau;*
*Dont mes Vers feront vivre à jamais*
*la memoire,*
*Ton ſort eſt encor plein de gloire;*
*Lesbie abandonnée à d'ameres dou-*
*leurs;*
*A depuis ton trépas les yeux baignez de*
*pleurs.*

Peu de jours après cét accident, une parente de Lesbie l'engagea à venir passer quelque tems dans une Maison de campagne qu'elle avoit, & j'étois si bien avec toute la famille, qu'on me mit de cette partie. Ce fut là que Lesbie commença à s'abandonner toute entiere à la passion qu'elle avoit pour moy; elle ne se contraignit plus, & se laissant conduire à sa tendresse, elle prévenoit souvent mes desirs, & m'accordoit des faveurs que je n'eusse peut-être pas osé demander. Ce fut là aussi que je fis ces Vers libres & passionnez, qui ont été cause de mon malheur.

# VERS
## A
# LESBIE.

**Vivamus, mea Lesbia, atque amemus.**

*NE songeons qu'à te joüir, aimons-nous, mon Lesbie,*
*Laissons moraliser ces Stoïques vieillards,*
*Qui condamnent souvent jusqu'aux moindres regards,*
*Et goûtons à longs traits les douceurs de la vie.*
*Le Soleil meurt, & renaît tous les jours;*
*Mais de nos courtes amours,*
*Les cruelles Destinées*

*Ont autrement réglé le cours.*
*Quand nous mourons, nous mourons pour toûjours;*
*Et déja la mort s'eſt ſaiſie*
*De tous nos jours paſſez, bien ou mal employez;*
*Ménageons donc le tems, & ſi vous m'en croyez,*
*Faiſons par nos plaiſirs deſeſperer l'envie,*
*Rendons des curieux tous les ſoins ſuperflus;*
*Ma Lesbie, accordez ſans delai à mes vœux*
*A l'Amant qui pour vous ſoûpire,*
*Tant de fois que mille baiſers ſoient en ordre*
*Que nos jaloux en ſoient trompez,*
*Et qu'incertains du nombre, ils n'oſent nous compter.*

Je fis encore d'autres Vers que je vais vous dire, où les bontez de Lesbie sont plus clairement exprimées.

# VERS
## A
# LESBIE.

Queris quot mihi basiationes.

*QUe mon bon-heur est grand, & que ma joye est grande!*
*Ma Lesbie enfin me demande,*
*Combien l'ardent Catulle, afin d'être content,*
*Exige de baisers dix mille à chaque instant,*
*Ou s'il faut en Amour me rendre plus traitable,*

Autant que l'Ocean roule de grains de sable,
Autant que l'Univers a vû passer de jours,
Autant que quand la nuit étend ses sombres voiles,
Le Ciel fait paroître d'Etoiles,
Qui suivant leur paisible cours,
Prennent plaisir à voir nos furtives Amours.
Je veux amant de baisers, ma Lesbie,
Qu'un curieux oseſt, mais il se supputer
Tous les momens de sa vie,
Ne puisse jamais conter ;
Et dont la pâle Satire,
Qui répandant par tout un venin plein d'horreur,
Donne à la vertu même une noire couleur,
N'ose jamais rien dire.

Ces Vers vous font aiſément comprendre que j'étois alors dans le plus heureux état du monde ; mais il ſemble qu'il ſoit neceſſaire que tous les biens qui coûtent ſi peu de peine à acquerir, en coûtent infiniment à conſerver, & qu'il y ait une eſpece de fatalité qui ſe plaiſe à détruire les fortunes qui ont été établies en peu de tems. Quoy qu'il en ſoit, il eſt certain que je ne tardai guéres à éprouver que ces paſſions qui ſont d'abord ſi violentes, conſument tout leur feu en moins de rien, & ne ſont pas fort longues ; & ſans doute j'étois inſpiré des Dieux, lorſque je fis ces Vers ſur l'inconſtance du Sexe.

# VERS
SUR
# L'INCONSTANCE
DU
# SEXE.

Nulli se dicit Mulier mea nubere malle.

*Ma Maîtresse aujourd'huy m'embrasse tendrement,*
*Me jure qu'elle m'aime,*
*Et qu'elle quitteroit pour moy Jupiter même;*
*Mais cette ardente foy ne dure qu'un moment.*

*Et l'on peut bien écrire avec ce beau*
*serment,*
*Sur le ſable leger, & ſur l'onde*
*agitée,*
*Tout ce qu'une femme emportée,*
*Dit de tendre & de doux à ſon credule*
*Amant.*

Le jour même que je retournai de la Campagne avec Lesbie, un de mes meilleurs amis arriva à Verone pour me voir ; c'étoit Licinius Calvus, dont vous connoiſſez ſans doute l'eſprit & le merite ; il fait des Vers avec une juſteſſe & une facilité admirable ; & vous n'ignorez pas qu'il compoſe des diſcours, dont le ſtile eſt ſi pur & les penſées ſi brillantes, que quoy qu'il ſoit encore fort jeune & d'une taille peu avantageuſe, il les prononce avec tant de grace & tant de vehemence, que le fameux

Ciceron, à qui ſon éloquence a acquis tant de gloire, commence à l'apprehender. Au reſte, il n'a guéres moins d'agrémens dans l'humeur, que de charmes dans l'eſprit. Il eſt bon, honnête, & civil; il aime ſes amis preſque autant que ſes Maîtreſſes, quoy qu'il ait le cœur fort tendre, & fort ſenſible à l'Amour; & s'il avoit pû ſurmonter une inclination furieuſe qu'il a à médire & à reprendre avec une hardieſſe terrible les défauts des perſonnes les plus Illuſtres, ce ſeroit peut-être l'homme du monde le plus agréable & le plus propre à la ſocieté. Nous nous étions veûs à Rome, où il commença à faire des Vers en même tems que moy; & ce qui ſembloit devoir jetter entre nous de la jalouſie & de l'émulation, ſervit à nous rendre meilleurs amis.

Nous

Nous nous communiquions nos Ouvrages, & nous n'avions rien de ſecret l'un pour l'autre. Il m'avoit pluſieurs fois preſſé par ſes Lettres de revenir à Rome, & comme il vit que les miennes ne luy faiſoient point eſperer mon retour, il reſolut de venir me trouver luy-même. Le ſoir même qu'il arriva, je le menai chez Lesbie, afin de luy faire voir ce qui m'avoit arrêté ſi long-tems en Province. Ah! mon cher Catulle, me dit il, après qu'il l'eut un peu regardée, que vous avez grande raiſon de préferer le ſéjour de cette Province à celuy de Rome, & que je crains de devenir vôtre Rival, ſi vous ne vous hâtez de me donner au plûtôt quelqu'autre Maîtreſſe. Lesbie qui entendit ce qu'il me diſoit, luy répondit fort obligeamment pour

moy, qu'elle ne luy conseilloit pas de me faire cette perfidie, & qu'elle haïssoit si fort les infidelitez, qu'elle se feroit un plaisir de le mal-traiter, & de me vanger. J'aurois crû, Madame, au contraire, reprit-il, que vous me sçauriez bon gré de vous avoir sacrifié le meilleur de mes amis. Je ne donnai pas le tems à Lesbie de répondre, & prenant la parole pour elle, je dis ces Vers que je fis sur le champ.

*Quelque ardent Amour qui nous presse,*
*Le crime n'est jamais permis;*
*Et qui trahit ses amis,*
*Trahiroit bien sa Maîtresse.*

Lesbie approuva cette Maxime, & voulut que je la misse sur ses Tablettes: Elle me les donna aussi-tôt, & après que j'eus achevé d'é-

d'écrire, Licinius les prit, & y écrivit auſſi ces quatre Vers.

*A cauſer quelque grand tranſport,*
*L'honneur d'un bel Objet conſiſte;*
*Et l'Amour n'eſt guéres fort,*
*A qui l'amitié reſiſte.*

Lesbie loüa extrémement la maniere ſpirituelle dont il défendoit une méchante cauſe. Et Licinius l'interrompant, que voulez-vous donc, dit-il, que faſſe un mal-heureux, qui malgré tous ſes efforts devient Rival de ſon Amy. Elle ſe tourna de mon côté ſans rien dire, & me regarda d'une maniere qui me fit connoître qu'elle vouloit que je répondiſſe pour elle. Je le fis encore en quatre Vers.

*Qu'il ferme ſon cœur & ſes yeux,*
*Et s'il ne peut plus ſe défendre*

*Contre un Objet victorieux,*
*Qu'il fuye, & qu'il aille se pendre.*

Licinius rit de cette maxime ; & après m'avoir dit que j'avois une vertu bien farouche, & une délicatesse d'amitié bien terrible, il ajoûta ces Vers pour répondre aux miens.

*D'un Amy se voir le Rival,*
*Est une extrémité cruelle ;*
*Mais mourir est un plus grand mal,*
*Que de devenir infidelle.*

La conversation continua encore quelque tems sur le même pied, & nous emplîmes les Tablettes de Lesbie de Vers, & de Maximes opposées.

Le lendemain, comme je me trouvai éveillé, beaucoup plûtôt que

que Licinius, qui étoit fatigué de son voyage, je m'avisai de lui écrire un Billet en Vers, que je fis mettre dans sa chambre par un Esclave. Voici ce que je lui mandois.

# CATULLE

## A

## LICINIUS.

Hesterno, Licini, die otiosi.

*Ve nos petits jeux d'hier,*
*Mon cher Licinius, doivent vous*
*rendre fier;*
*Les Tablettes de ma Maîtresse,*
*Pleines*

*Pleines de mille Vers,*
*Que nous fîsmes tous deux sur cent*
*sujets divers;*
*En faisant admirer même la tendresse,*
*Font craindre à mon Amour quelque*
*fâcheux revers.*
*Malgré l'amitié qui nous lie,*
*Cher Amy, je vous porte envie*
*Et le sens un secret dépit,*
*Quand vous faites voir tant d'esprit.*
*Charmé de vous pourtant, à regret*
*je vous quitte,*
*Et la nuit seme en vain ses humides*
*pavots;*
*Quand je ne vous vois point, je n'ay*
*point de repos:*
*Inquiet, dans mon lit je me tourne*
*& m'agite,*
*Et le jour me tarde à venir*
*Pour vous entretenir.*
*Ce matin fatigué d'une longue insomnie,*
*J'expliquois dans ces Vers la crainte*
*de mon cœur;*

*Un Rival tel que vous dans les feûs de Lesbie,*
*Me feroit mourir de douleur.*
*Quittez donc le dessein, injuste & temeraire,*
*De devenir l'Amant de ma Bergere:*
*Et si de vôtre Amy vous troublez le bon-heur,*
*Craignez que Nemesis, vangeresse des crimes,*
*Ne punisse bien-tôt vos feux illegitimes.*

Licinius ayant trouvé ces Vers sur sa Tablette, vint aussi-tôt dans ma chambre, & me pria de luy faire voir quelque autre beauté que Lesbie; afin, me dit-il, qu'il pût s'engager ailleurs, avant que de retourner auprès d'elle. Je le menai l'apresdînée chez Quintilie, elle avoit déja oüi parler de luy, &

& des Vers que nous avions faits le soir précedent chez Lesbie. Elle témoigna tant d'empressement pour les voir, que Licinius qui a une memoire admirable, s'étant fait apporter des Tablettes, les écrivit tous en sa présence, & lui donna encore ceux que je viens de vous dire, que j'avois faits pour lui.

Quintilie le remercia avec des manieres si engageantes, que dans ce moment même il devint éperdûment amoureux d'elle. Comme il n'étoit pas homme à soûpirer long-tems sans le dire, il fit aussi-tôt sa declaration; mais avec tant d'esprit, que Quintilie qui se sentoit aussi du penchant pour lui, ne manqua pas de répondre très-favorablement; & on peut dire que leur intrigue commença & s'établit parfaitement en ce seul jour,

jour, & depuis ils s'aimerent avec une tendresse, & une constance merveilleuse. Licinius ne songeoit qu'à plaire à Quintilie, & il n'y a rien que Quintilie ne fist pour conserver sa conquête; de sorte que comme elle vit que le grand monde qui venoit tous les jours chez elle, ne plaisoit pas à son Amant, elle fit si bien, qu'elle écarta tous ces Galans oisifs, dont elle avoit tant aimé la cohuë.

Nous étions fort heureux mon ami & moi, lors que son indiscrétion nous ruina l'un & l'autre. Nous nous rendions tous les jours un compte exact de tout ce qui se passoit entre nos Maîtresses & nous. Nous nous montrions tous les Billets qu'elles nous écrivoient, & tous les Vers que nous faisions pour elles, nous nous en donnions même des copies. Quinti-

lie

lie en eut quelque soupçon, & comme elle n'avoit pas oublié les Vers desobligeans que j'avois faits sur elle, elle ne perdit pas l'occasion de s'en vanger. Elle obligea Licinius, qui ne devinoit pas son dessein, de lui mettre entre les mains tous mes Vers amoureux pour Lesbie: Elle les garda quelque tems, afin de mieux couvrir son entreprise; & lors qu'elle crût qu'il ne se souviendroit plus de les lui avoir confiez, elle les donna à Gellius, avec qui je commençois à n'être plus si bien.

Gellius par des voyes détournées, les fit rendre à Lesbie, à qui on ne manqua pas de dire, que je publiois dans le monde des faveurs qu'elle me faisoit. On lui montra même quelques-uns des Billets qu'elle m'avoit écrits. Ses parens & ses meilleurs amis s'af-

semblerent, & firent si bien par leurs beaux raisonnemens, qu'elle ne douta point que je ne fusse le plus indiscret de tous les hommes, & qu'elle resolut de me perdre autant qu'elle m'avoit aimé.

Le jour qu'elle prit cette resolution, je me trouvai à une promenade où elle étoit, & je voulus l'aborder avec la même familiarité que nous avions coûtume d'avoir ensemble; mais elle me rebuta d'une façon qui me fit d'abord comprendre tout mon malheur. Elle eut dédain que je me quitasse sans me rien dire, & fit quelques pas en arriere; mais elle changea aussi-tôt de sentiment, & se rapprochant de moy, elle me dit que j'étois un ingrat & un perfide, qu'elle ne me vouloit voir de sa vie, qu'elle me quittoit brusquement en ce lieu-là, & me prioit de prononcer

ces paroles foudroyantes. Je demeurai immobile, appuyé contre un arbre, qui m'empêcha de tomber, & je n'eus ny la hardiesse de lui répondre, ny la force de l'arrêter, ou de la suivre ; & cette espece d'évanouissement eût peut-être encore duré long-tems, si Ipsitille, qui d'un endroit assez proche du lieu où j'étois avoit remarqué tout ce qui s'étoit passé, ne fût venu m'aborder.

Mais mauvaise fortune avoit voulu que cette fille, que je n'avois regardée jusqu'alors que comme l'Amie de ma Maîtresse, & la confidente de ses Amours, avoit pris pour moy des sentimens un peu trop tendres ; & comme je l'ay sceu depuis, avoit beaucoup contribué à me mettre mal dans l'esprit de Lesbie, s'imaginant qu'elle profiteroit de nôtre divi-

sion

sion, & que je deviendrois amoureux d'elle, pour me vanger de l'injustice qu'on me faisoit.

Elle me dit d'abord tout ce qu'elle pût pour me consoler; mais je n'étois guéres en état d'écouter ce qu'elle me disoit. Non, Madame, lui dis-je enfin, après l'avoir laissé parler assez long-tems sans l'interrompre, il n'y a que la mort qui puisse finir les douleurs qui me tourmentent. Pensez-vous que je puisse vivre haï de Lesbie; moy, qui toute injuste qu'elle est, l'adore encore au moment que sa cruauté me rend le plus malheureux des hommes! Quoi, poursuivis-je, je ne verrai plus cette adorable personne; moy qui comptois pour des siécles, tous les momens que je ne passois pas auprès d'elle? Vous m'abandonnez donc, inhumaine Lesbie, m'é-

m'écriois-je ; après cela vous m'ôtez mon repos ; ma joye, mes plaisirs ; & que ne m'ôtez-vous en même tems cét Amour trop violent que vous m'avez donné? Mais, non, je veux vous aimer & vous adorer malgré vous. Je veux opposer à vôtre legereté, une fidelité inviolable. Vous auriez ce que vous souhaitez, si je changeois à mon tour ; & je vous punirai mieux en vous aimant toûjours, qu'en vous abandonnant comme vous m'abandonnez.

Le bruit de ma disgrace s'étoit déja répandu par tout, & Licinius s'étoit joint à Iphitille pour me consoler. A peine après bien des prieres, pût-il obtenir de moy, que je souffrisse qu'on me remenât chez moy. Il ne me quitta point tout le reste du jour, que je passai dans un accablement de dou-

douleur difficile à exprimer. Je ne fus guéres plus tranquille les jours ſuivans, & mon affliction alla à un tel excès, que je tombai dans une fiévre aiguë, qui fit craindre pour ma vie.

Ce qui acheva de me deſeſperer, fut que Licinius, que j'avois prié de voir Ipſitille de ma part, & de la prier d'obliger Lesbie à m'apprendre du moins les cauſes de ſon changement, me rapporta que Lesbie ne vouloit pas même qu'on prononçât mon nom en ſa préſence. J'avouë que je fus frappé de cette réponſe, comme d'un coup de foudre, & tous mes Amis crûrent que j'allois mourir. Quintilie elle-même, qui me puniſſoit ſi cruellement, ſans que je le ſceûſſe, & qui étoit venuë me voir pour joüir de ſa vangeance, a avoüé qu'elle fut touchée du pitoyable état où j'étois, & que peu

s'en falut qu'elle ne ſe repentît de tout ce qu'elle avoit fait pour me perdre.

Cependant je commencai à reprendre mes forces, lors qu'on s'y attendoit le moins. Ipſitille vint me voir, & comme elle avoit effectivement beaucoup de tendreſſe pour moy, elle me parut compatir avec tant de bonté à mes malheurs, elle me dit des choſes ſi obligeantes, & elle accompagna tout ce qu'elle me diſoit, de certains regards ſi languiſſans & ſi paſſionnez, que je ſentis je ne ſçay quelle émotion ſecrette, qui diſſipa pour quelque tems cette profonde mélancolie dans laquelle j'étois plongé. Je commençai à prendre du plaiſir dans ſon entretien, ce qui ne m'étoit point encore arrivé avec perſonne depuis ce funeſte jour, auquel Lesbie me prononça l'arrêt de ma mort; car c'eſt

c'eſt ainſi que j'ay toûjours appellé le cruel diſcours qu'elle me tint. Je me repentis, de ce qu'au lieu de ſuivre mon premier penchant, qui ſembloit m'entraîner du côté d'Ipſitille, je m'étois attaché à une inhumaine, qui apprenoit les triſtes nouvelles de ma mort, ſans donner les moindres marques de pitié.

Je ſoûpirai deux ou trois fois; & regardant languiſſamment Ipſitille, qui avoit pris une de mes mains, qu'elle tenoit entre les ſiennes: Ah! luy dis-je, les Dieux ſont juſtes, & ils ont raiſon de me punir de l'injuſtice que je vous ay faite; ils vouloient que je vous aimaſſe, mon cœur même ſembloit être d'accord avec eux. Je leur ay reſiſté, j'ay combattu mes propres ſentimens, pour me donner tout entier à une ingrate, qui m'abandonne aujourd'hui, qui me fait mourir.

Je l'ai bien merité, ajoûtai-je encore, en ſoûpirant. Ipſitille ſoûpira auſſi, ſans me répondre, & me preſſa la main, en rougiſſant. L'embarras où elle étoit; cette douleur amoureuſe qui paroiſſoit dans ſes yeux, ſon ſilence même; tout cela fut pour moy une eſpece de langage, qui me perſuada mieux que tous les diſcours du monde n'euſſent pû faire. Je l'enviſageai avec des yeux moins prévenus, & comme elle étoit dans un état à toucher les plus inſenſibles, je la trouvai plus aimable qu'elle ne m'avoit jamais paru: Je me dis à moy-même, qu'il y auroit bien du plaiſir à me vanger de l'inconſtance de Lesbie, en la quittant, pour aimer une perſonne auſſi charmante qu'Ipſitille. Ce deſſein me plût, & ſi je ne commençai pas d'abord à aimer cette belle fille, j'eus du moins envie de le faire. Ce-

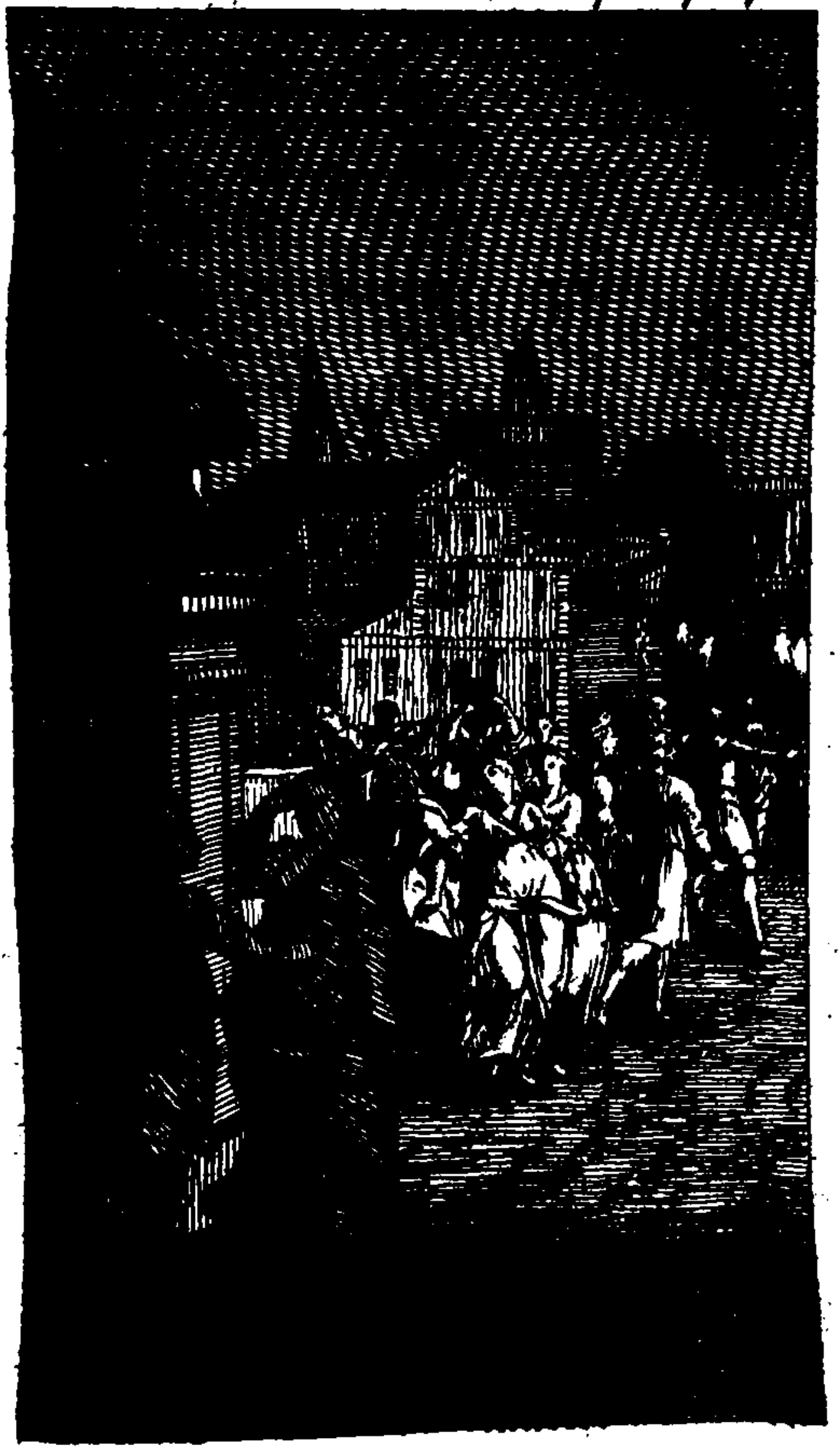
Cependant je me trompai moy-même, & je la trompai auſſi. J'étois auſſi éperduëment amoureux de Lesbie, que j'aye jamais été ; & dans ce même moment, où je prenois la reſolution de me vanger d'elle, je ne la haïſſois que parce que je l'aimois avec ferveur, ſi j'oſe parler ainſi. Je vous dis là des choſes difficiles à concevoir ; mais l'état auquel j'étois eſt encore plus difficile à exprimer. Je ne ſçaurois à préſent, que je ſuis un peu plus tranquille, vous donner une idée aſſez forte des cruelles agitations de mon cœur, des paſſions contraires qui le déchiroient, de mes irreſolutions, de mes retours & de mes foibleſſes, de mes emportemens & de mes fureurs. Pour vous en faire connoître une partie, il faut que je vous recite quelques-uns des Vers que je fis dans le tems que j'étois le plus tourmenté.

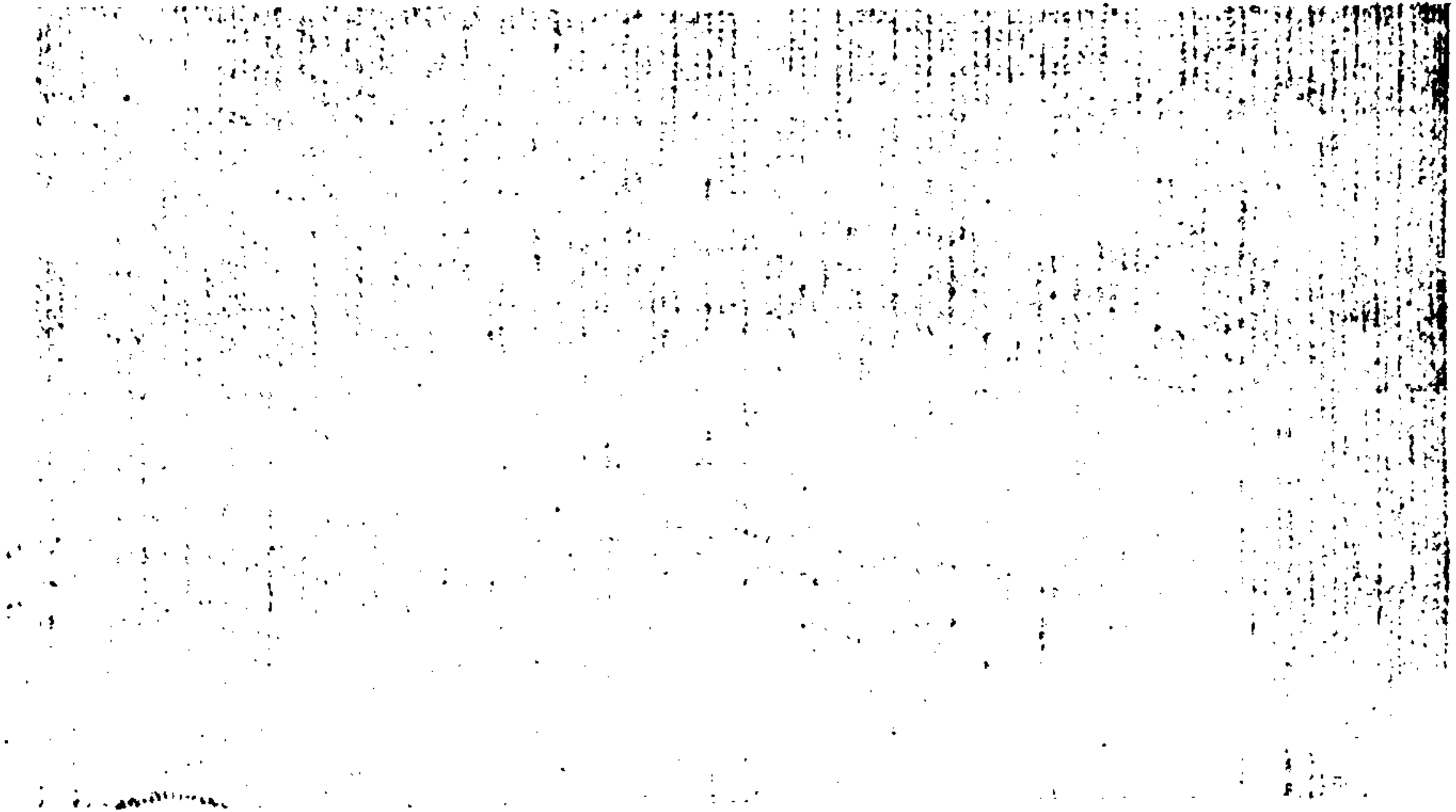
# VERS
## A
# LESBIE.

Dicebas quondam solum te nosse Catullum.

*Tu m'as juré cent fois une ardeur éternelle,*
*Tu me trompois, je te croyois fidelle,*
*Et je t'aimois alors,*
*Non comme une Maîtresse,*
*Mais avec des transports,*
*Plus ardens & plus forts,*
*Que ceux que peut causer la commune tendresse.*
*Je te connois enfin; enfin j'ouvre les yeux,*

To. pr: p: 78





*De ton perfide cœur toute la honte éclate,*
*Et malgré toutefois ton parjure odieux,*
*Je ne puis te haïr, ingrate.*
*Quel charme eſt donc le tien?*
*Tu me trahis; je t'aime: & tu ſçais dans ton crime,*
*Conſerver mon Amour en perdant mon eſtime;*
*Mais plus je t'aime enfin, moins je te veux de bien.*

En voicy encore d'autres d'un ſtile & d'un caractere peu different.

# VERS
## A
# LESBIE.

Odi & amo, quare id faciam fortaſſe requiris.

*J'Aime & je hais, toûjours à moy-méme contraire;*
*Je veux au même Objet & du bien & du mal;*
*Je cherche à l'outrager, & je voudrois luy plaire,*
*Et tel eſt de mon cœur l'égarement fatal,*
*Que je ne ſuis jamais d'accord avec moy-même.*
*Je ne ſçay comme quoy,*

*Des*

*Des tranſports ſi divers ont pû s'unir en moy;*
*Mais je ſouffre un tourment extrême,*
*Et je ſçay ſeulement que je hais, & que j'aime.*

Voilà quels étoient mes veritables ſentimens, lors que je promis à Ipſitille de l'aimer : car enfin, après que nous eûmes aſſez long-tems gardé un ſilence, qui n'étoit guéres tranquille ny de part ny d'autre: Si vous pouviez, luy dis-je, oublier mon égarement, & recevoir dans vos fers un mal-heureux, qui n'eſt peut-être que trop puni de la reſiſtance qu'il vous a faite, vous ſeriez aimée avec tant de tendreſſe & tant de conſtance, que vous n'auriez point ſujet de vous repentir de vôtre bonté. Mais non, pourſuivis-je, ſans luy donner le tems de répondre, vous n'avez garde de dérober à Lesbie u-

ne infortunée victime, que vous avez peut-être vous-même condamnée à la mort. Et cette ingrate, dont l'inconſtance m'a preſque mis au deſeſpoir, ne me quitte peut-être que pour vous vanger. Non, Catulle; non, me dit Iphitille, je n'ay aucune part aux injuſtices qu'on vous fait; je n'ay jamais connu ce penchant ſecret que vous dites que vous aviez pour moy, & quand je l'euſſe connu, je ne punis pas ſi cruellement le mépris qu'on fait du peu de beauté que les Dieux m'ont donné. Si ce que vous m'apprenez eſt vrai, vous étes d'autant plus à plaindre, que vous avez vous-même cauſé tous vos maux, & que pouvant être fort heureux, vous vous êtes rendu le plus mal-heureux des hommes. Car enfin, pourſuivit-elle, en paſſant la main ſur ſon viſage, pour me cacher ſa rougeur,

je

je n'eusse peut-être pas été plus insensible que Lesbie, & j'eusse été plus constante. Elle voulut se lever après cela pour me dire Adieu; mais en l'arrêtant par le bras: Achevez, Madame, luy dis-je, & après ce que vous venez de m'apprendre, si vous voulez que je meure, ne souffrez pas que ma mort soit le long & pénible effet du regret que j'aurai de ne vous avoir pas aimée assez tôt. Accablez-moy tout d'un coup, en me disant que vous ne voulez point d'un Encens si inutilement prodigué ailleurs, & que le vil rebut d'une beauté moins parfaite que la vôtre, est trop indigne de vous pour être accepté; ou bien si quelque pitié vous touche, rappellez-moy à la vie, en me permettant de vous aimer. La maladie vous donne des privileges, qu'on ne vous accorderoit point

ſi vous étiez en ſanté, répondit agréablement Ipſitille. Allez, Catulle, continua-t'elle, en me donnant une main, qu'elle ſouffrit que je portaſſe ſur ma bouche: S'il ne faut pour vous guerir, que vous permettre de m'aimer, il ne tiendra point à moy qu'un des plus agréables hommes du monde ne meure pas miſerablement, lors qu'il ne fait encore que commencer à vivre. Aimez-moy donc ſi vous voulez, & ſongez à vous guerir, ſi vous voulez que je vous aime. Je ne répondis à ces paroles que par des careſſes & des tranſports qui me firent croire que j'allois être plus amoureux d'Ipſitille, que je ne l'avois jamais été de Lesbie.

Je m'occupai tellement de ma nouvelle paſſion, j'eus tant d'envie de la faire au plûtôt éclater, afin de deſeſperer Lesbie, dont je connoiſ-

ſois

ſois l'humeur fiére & glorieuſe, que, ſans le ſecours des Medecins j'achevai de me rétablir en peu de tems. Cependant j'appris une nouvelle qui m'affligea ſenſiblement, & qui me fit bien connoître que Lesbie ne m'étoit pas autant indifferente que je voulois croire. Elle apprehenda, après m'avoir banni, que je n'inſultaſſe à ſa ſolitude, ſi elle demeuroit ſans Amant, & elle fit ſi bien qu'elle engagea Gellius. Licinius fut celui qui m'apporta cette fâcheuſe nouvelle; & comme il vit qu'elle faiſoit un effet ſur mon eſprit, auquel il ne s'étoit point attendu. Hé quoy! me dit-il, ne m'avez-vous pas juré que vous haïſſiez Lesbie? D'où vient que vous étes jaloux de ceux qui s'attachent à elle? Ouï, Licinius, repris-je, je hais Lesbie encore plus que je ne l'ay aimée; mais je ne puis ſouffrir

que Gellius, qui m'a toûjours fait office d'ami, devienne l'Amant d'une ingrate, que je voudrois que tout le monde abandonnât comme moy. Gellius eſt un perfide, ajoûtai-je, un traître, que je dois haïr, puis qu'il aime ceux que je deteſte. Ah! Catulle, s'écria Licinius, vous aimez encore Lesbie. Vous m'offenſez, interrompis-je bruſquement, ſi vous me croyez aſſez lâche pour conſerver le moindre ſentiment d'amitié envers une infidelle, qui me préfere Gellius. Moy, j'aimerois encore cette perfide? Ah Dieux! l'Enfer n'a point de furie qui me paroiſſe ſi horrible qu'elle. Licinius ſoûrit, & comme il vit que je ne pouvois parler ſur ce chapitre ſans émotion, il ne me répondit rien. Je ne fus pas plûtôt ſeul, que je fis contre Gellius les Vers les plus ſanglans du monde, où je luy re-

reprochois la honte de ſa famille, qui, à ce qu'on dit, s'aime d'une maniere peu innocente. En voicy quelques-uns.

# VERS
## A
# GELLIUS.

Non ideo Gelli ſperabam te mihi fidum.

*SI trop long-temps flatté d'un eſpoir temeraire,*
*Je n'avois pû penſer qu'en ce fatal Amour,*
*Qui m'a preſque reduit à ne plus voir le jour,*
*Gellius me ſeroit contraire,*
*Et que Lesbie enfin auroit de quoy luy plaire.*

Ce

*Ce n'eſt pas qu'en effet je luy connuſſe un cœur*
*Jaloux d'une vertu ſevere,*
*A qui tout crime fait horreur ;*
*Mais l'ingrate n'étoit ny ſa ſœur ny ſa mere,*
*Et ce fameux Amant,*
*Que jamais on ne vit aimer innocemment,*
*Devoit brûler de feux moins legitimes,*
*Et dans les grands forfaits, de tout tems affermy,*
*Ne ſe pas abaiſſer à trahir un Amy.*
*Mais Gellius aime ſi fort les crimes,*
*Que leur nom ſeulement échauffe ſes deſirs,*
*Et les moindres forfaits luy font de grands plaiſirs.*

A U-

# AUTRES CONTRE GELLIUS.

## Gellius eſt tenuis, quidni? cui tam bona mater.

*GEllius eſt tout maigre; Hé quoy!*
*tu t'en étonnes?*
*Le moyen qu'il ſoit gras?*
*Il a des parentes trop bonnes.*
*Et ſa Tante & ſa Mere ont encor des*
*appas,*
*Sa Sœur eſt charitable & belle,*
*Amy n'en doutons point.*
*Si ſa Famille étoit tant ſoit peu plus*
*cruelle,*
*Il en auroit plus d'embon point.*

Tan-

Tandis que ces Vers couroient dans le monde, & que châcun en raiſonnoit diverſement, ſelon les divers interêts qu'on prenoit dans cette affaire, ou pour Gellius, ou pour moy ; Je commençai à ſortir, & la premiere viſite que je fis fut chez Ipſitille ; elle me fit de grands reproches ſur la maniere dont j'en uſois avec Gellius. Hé quoy ! Madame, luy dis-je, ſe peut-il que le plus ſcelerat de tous les hommes ſoit de vos amis ? Plût aux Dieux, répondit-elle, que vous euſſiez autant d'indifference pour Lesbie, que j'en ay pour Gellius ; mais ſi vous n'aimiez point Lesbie, vous ne haïriez pas Gellius. Catulle ; pourſuivit-elle, ſi je n'ay point aſſez de merite pour me faire aimer de vous, je vous témoigne peut-être aſſez de bonté pour meriter de n'être pas trompée. Je ſens bien que je com-

commence à vous aimer; mais peut-être que je puis encore ſurmonter mon amour, avant qu'il devienne plus fort. Avoüez-moy, de bonne foy, ſi vous n'avez pû effacer Lesbie de vôtre cœur, je vous ſervirai auprès d'elle en bonne amie, & je ne ſongerai plus à être vôtre Maîtreſſe. Tant de ſincerité me toucha, & je fus ſur le point de la détromper en me détrompant moy-même, & de la prier de me raccommoder avec Lesbie; mais la honte de répondre ſi mal aux bontez qu'elle m'avoit témoignées, me ferma la bouche.

Mon irreſolution dura quelques momens, & Ipſitille qui obſervoit mon viſage, devinant ce qui ſe paſſoit dans mon cœur, s'écria d'une maniere tendre & douloureuſe: Lesbie eſt toûjours aimée, & Ipſitille aime en vain. Malheureuſe, qu'ay-

qu'ay-je fait aux Dieux, pour prendre ſi aiſément de l'amour, & pour n'en pouvoir donner? Catulle, continua-t'elle, en me regardant avec des yeux gros de pleurs, qu'elle ne pouvoit preſque plus retenir; je ne m'oppoſe point à vôtre bonheur, allez trouver vôtre infidelle, vous vous raccommoderez aiſément; mais au moins ne luy racontez point ma honte. Ne vous préſentez plus à mes yeux, & aidez-moy à étouffer l'inutile tendreſſe que j'ay pour vous. Des paroles ſi touchantes diſſiperent cette eſpece d'aſſoupiſſement où j'étois. Ah! Madame, luy dis-je, en me jettant à ſes genoux, & en les embraſſant: Avez-vous oublié que c'eſt vous ſeule qui m'avez conſervé la vie? Sans vous je ſerois mort; la permiſſion que vous m'accordâtes de vous aimer, me fit re-

reſoudre à vivre ; je ne vis que pour vous, & je mourrai de douleur, ſi vous doutez de mon amour. Je luy fis alors tant de proteſtations, je luy jurai tant de fois que je n'aimois qu'elle, & que je haïſſois Lesbie ; j'animai mes diſcours de tant de paſſion & de tant de tendreſſe, que perſuadée que je l'aimois effectivement, elle ne me fit guéres languir, & m'accorda bien-tôt plus de faveurs, que je n'en avois jamais eu de Lesbie.

Il eſt mal-aiſé de vous dire avec combien de marques d'indifference & de mépris cette inconſtante aprit mon engagement auprès d'Ipſitille; elle ne luy en parla jamais, & défendit à Gellius, qui, à ce qu'on dit, vouloit me quereller, d'en venir à cette extrémité. Cette moderation me deſeſperoit ; car je ne ſouhaitois rien tant que quelque

grand éclat, qui pût attirer un éclairciſſement entre elle & moy ; je n'avois point encore pû deviner les raiſons qu'elle avoit euës pour me quitter d'une maniere ſi cruelle, & j'eſperois qu'en lui faiſant tous les jours de nouveaux outrages, je l'obligerois à dire les ſujets de plainte qu'elle avoit contre moy ; mais elle oppoſoit à tous mes emportemens une inſenſibilité ſi dédaigneuſe, que toutes les meſures que je prenois pour la faire parler, m'étoient inutiles. Elle m'évitoit même avec tant de ſoin, que je ne pûs la voir que long-tems après ma diſgrace, lors qu'elle ſe prépara à faire un voyage à Rome.

Il étoit ſurvenu une affaire dans ſa Famille, qui obligea une Tante, auprès de qui elle avoit toûjours demeuré depuis la mort de ſon Pere & de ſa Mere, à aller à Rome. Il

y avoit long-tems qu'elle avoit envie de voir cette ſuperbe Ville, & je penſe que la joye qu'elle eut de ſe diſpoſer à un voyage ſouhaité tant de fois, ne contribua pas peu à diſſiper le chagrin que nôtre brouillerie pouvoit luy donner.

Je me trouvai chez Ipſitille, lors qu'elle vint luy dire Adieu. Et quoy que je fuſſe fort préparé à cette entreveûë, cependant je parus déconcerté & interdit en la voyant; Ipſitille même s'apperceût de mon embaras, & en eut du chagrin. Pour mon ingrate, elle ne changea point de viſage, elle me regarda comme un homme qu'elle n'auroit jamais veû, & elle commença la converſation avec autant de tranquillité & d'aſſeûrance, que ſi je n'euſſe pas été préſent.

Je connus bien néanmoins qu'elle faiſoit tout ce qu'elle pouvoit pour

pour me chagriner ; elle ménagea la converſation avec tant d'adreſſe, qu'elle la fit tomber ſur Gellius. Elle en dit mille biens, elle loüa ſa douceur, ſa complaiſance & ſon honnêteté pour tout le monde ; mais elle éleva ſur tout ſa bonne mine & ſa beauté. J'écoutai tous ces Eloges fort paiſiblement, & ſans y rien répondre ; mais ayant apperceû des Tablettes ſur une Table, auprès de laquelle on étoit aſſis, je les pris, & y écrivis quatre Vers, d'un caractere ſi gros, qu'il étoit impoſſible que Lesbie ne les lût, ſi elle jettoit les yeux deſſus. Voicy les Vers.

## Gellius eſt pulcher.

*IL faut bien qu'il ſoit beau, cét heureux Gellius,*
*Dont les rares talens ne ſont pas trop connus ;*

*Puis*

*Puis qu'enfin ſans ſcrupule,*
*On preſere ſon corps, à l'eſprit de Catulle.*

Je tournai les Tablettes de ſon côté, & je connus bien-tôt qu'elle avoit lû ces Vers. Elle rougit, & fut quelque tems ſans parler, mais ce qu'il y eut de fâcheux pour moy, c'eſt que Ipſitille les lût auſſi, & qu'elle m'en témoigna ſon chagrin après que Lesbie fut ſortie.

Elle eut tant de dépit de ce qu'en ſa préſence je n'avois pû m'empêcher de faire paroître encore quelque reſte de paſſion pour ſa Rivale, que peu s'en falut qu'elle ne rompit avec moy. Je ne l'ay jamais veûë ſi en colere; elle ne me parla point, comme autrefois, en Amante étonnée, qui craignoit de me perdre; mais en Maîtreſſe abſoluë, qui vouloit me punir de mes infidelitez.

Des Vers que j'envoyai le lendemain à cette Belle irritée, firent ceſſer l'orage. Il faiſoit un des plus beaux jours du monde ; j'en avois paſſé une partie avec Licinius, qui donnoit à manger à deux ou trois de ſes amis ; & j'euſſe bien voulu l'achever avec Ipſitille, afin de joindre aux plaiſirs d'une ſpirituelle & honnête débauche, ceux de l'Amour & de la Galanterie. Mais comme après ce qui étoit arrivé le ſoir précédent, je ne ſçavois pas ſi ma viſite luy plairoit, je luy écrivis ces Vers, pour la prier de me permettre d'aller chez elle.

## VERS
## A
## IPSITILLE.

Amabo, mea dulcis Ipſitille.

*MA Reine, mon Amour, Ma charmante Ipſitille ;*

*He*

*Hé quoy ! ſouffrirez-vous qu'en ma*
*chambre inutile,*
*Je paſſe un ſi beau jour ?*
*Dans une débauche agréable,*
*Laſſé des plaiſirs de la Table,*
*Je brûle d'Amour ſur mon lit,*
*Et dans la ſolitude,*
*Le repos même aigrit*
*Mon amoureuſe inquietude.*
*Soyez doncques ſeule chez vous,*
*Daignez m'y mander & m'attendre,*
*Et preparez vôtre ame aux plaiſirs les*
*plus doux,*
*Qu'ait jamais fait ſentir l'amitié la*
*plus tendre.*

Ipſitille ne tarda guéres à me répondre de la maniere que je pouvois ſouhaiter, & j'allai paſſer avec elle la plus amoureuſe aprés-dînée (s'il m'eſt permis de parler de la ſorte) que j'aye encore paſſé de ma vie.

Il y avoit apparence que mon en-

gagement avec elle dureroit long-tems; cependant je la quittai bien-tôt de la maniere que je vais vous dire. Lesbie étoit arrivée à Rome, & on ne me mandoit rien d'elle qui ne fût capable de me la faire haïr éternellement. Comme elle étoit parfaitement belle, elle fit du bruit dans Rome, elle eut grand nombre d'Adorateurs, dont les manieres differentes de celles des Provinciaux, l'ébloüirent & l'aveuglérent tellement, que ce qui arrive presque à toutes les jeunes Provinciales qui viennent à la Cour, ne manqua pas de luy arriver; c'est à dire, que l'envie de plaire luy fit faire plus de chemin qu'elle ne vouloit, & qu'elle poussa trop loin la coquetterie. Je fis sur cela des Vers très-outrageans pour elle, & je les adressay à un de mes Amis & des siens, qui s'apelle Cælius. Les voicy.

# VERS
## A
# CÆLIUS.

Cæli Lesbia nostra, Lesbia illa.

*QUi l'eust crû, mon cher Celius,*
*Cette ingrate & fiére Leibie,*
*Que j'aimois autant que ma vie,*
*Oubliant son orgueil dans Rome & ses vertus,*
*Des Chevaliers Romains brigue la connoissance,*
*Et gagne des Amis en perdant l'innocence.*

Ipsitille ayant vû ces Vers, ne craignit plus que je me raccommodasse avec Lesbie, & elle ne douta point que je ne l'eûsse entierement effacée de mon cœur. Un jour que cette indiscrette fille, un peu trop emportée dans sa tendresse,

avoit un de ces épanchemens de cœur, qui font dire tout ce qu'on penſe aux perſonnes qu'on aime bien, après m'avoir fait mille careſſes, & m'avoir aſſeûré qu'elle n'avoit pas attendu que je l'aimaſſe pour m'aimer, elle s'aviſa de m'apprendre toute la mal-heureuſe intrigue de ma brouillerie avec Lesbie; elle crût ſe faire un grand merite auprès de moy, en me diſant qu'elle avoit du moins autant contribué que Quintilie, à me mettre mal avec ma Maîtreſſe. Je vous aimois, me dit-elle, & j'étois au deſeſpoir de ce qu'une autre vous poſſedoit tellement, qu'il ſembloit que vous n'euſſiez d'yeux que pour elle; j'embraſſai donc avec joye l'occaſion que Quintilie m'offrit de vous arracher à cette heureuſe Rivale, à qui je portois envie; & je crûs que vous me ſçauriez un jour bon gré

de

de cette tromperie, qui au lieu d'une Maîtresse fiére & orgueilleuse, qui ne vous aimoit que par vanité, parce qu'il luy étoit glorieux d'engager un homme tel que vous, vous donne une Amante tendre & délicate, qui n'aspire en vous aimant, qu'au plaisir de vous aimer. Elle accompagnoit tout ce qu'elle disoit d'une infinité de caresses passionnées, que je receûs avec une froideur à glacer. Ah! Madame, m'écriay-je, après l'avoir écoutée sans l'interrompre; qu'avez-vous fait, & que m'avez-vous dit? Je la quittai après cela, tout éperdu, sans luy rien dire davantage, & je la laissai dans un état peu different de celuy auquel j'étois.

Elle connut la faute qu'elle venoit de faire, & après avoir pleuré son indiscretion, elle vint contre

ſon malheur à Quintilie, à peu près dans le même tems que j'allai trouver Licinius, pour luy apprendre ce qui venoit de m'arriver. Ah! Licinius, luy dis-je, en l'abordant, c'eſt vous qui m'avez perdu, c'eſt vous qui m'avez mis mal avec Lesbie. Il ne me répondit que par un ſilence plein d'étonnement; & je continuai à luy dire tout ce qu'Ipſitille m'avoit avoüé. Je ne ſçaurois vous faire comprendre les regrets ſenſibles qu'eut ce cher Amy, de ce que la confiance que j'avois euë en luy, m'étoit devenuë ſi funeſte par ſon indiſcretion: Son chagrin eut même des ſuites bien terribles, & il ſembla que les deſtins priſſent plaiſir à nous affliger l'un par l'autre, pour détruire cette belle amitié qui étoit entre nous.

Il y avoit dix ou douze jours que Quintilie étoit tourmentée d'une fié-

fiévre qui la retenoit au lit. Et Licinius, ſans ſonger que ce qu'il alloit faire pouvoit aigrir le mal de ſa Maîtreſſe & le rendre dangereux, me quitta bruſquement, & courut chez elle pour luy reprocher ſa perfidie & ſa cruauté. Comme il eſt d'une humeur un peu violente, il luy parla d'une maniere ſi aigre, il luy dit tant de fois qu'elle étoit indigne de ſon amour, après ce qu'elle avoit fait, que cette belle malade apprehenda de le perdre. Après donc qu'il fut ſorty, elle s'abandonna à des excès de douleur ſi grands, en préſence d'Ipſitille, qui n'étoit pas en état de la conſoler, que ſa fiévre augmenta étrangement, & que dès le même jour on craignit pour ſa vie.

Cependant nous étions dans ma chambre, mon Amy & moy, & nous tâchions de nous affermir dans

l'amitié l'un de l'autre malgré la fortune qui vouloit nous diviſer ; lors qu'Iphitille entra toute en pleurs, & s'adreſſant d'abord à Licinius : Allez, luy dit-elle, illuſtre Amy : Allez voir l'état auquel vous avez reduit une malheureuſe perſonne qui vous aimoit avec trop de tendreſſe ; Quintilie ſe meurt. Mais vous, ingrat, pourſuivit-elle, en ſe tournant de mon côté, vous n'aurez pas le plaiſir de me voir mourir de honte & de douleur, pour n'avoir pû, après tant de bontez, me faire aimer d'un cruel. Les Dieux, à qui je veux me conſacrer, me donneront aſſez de force pour me ſurmonter moy-même, & pour vous haïr plus que je ne vous ay aimé.

Elle ſortit après cela, ſans écouter ce que nous luy diſions Licinius & moy. Le ſoir même elle alla ſe renfer-

fermer dans une Maiſon de Veſtales, où elle eſt encore, & où, quelques inſtances que j'aye pû luy faire, elle n'a jamais voulu conſentir que je la viſſe.

Licinius me quitta avec toute la précipitation que peut avoir dans une pareille rencontre un homme veritablement amoureux. On luy dit chez Quintilie, qu'elle n'étoit plus en état d'être veuë, & que la moindre émotion étoit capable de la faire mourir. Il revint affligé, comme on peut penſer, ayant laiſſé deux Eſclaves chez ſa Maîtreſſe, qui venoient à tout moment luy en dire des nouvelles. Comme on ne luy rapportoit rien qui pût le remettre, il n'y a point de deſſein violent qu'il ne formât contre luy-même; & j'eus toutes les peines du monde à l'empêcher d'avaler un poiſon, dont l'effet ne s'achevoit

qu'en deux ou trois jours. Il avoit reſolu de le prendre, afin de mourir en même tems que Quintilie; car on luy avoit dit qu'elle ne devoit pas paſſer ce tems-là. Il s'étoit déja retiré dans un cabinet ſans me rien dire, & après avoir relû, en pleurant, toutes les Lettres que cette belle mourante luy avoit écrites, il avoit pris ſon Portrait, qu'il baiſoit amoureuſement, & il portoit déja la main ſur la coupe fatale où étoit le poiſon, lors que j'entrai & luy arrêtai le bras. Il me regarda avec des yeux où la mort étoit déja peinte: Et que vous ay-je fait, me dit-il, qui vous oblige à m'empêcher de m'aſſurer un remede certain contre les maux terribles que la fortune me prepare? Je luy dis tout ce que je pûs pour luy perſuader de vivre, & je ne le quittay plus.

Nous avions déja paſſé deux jours dans

dans le plus pitoyable état du monde, lors qu'on vint nous dire que Quintilie étoit abandonnée des Medecins, & qu'elle demandoit à nous voir l'un & l'autre. Nous allâmes chez elle mon amy & moy ; Licinius s'approcha le premier de son lit, & s'étant mis à genoux, il prit une de ses mains qu'elle luy tendit, & après l'avoir baisée en la moüillant de ses larmes, il dit des choses si tendres, que tous ceux qui l'entendirent en furent touchez, & que Quintilie même, toute mourante qu'elle étoit, sentit une joye secrette, qui parut même sur son visage, & qui luy fit trouver la mort moins affreuse.

Mon cher Licinius, dit-elle, d'une voix languissante, je vous aime, & quoy que les reproches que vous me fistes il y a deux jours, m'ayent peut-être mise dans l'état

où vous me voyez, je ne vous veux point de mal de ma mort, puisque malgré la perfidie que j'ay faite à vôtre Amy, vous ne me haïssez point. Moy, Madame, interrompit-il, après avoir essuyé ses larmes, moy, je vous haïrois? Ah! malgré mes emportemens indiscrets, je suis si éloigné de le faire, que si les Dieux ne vous donnent la vie, je ne tarderai guéres à mourir. C'est moy qui ne songe plus qu'à mourir, répondit Quintilie; mon heure est venuë, il faut que j'obeïsse aux Loix de la Nature; mais si vous m'aimez encore, je vous ordonne de vivre pour l'amour de moy, afin que vous m'excusiez auprès de Lesbie & de Catulle, & que ma memoire ne leur soit point si odieuse. Pour lors m'ayant fait approcher: Catulle, me dit-elle, les Dieux me punissent bien des méchans offices que je vous

ay



ay rendus auprès de Lesbie, ne pouſſez point vôtre vangeance plus loin qu'eux, & ceſſez de me haïr, quand je ceſſerai de vivre. Je vous recommande vôtre Amy, continua-t'elle, prenez ſoin de ſa vie, elle vous eſt neceſſaire, puiſque je l'ai prié de deſabuſer Lesbie.

En nous parlant de la ſorte elle commença à s'affoiblir, & à ſentir les approches de la mort; ſes yeux ſe fermerent, tout ſon corps devint immobile, & elle ne parla plus qu'un moment avant que d'expirer, lors qu'ayant un peu entrouvert ſes yeux appeſantis, elle apperceût Licinius auprès d'elle, & voulut luy dire Adieu. Je meurs, luy dit-elle, en vous aimant toûjours; vivez, au nom des Dieux, en m'aimant auſſi: Adieu, mon cher Licinius, ajoûta-t'elle en pouſſant le dernier ſoûpir, & en luy ſerrant la main qu'el-

qu'elle tenoit. Ainſi mourut dans la fleur de ſon âge la malheureuſe Quintilie, regrettée après ſa mort de ceux même qu'elle avoit offenſez durant ſa vie. Ce fut un ſpectacle bien douloureux, que de voir le corps d'une jeune perſonne, à qui la mort n'avoit point encore ravi tous ſes attraits, étendu ſur un lit, & Licinius panché ſur ce corps qu'il baignoit de ſes larmes, s'obſtiner à vouloir mourir de douleur; car il n'y eut pas moyen de l'arracher de ce lieu de triſteſſe, juſqu'à ce qu'on enlevât le corps de Quintilie pour le brûler. Il l'accompagna juſqu'au bûcher, où il ſe fut jetté ſans doute, ſi ſes amis ne l'euſſent retenu.

Nous demeurâmes encore quelque tems l'un & l'autre à Verone, où le ſeul plaiſir qu'il put prendre étoit de faire des Vers ſur la mort de Quintilie, qu'il regrette encore avec

avec les mêmes emportemens de douleur qu'il avoit le jour qu'elle mourut. Quoy que je fuſſe fort troublé d'un accident ſi extraordinaire, & d'ailleurs fort inquiet pour mes propres interêts, je ne laiſſai pas de faire auſſi des Vers ſur l'affliction de Licinius.

## VERS
### A
## LICINIUS.

Si quicquam mutis gratum, acceptumve ſepulchris.

*SI dans les triſtes lieux où la mort les envoye,*
*Les manes des mortels,*
*A qui nôtre douleur érige des Autels,*
*Peuvent encor ſentir le chagrin ou la joye,*
*Mon cher Licinius,*
*Tes pleurs ne ſont plus ſuperflus.*

*Sur*

*Sur les bords d'Acheron la triſte Quintilie,*
*Avant le tems ravie,*
*N'accuſe plus le Sort*
*Qui termina trop tôt ſa vie,*
*Puiſqu'elle eſt dans ton cœur vivante après ſa mort.*

C'eſt ainſi qu'en la flattant, je tâchois d'endormir, pour ainſi dire, la douleur de mon Amy. Cependant comme il n'y avoit rien à Verone qui ne ſervît à nous affliger, nous retournâmes à Rome, où j'eſperois me raccommoder avec Lesbie, mais elle étoit ſi irritée des Vers que j'avois faits contre elle, qu'elle ne voulut voir ny Licinius ny moy, & que je me trouvai plus malheureux que je n'avois jamais été: car enfin je ſentois malgré moy, que j'aimois toûjours cette inconſtante, qui au lieu d'écouter ma juſtification, ne ſon-

ſongeoit qu'à faire tous les jours de nouveaux Amans pour me deſeſperer.

Enfin, après bien des combats, je reſolus de l'oublier, & je crûs que l'éloignement étoit le ſeul remede qui pût me guerir. Voilà la raiſon qui m'a fait venir dans ces lieux, où j'ay tous les ſujets du monde de me loüer de la Fortune, puis que j'ay eu le bon-heur de vous y rencontrer.

Catulle ayant ainſi fini ſon Hiſtoire, fut remercié de Ceſar en des termes très-obligeans. Je ne ſouffriray point, luy dit après cela ce nouveau Dictateur des Romains, que Catulle ſoit ainſi exilé de Rome; je veux vous y remener avec moy, & faire vôtre accommodement avec Lesbie. Non, Seigneur, interrompit Catulle, je ne veux plus penſer à cette ingrate, l'abſence a déja

déja commencé à la chaſſer de mon cœur ; ſouffrez que je demeure icy juſqu'à ce qu'elle en ſoit entierement bannie. Voyez, ajoûta-t'il, par la maniére dont j'écris à mes Amis, quels ſont les ſentimens que j'ay pour elle. En diſant cela, il tira une Lettre qu'il adreſſoit à Furius & à Aurelius, deux de ſes meilleurs Amis. Ceſar la prit, & y lut ces Vers.

## CATULLE
### A
## FURIUS,
### ET A
## AURELIUS.

Furi & Aureli comites Catulli.

*CHers Amis de Catulle, & compagnons fidelles,*
*Toûjours preſts à ſuivre ſes pas ;*
*Soit qu'il luy plaiſe aller dans les terres nouvelles,*

*Où*

*Où l'Inde foule aux pieds l'or qu'il ne*
*connoit pas :*

*Soit que de l'Hircanie, ou bien de*
*l'Arabie ;*
*Il visite les habitans ;*
*Soit qu'il suive le Nil, dont la rive*
*fleurie*
*Fut l'azile des Dieux poursuivis des*
*Titans :*

*Soit que le long du Rhin dans les*
*Gaules vaincues,*
*Et déja faites à nos Loix,*
*Il cherche de Cesar les traces reconnues,*
*Aux vestiges recens de ses fameux*
*Exploits :*

*Amis, je ne veux point qu'au gré de*
*mes caprices,*
*L'amitié vous fasse une Loy,*

*Et*

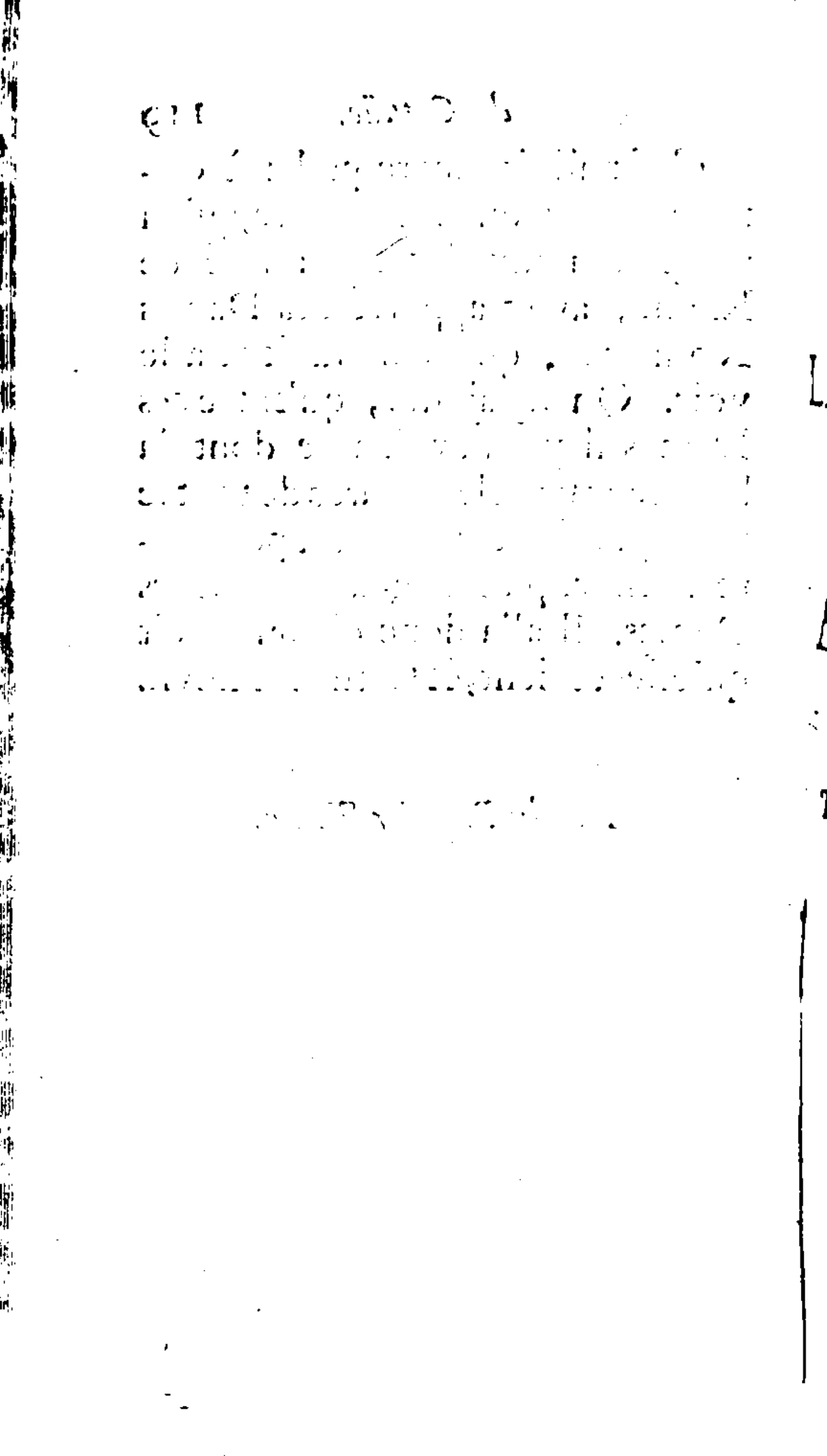
*Et je n'exige point ces pénibles offices ;*
*Mais daignez ſeulement dire deux*
*mots pour moy.*

*Allez trouver Lesbie, & dites à l'ingrate,*
*Qui ſçait abuſer mille Amans,*
*Dont chacun en ſecret d'être aimé ſeul*
*ſe flate,*
*Qu'elle peut à ſon gré ſoulager leurs*
*tourmens.*

*Qu'elle vive à ſon gré, je ne vis plus*
*pour elle ;*
*Elle a fait mourir dans mon cœur*
*Les reſtes malheureux d'un Amour*
*trop fidelle,*
*Comme le fer tranchant fait mourir*
*une fleur.*

Ceſar alloit encore parler à Catulle, lors qu'on vint luy dire, qu'un vaiſſeau nouvellement arrivé de Rome, avoit apporté des Dames Romaines, qui demandoient à le voir. On luy ajoûta, qu'entre ces Dames il y en avoit une dont la beauté attiroit les regards de tout le monde. Il étoit trop galant pour faire attendre plus long-tems de belles Dames. Il alla donc où on luy dit qu'elles étoient, & Catulle le ſuivit.

*Fin du Premier Tome.*



# LES AMOURS DE CATULLE.

Par Mr. de la Chapelle.

*TOME SECOND.*

# LE CHEVALIER

DE

# CANTEVILLE

## ET LES DEUX LA CHAUSSÉE.

## TOME SECOND.

# LES AMOURS DE CATULLE.

COMME ils alloient entrer dans une grande Salle magnifiquement meublée, où le Dictateur donnoit ſes Audiences; un Eſclave vint tirer

Catulle, & luy dit, qu'Aurclius un de ſes deux Amis, auſquels il adreſſoit cette Lettre que Ceſar venoit de lire, étoit arrivé, & qu'il l'attendoit avec beaucoup d'impatience. Il ſe démêla d'une foule de Courtiſans oiſifs, qui étoient venus ſe joindre à luy, & courut embraſſer ſon Amy.

Après qu'il luy eut fait les careſſes ordinaires, il ne luy demanda point les raiſons de ſon voyage, il le connoiſſoit aſſez pour les deviner de luy-même. Aurelius étoit un de ces agréables débauchez, que tous les honnêtes gens aiment, qui ſont de toutes les parties de plaiſir, & qui n'ont point d'autre employ que celuy de ſe divertir, & de porter par tout de la joye. Il étoit aſſez maltraité de la Fortune; cependant il ne laiſſoit pas de faire de

la

la dépenſe, & il vivoit comme s'il eût eu beaucoup de bien ; le ſçavoir-faire luy tenoit lieu de patrimoine. Furius avec qui il étoit comme avec ſon frere, n'étoit guéres plus accommodé que luy, & on diſoit que la liberalité des Dames les faiſoit ſubſiſter l'un & l'autre. Catulle leur reprochoit quelquefois aſſez agréablement leur pauvreté & leur débauche, témoin ces Vers qu'il envoya un jour à Furius.

A

# FURIUS.

Furi cui neque ſervus eſt neque arca.

*CHer Furius, qui n'as ni valet, ni ſervante,*

*Ni terre, ni maiſon, ni rente,*
*Tu vis agréablement,*
*Tu dois à ton deſtin donner mille loüanges;*
*Tu dors tranquillement,*
*Sans craindre que la nuit le feu prenne à tes granges:*
*Je te trouve aſſez heureux,*
*Qu'on faſſe la paix ou la guerre,*
*Tu ne crains ni procès, ni grêle, ni tonnerre;*
*Tu n'as point d'embarras, tu loges où tu peux;*
*Ton ventre eſt toûjours en haleine,*
*Tes dents briſeroient les cailloux,*
*Et ton eſtomach en couroux,*
*Les digereroit ſans peine.*
*Tu pourrois vivre un ſiecle entier,*
*Sans craindre le poiſon d'un avide heritier;*
*Trop d'embonpoint, ni trop de bonne chere,*

*Ne*

*Ne nuiſent point à ta ſanté;*
*Ne peſte point contre ta pauvreté;*
*Tu demandes du bien: Hé, qu'en*
*voudrois-tu faire?*
*Va, ne t'épuiſe point en inutiles*
*vœux,*
*Joüi de ta miſere,*
*Je te trouve aſſez heureux.*

Catulle n'eut donc pas de peine à comprendre qu'Aurelius avoit accompagné les Dames qui étoient venuës pour voir le Dictateur; mais il ne pouvoit deviner qui elles étoient. Et comme les Amans ſont toûjours occupez de leur paſſion, & que les choſes les plus éloignées & les plus indifferentes, ne laiſſent pas quelquefois de leur faire concevoir des eſperances qui les flattent; il y avoit des momens où Catulle s'imaginoit que cette Dame, dont la beauté avoit déja frappé

les yeux de ceux qui étoient venus avertir Ceſar, étoit ſa Leſbie ; il ſe repaiſſoit ſur cela de mille belles chimeres ; il donnoit au voyage de cette Belle les cauſes qui luy ſembloient les plus avantageuſes pour ſon amour ; il luy tardoit fort qu'il ne la vît. Un moment après il apprehendoit ce qu'il avoit ſouhaité, & il ſe repentoit d'avoir pû ſe réjoüir de revoir une infidelle qu'il vouloit haïr, & qu'il croyoit effectivement haïr, quoy qu'il l'aimât peut-être plus qu'il n'avoit jamais fait.

Aurelius le tira de l'inquietude où il étoit, en luy apprenant le nom de cette inconnuë qui avoit paru ſi belle. Vous avez bien oüi parler, luy dit-il, de Craſtinus qui commandoit une partie de la Cavalerie de Ceſar le jour de la fa-

fameuſe Bataille de Pharſale ; le ſuccès de cette grande journée eſt dû à la bravoure de cét illuſtre Chevalier Romain, qui donna le premier dans les rangs ennemis & les enfonça. D'abord que les Armées furent en préſence, il s'avança à la tête de ſes Cavaliers, & faiſant briller à leurs yeux ſon épée toute nuë : Allons, Camarades, leur dit-il, répandre, s'il le faut, juſques à la derniere goutte de nôtre ſang pour la gloire de nôtre Empereur ; voicy la derniere occaſion que nous aurons de luy faire connoître nôtre fidelité & nôtre courage Si nous en ſortons victorieux, il n'aura plus d'ennemis qui lui diſputent la ſuprême puiſſance, & nous n'aurons plus de tyrans qui nous faſſent craindre la perte de nôtre liberté. En même tems ſe tournant du côté

de Ceſar : Seigneur , luy dit-il , je vais faire en ſorte que vous me rendrez des actions de grace , ſoit que je perde la vie , ſoit que je ſorte heureuſement des dangers où je me precipiterai. Ses actions répondirent à ſes paroles , il alla fondre ſur l'aiſle gauche de Pompée avec tant de furie , que quoy qu'il ne fût pas ſuivi de deux cens Cavaliers , il l'ébranla tellement , qu'elle ne pût ſe remettre. Son exemple & le deſordre des Troupes ennemies encouragerent ſi fort ceux de ſon party , que la victoire ne balança point de ce côté-là. Et que Pompée lui-même épouvanté du peu de reſiſtance que faiſoient ſes gens , ſe retira dans ſon Camp , où craignant la défaite entiere de ſon Armée , & voulant pourtant attendre le ſuccès de la Bataille , il

ſe renferma ſeul dans ſa tente, agité de mille penſées diverſes, & ayant bien de la peine à tenir ſa grande ame dans une ſituation digne de luy.

Ceſar avoüa qu'il étoit redevable à Craſtinus du gain de la Bataille ; mais il ne pût pas luy en témoigner ſa reconnoiſſance. Ce vaillant homme fut trouvé parmi les morts, bleſſé d'une épée qui luy traverſoit le goſier. Sa perte a été d'autant plus ſenſible à ſa famille, que ſa bravoure commençoit à la tirer de cette obſcurité où elle avoit été juſqu'à préſent. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt qu'il a laiſſé à ſes enfans plus de ſujets de fierté, que de moyens pour ſoûtenir cette fierté, que leur inſpire la haute reputation de leur pére.

La belle Craſtinie ſa fille, & Plancie ſa femme, ſont les Dames que j'ay accompagnées juſques ici, où elles viennent ſe jetter aux pieds de Ceſar, & le prier d'avoir ſoin de la malheureuſe famille d'un homme qu'il honoroit de ſon eſtime & de ſon amitié durant ſa vie. Je ne doute pas que la conſideration du pére & la beauté de la fille ne faſſent de grands effets dans l'eſprit de Ceſar, qui, comme vous ſçavez, eſt naturellement galant & liberal. Aurelius ayant parlé de la ſorte voulut changer de diſcours, & regardant Catulle: Hé bien, luy dit-il, ne regrettez-vous point Rome & l'Italie? A quoy paſſez vous icy les journées? & que fait vôtre Muſe? Je vous aſſeûre, luy répondit Catulle, que je ne m'apperçois quaſi pas

que

que je ſuis à plus de deux cens mille de Rome; le ſejour de Ceſar dans cette Province y a attiré une infinité de Romains, & je penſe que Rome eſt plus deſerte, que cette ſolitude. Au reſte je n'ay pas le tems de m'y ennuyer; je vais regulierement tous les jours faire ma Cour au Dictateur, je lis, j'écris, je rêve, je me promene: Il ne me manque, ajoûta-t'il en rougiſſant, qu'un petit engagement du cœur pour avoir toute ſorte de plaiſirs; mais je n'aime plus rien. Mais encore, reprit Aurelius, quel Ouvrage occupe à préſent vôtre Muſe? car il faut que vous ſçachiez qu'à Rome on attend de grandes choſes de vôtre retraite. Cependant, repliqua Catulle, je ſuis toûjours le même, haïſſant les Ouvrages d'haleine, ne voulant rien faire qui ſente la con-

contrainte & l'étude, & ne travaillant que par boutade, ici comme ailleurs. Lors qu'il ſe préſente quelque occaſion de faire de petits Vers libres, ſoit pour loüer quelqu'un de mes Amis, ſoit pour berner quelque malheureux qui m'aura déplû, je ne la manque pas. Il faut que je vous montre, continua-t'il, de quelle maniere je regalai l'autre jour Suffene, que vous connoiſſez. En diſant cela, Catulle tira de ſa poche un papier, & y lût ces Vers.

VERS

# VERS
## A
# VARUS.

Suffenus iſte, Vare, quem probè noſti.

*SUffene qui fait l'agreable,*
*Mon cher Varus, & que tu connois bien*
*Pour un fort grand diſeur de rien,*
*Seroit toutefois ſupportable,*
*S'il avoit gueri ſon eſprit*
*De la fureur d'écrire,*
*Ou s'il pouvoit au moins s'empêcher de nous lire*
*Tous les méchans Vers qu'il écrit.*

*Ses*

*Ses Livres ont toûjours de belles couvertures,*
*Ils ſont ſuperbes en dorures ;*
*Mais lors qu'on les veut lire : Ah ! grands Dieux ? quelle horreur ?*
*Ce qu'il penſe a ſi peu de grace,*
*Son expreſſion eſt ſi baſſe,*
*Qu'on le prendroit pour un vray Crocheteur,*
*Sa verve cependant en ſottiſes feconde,*
*Le rend le plus heureux du monde ;*
*Il s'admire en ſecret,*
*Se loüe, & s'applaudit des pauvretez qu'il fait.*
*Nous ſommes tous les duppes de nous-mêmes,*
*On croit valoir plus qu'on ne vaut,*
*Et l'on prend des peines extrémes*
*Pour ſe perſuader qu'on n'a point de défaut ;*
*L'Amour propre nous en impoſe ;*

*Et*

*Et chacun eſt Suffene en quelque choſe.*

Voilà, continua Catulle, ſans donner le temps à ſon Amy de loüer ſes Vers ; voilà, dit-il, à quoy s'occupe ma Muſe, ce n'eſt pas qu'il faut vous avoüer que j'ay voulu m'eſſayer ſur les grands Ouvrages ; j'ay fait depuis peu un Poëme, que j'appelle le Mariage de Pelée & de Thetis, je l'ay travaillé avec un très-grand ſoin, & il me ſemble que je n'ay rien oublié de ce qui peut rendre ces ſortes d'Ouvrages accomplis. Je commence par raconter l'entrepriſe des fameux Argonautes : Je feins que Thetis ſortant de la Mer avec les Nereïdes, étonnées de voir une maiſon flotante ſur les eaux, je feins, dis-je, que cette Nymphe a donné de l'amour à Pelée, & en

& en prend en même temps pour luy : Leur Mariage ſe conclut à l'occaſion des Fêtes qu'on fait pour le célébrer, dont je décris les préparatifs le mieux que je puis : Je raconte les Amours & le Mariage de Bacchus & d'Ariadne : Enfin les Parques viennent chanter l'épithalame de Pelée, & prédiſent les avantures d'Achille, qui doit ſortir de cét heureux Mariage. Voilà à peu près tout l'ordre & toute l'œconomie de mon Poëme. Je ne vous le montre point, ajoûta-t'il, parce que ces ſortes de pieces-là ne ſont pas du goût de tout le monde, & que ſouvent elles ennuyent, au lieu de divertir. Pour moy je ne les aime point, & en verité je n'y reüſſis pas comme dans les petites pieces libres. Mais, continua-t'il, que de choſes inutiles nous avons di-

dites depuis que nous ſommes enſemble, ſans que vous m'ayez parlé de celles qui me touchent le plus: Que fait-on ? que dit-on à Rome ? n'y ay-je plus ny Amis ny Amies ? Aurelius qui connut bien que Catulle vouloit qu'il luy parlât de Leſbie, & qui avoit ſes raiſons pour ne le pas faire ſi-tôt, luy répondit, que tous ſes Amis attendoient ſon retour avec beaucoup d'impatience ; & puis changeant de diſcours, il ſe mit à luy raconter une avanture qui faiſoit alors beaucoup de bruit à Rome.

Vous ſçavez, luy dit-il, quel étonnement la retraite de la belle Servilie cauſa à tout le monde. Il y avoit trois ou quatre ans qu'elle étoit veuve, & on croyoit qu'elle penſoit à un ſecond Mariage, lors qu'elle ſortit de Rome, & alla ſe renfermer dans une mai-

ſon

ſon de campagne qu'elle avoit auprès de Tuſculle, où elle vivoit comme une Veſtalle, ne recevant des viſites que d'une ſeule perſonne qui avoit toûjours été dans ſa confidence. Enfin elle eſt morte; & cette perſonne qui la voyoit, ſe croyant dégagée par ſa mort, du Serment qu'elle avoit fait de luy garder un ſecret inviolable, a publié l'avanture qui l'avoit obligée à ſe ſéparer du monde.

Lucrece dont vous admirez tous les jours les beaux Vers, cet Auteur ſi profond & ſi délicat tout enſemble, dont l'eſprit & les Ouvrages ont plus fait d'honneur à ſa famille, que les grands emplois qu'il a toûjours eus; Lucrece donc étoit devenu amoureux de Servilie, peu de temps après qu'elle fut veuve, il eut le bon-heur de s'en faire aimer; mais il avoit des conſiderations d'in-

té-

térêts & de famille qui l'empêchoient de ſe marier ; Servilie & luy dans cét embarras prirent le party que leur paſſion leur fit paroître le plus raiſonnable, ce fut de vivre enſemble comme s'ils euſſent été mariez, & de tenir leur commerce fort ſecret ; ils paſſerent quelque tems dans les plus grands plaiſirs du monde, & il n'y eut que l'excès de leur amour qui troubla leur bon-heur. Servilie aimoit éperduëment Lucrece, elle l'accabloit de careſſes, & elle trouvoit qu'il ne luy en faiſoit jamais aſſez ; elle luy reprochoit ſouvent ſa froideur : enfin elle luy dit un jour qu'il falloit qu'il eût quelque autre Maîtreſſe, & qu'il ſeroit impoſſible qu'étant aimé autant qu'il l'étoit, il répondît avec auſſi peu d'ardeur à ſes tendreſſes, ſi ſon cœur n'étoit point partagé.

Lu-

Lucrece qui l'aimoit autant qu'il étoit capable d'aimer, & qui euſt bien voulu que ſes forces euſſent été auſſi grandes que ſon amour, afin de pouvoir rendre à ſa Maîtreſſe emportement pour emportement, reſolut de ſe fortifier par des ſecours étrangers; il prit un breuvage amoureux, mais ſi violent, qu'il fit le plus terrible effet du monde. D'abord qu'il l'eut avalé, il alla chez Servilie, & la regardant avec des yeux égarez, & qui faiſoient connoître qu'il étoit hors de luy-même. Enfin, Madame, luy dit-il d'une voix mal-aſſurée, vous ne vous plaindrez plus de moy; je vais vous prouver que je vous aime, & que je n'aime que vous. En diſant cela, au lieu de luy faire des careſſes, il tira ſon épée, & ſe l'enfonça dans le cœur: Je vous aime, belle Servilie, dit-il encore en tombant

bant ; ce furent là les dernieres paroles que prononça cét Amant infortuné.

Servilie tomba preſque en même tems que luy ; elle l'embraſſoit tout mort qu'il étoit, & il y a apparence que ſon deſeſpoir luy eût fait entreprendre quelque choſe de funeſte contre elle-même, ſi elle ne ſe fût évanoüie ſur ce corps tout ſanglant qu'elle preſſoit entre ſes bras. Son Amie qui entra dans ce tems-là, crût la Maîtreſſe morte, auſſi bien que l'Amant ; elle la releva, & s'étant apperceûë qu'elle reſpiroit encore, elle la fit revenir. D'abord qu'elle eut repris l'uſage des ſens, elle fit des cris ſi pitoyables, elle répandit tant de larmes, & ſe plaignit d'une maniere ſi touchante, que ſon Amie qui ne crût pas qu'elle pût vivre dans de ſi grands tranſports

de

de douleur, ſe repentit quaſi de l'avoir tirée de ſon évanoüiſſement.

Cependant il faloit mettre ordre à cacher la mort de Lucrece, & à faire porter ſon corps chez luy; la choſe ne fut pas ſi difficile qu'on pourroit penſer. L'Affranchi qui avoit ſuivi ſon Maître chez Servilie, étoit entierement dans les intérêts de cette Dame; il y avoit une fauſſe porte derriere le logis de Lucrece, qui répondoit à celle de Servilie, il paſſoit toutes les nuits par cette porte, ſuivi ſeulement de ſon Affranchi, ſans qu'aucun de ſes gens s'en apperçut. Comme il y avoit peu de chemin à faire, & que la nuit étoit fort obſcure, l'Affranchi ſe chargea du corps de ſon Maître, le porta dans ſon apartement, & ne fut veû de perſonne. Le lendemain étant entré à ſon ordi-

ordinaire dans la chambre, il en reſſortit auſſi-tôt, & courut tout effrayé chez les Parens de ſon Maitre, auſquels il dit l'état où il l'avoit trouvé, & qu'il y avoit apparence qu'il s'étoit tué luy-même. Ils étoient ſi perſuadez de la fidelité de cét homme, qu'ils n'eurent pas le moindre ſoupçon contre luy; ils le prierent de leur aider à cacher cette mort ſi étrange. On ſçavoit que Lucrece avoit un ſi grand feu d'eſprit, que lorſqu'il faiſoit des Vers, il ſembloit qu'il fût agité d'une eſpece de fureur; ils apprehenderent donc que cela, & le genre de ſa mort ne le fiſſent paſſer pour fou.

Tandis qu'on le portoit au bûcher, Servilie prenoit la reſolution d'aller achever le reſte de ſa vie dans cette ſolitude où elle eſt morte il y a peu de mois; elle

ne garda auprès d'elle que deux femmes pour la ſervir, & ne voulut étre veûë que de cette ſeule perſonne dont je vous ay déja parlé, qui avoit ſoin de luy envoyer tout ce dont elle avoit beſoin. On dit des choſes fort ſurprenantes de la maniere dont elle vivoit ; elle avoit fait tendre de noir toutes les chambres de ſon appartement ; au deſſus des portes & des cheminées ces Vers étoient écrits en gros caracteres.

*J'ay fait mourir mon Amant,*
*Et je ne veux plus vivre*
*Que pour pleurer à tout moment :*
*Juſqu'à ce que touché de mon cruel tourment,*
*Il daigne m'ordonner luy-même de le ſuivre.*

Les fenêtres de ſa chambre donnoient

noient sur un petit jardin, où elle avoit eu soin de ne faire planter que des Cyprés & des Soucis: Au bout de ce jardin étoit une grotte qui n'avoit point d'autre ouverture que celle par où on entroit. Les murailles étoient peintes de noir, & semées de larmes, d'espace en espace: On voyoit des Amours qui pleuroient, & qui étoient appuyez sur des tombeaux. Dans le fonds de la grotte étoit le Buste de Lucrece, fait au naturel, une petite lampe suspenduë au milieu ne donnoit qu'autant de lumiere qu'il en faloit pour découvrir tous ces objets de tristesse: On lisoit en deux ou trois endroits ces Vers:

*Loin d'icy jeux & plaisirs,*
*La mort que j'attens à toute heure,*
*Dans cette triste demeure,*

*Eſt l'objet de tous mes deſirs.*

Servilie alloit tous les jours dans cette grotte, où il y avoit pour tout meuble une petite caſſette, qui renfermoit tous les Billets qu'elle avoit receûs de ſon Amant, & tous les Vers qu'il avoit faits pour elle. Elle les reliſoit tous, & puis s'appuyant ſur ce Buſte qui étoit dans le fonds de la grotte, elle l'embraſſoit, & paſſoit dans cet état des heures entieres à pleurer. Après cela elle s'adreſſoit à Lucrece, comme s'il euſt pû l'entendre, & luy diſoit les choſes du monde les plus touchantes & les plus paſſionnées: Elle le conjuroit de luy pardonner ſes reproches, & ſes emportemens indiſcrets, qui avoient été la cauſe de ſa mort, & de vouloir bien luy permettre d'aller le rejoindre.

Après

Après avoir vécu pluſieurs années de cette maniere ; elle envoya un jour querir ſon Amie, & l'ayant priée de s'aſſeoir auprès de ſon lit, elle luy raconta une viſion qu'elle croyoit avoir euë. Enfin, luy dit-elle, Lucrece, mon cher Lucrece m'eſt apparu cette nuit ; j'ay voulu l'embraſſer, mais il m'a d'abord repouſſée, en me témoignant qu'il ſe ſouvenoit des injuſtices qui ont été cauſe de ſa mort ; je me ſuis miſe à pleurer, & j'ay veû qu'inſenſiblement il ſe laiſſoit attendrir par mes larmes. Alors je luy ay proteſté que je l'adorois toûjours. Hé bien, m'a-t'il dit, ſi vous m'aimez, je vous attends dans les Champs Eliſées. Il a diſparu, après m'avoir dit ces mots, & m'a laiſſée dans une tranquillité d'ame que je n'avois point encore

euë depuis ſa mort. Ma Chere, continua-t'elle, en ſerrant la main de ſon Amie, je ne veux point differer, il faut que je parte, & je vous ai mandée pour vous dire le dernier Adieu ; ne me pleurez point après ma mort, réjoûiſſez-vous plûtôt de ce que je vais trouver un Amant ſi amoureux, & ſi cherement aimé. En diſant cela, elle prit un poiſon qu'elle portoit toûjours avec elle, & l'avala, ſans que ſon Amie fiſt de grands efforts pour l'en empêcher, ſoit qu'elle crût qu'il valoit mieux qu'elle mourût, que de vivre comme elle vivoit, ſoit qu'il luy tardât d'étre maîtreſſe des grands biens dont elle la faiſoit héritiere par ſon teſtament. L'effet du poiſon fut très-prompt, Servilie expira, en baiſant un petit Portrait de Lucre-

ce

ce, qu'elle portoit attaché au bras. Helas! dit languiſſamment Catulle, après qu'Aurelius eût ceſſé de parler, perſonne n'eſt exemt des malheurs que cauſe l'Amour, & ſi l'on examinoit bien les choſes, peut-être qu'on trouveroit qu'il n'y a d'heureux, ny de malheureux dans le monde, que ceux que l'Amour fait. C'eſt la penſée d'un de nos premiers Auteurs de Théatre, qui met ces beaux Vers dans la bouche d'un de ſes Perſonnages.

# VERS
## TIREZ
# DE PLAUTE.

## Diva Aſtarte hominum Deorumque vis.

*L'Empire de Venus s'étend ſur tout le Monde,*
*Ses Ordres font mouvoir les Cieux, la Terre & l'Onde;*
*Tout ce que nous voyons, qui reſpire ici bas,*
*Se laiſſe, tôt ou tard, ſurprendre à ſes appas.*
*Au Barreau, dans le Temple, au Cirque, à la Ruelle,*
*On n'agit que pour elle, & l'on n'a-*

dore qu'elle,
Quand il plaît à Venus, on aime la laideur,
Et la beauté ne ſert qu'à donner de l'horreur,
Elle fait des mortels, que ſon pouvoir ſurmonte,
Et les maux & les biens, & la gloire & la honte.
Ses bontez, ſes rigueurs, ſes caprices divers,
Ont d'exemples fameux rempli tout l'Univers.
Il en eſt que toûjours ſa haine perſecute,
Et que de ſon ſervice enfin elle rebute.
Il en eſt qu'au contraire, accablez de faveurs,
Attachent à ſon Char d'éternelles douceurs.
Mais elle fait du bien, lors qu'elle eſt inhumaine,

Et l'on doit ſouhaiter ſon courroux
& ſa haine.
Heureux ceux qu'elle afflige, ils
quittent ſes Autels,
Et leur ſageſſe acquiert l'eſtime des
mortels;
Mais elle perd enfin ceux qu'elle fa-
voriſe,
Un tems vient où chacun à l'envy
les mépriſe.
Comme ils ne ſont jamais plus char-
mez de plaiſirs,
Que lors que tout ſuccede à leurs
honteux deſirs,
Au comble du bonheur, lors qu'ils
penſent atteindre,
C'eſt alors qu'aveuglez, ils ſont le
plus à craindre.
Dans un mal ſi commun, & ſi per-
nicieux,
Tombent également, les jeunes & les
vieux.
Les uns impatiens, & fiers de l'avan-
ta-

tage,
Que leur donne par tout la coûtume
& leur âge,
Dont les moins complaiſans excuſent
les erreurs,
Font confidence à tous du ſecret de
leurs cœurs.
Ils gravent en tous lieux le nom de
leurs Maîtreſſes,
L'éclat & le fracas ſuit toûjours leurs
tendreſſes.
Les autres dont les ſens par l'âge ſont
glacez,
Lors qu'ils ſont amoureux ſont les
plus inſenſez.
Cependant d'un vieux fou l'ardeur ex-
travagante,
Vaut bien d'un vieux bourru la froi-
deur trop prudente,
Lors qu'en un ſiecle entier quelque au-
ſtere vieillard,
Aux pieges de l'Amour échape par
hazard,

*A tout le genre humain il ſe rend incommode,*
*Il voudroit que ſes fils vécuſſent à ſa mode.*
*Ennemi des plaiſirs qu'il quitte malgré luy,*
*Et cenſeur toûjours preſt à juger mal d'autruy.*
*Contre les mœurs du tems il declame ſans ceſſe,*
*Il ne pardonne rien aux feux de la jeuneſſe,*
*Et ne ſçauroit ſouffrir qu'on goûte bonnêtement*
*Les plaiſirs qu'il prenoit jadis brutalement.*

La penſée de ces Vers, continua Catulle, me parut ſi juſte & ſi belle, lors que je les leûs, qu'ils me ſont toûjours demeurez dans la memoire. Si vous vouliez, lui dit Aurelius, en riant, vous pourriez

riez écrire avec autant de juſteſſe ſur le Chapitre de l'Amour, que vous connoiſſez autant bien que perſonne. Helas! reprit douloureuſement Catulle, je ne le connois que trop en effet. Mais d'où vient, mon cher Aurelius, pourſuivit-il, en l'embraſſant, que vous ne me parlez point de mes affaires amoureuſes? Faloit-il attendre que je vous en demandaſſe des nouvelles? Et ne deviez-vous pas me prévenir ſur cela? Mais vous même, repliqua Aurelius, ne deviez-vous pas m'apprendre l'état de vôtre cœur? Car enfin, tant que je ne le ſçaurai point, je craindrai toûjours en vous parlant, & je me tairai de peur de vous en trop dire. Je vous ai déja dit, reprit Catulle, que je n'aimois rien: Je vous redis de nouveau, que je ſuis parfaitement

gueri. J'ai pendant long-tems haï mon Infidelle Lesbie, mais à préſent je n'ai plus que de l'indifference pour elle ; ainſi ne craignez point de m'apprendre tout ce que vous ſçavez ſur ſon ſujet. Puiſque vous êtes ſi tranquille, répondit Aurelius, je vais vous ſatisfaire. D'abord que Lesbie fut arrivée à Rome, elle fut viſitée par tout ce qu'il s'y trouva alors de gens de qualité & de gens d'eſprit: Les Vers que vous avez faits pour elle, luy avoient donné tant de reputation, qu'il n'y eut perſonne qui n'eût la curioſité de la voir. Elle ſe défit bien-tôt de ce grand monde qui l'accabloit, & il n'y eut plus que quatre ou cinq de vos meilleurs amis, qui continuerent à aller chez elle. Helvius Cinna étoit un des plus aſſidus auprès d'elle, & nous luy diſions ſouvent qu'il devenoit vô-

vôtre Rival ; il entendoit assez raillerie sur ce Chapitre, & nous croyions tous qu'il ne luy en contoit que par amusement. Cependant nous fûmes bien surpris, lors qu'un matin il vint nous dire qu'il alloit épouser Lesbie. Leurs affaires s'étoient trouvées disposées d'une certaine maniere, qu'il sembla à leurs Parens qu'ils ne pouvoient rien faire de mieux ni l'un ni l'autre pour leur fortune, que d'achever d'unir par le Mariage leurs intérêts, qui étoient déja presque les mêmes.

Lesbie n'avoit encore donné aucune marque d'affection particuliere à Helvius Cinna. Cependant lors qu'on luy proposa de l'épouser, elle y consentit, & l'affaire fut concluë en fort peu de tems. Elle est donc mariée, interrompit Catulle, & c'est Helvius Cinna qui me l'a ravie. Elle est ma-

riée :

riée: Ah! juſtes Dieux! s'écria-t'il, en ſe laiſſant aller ſur ſon ſiége, comme un homme demi-mort. Il démeura après cela long-tems ſans parler, & Aurelius fort étonné luy-même, le regardoit, & ne ſçavoit que luy dire.

Ce qui affligeoit le plus Catulle, c'étoit que Cinna, entre les bras de qui il enviſageoit ſa Maîtreſſe, avoit toûjours été un de ſes meilleurs amis. Voici de quelle maniére il parle de lui, dans des Vers qu'il fit ſur le ſujet d'un Poëme, que cét heureux Mari de Leſbie avoit donné au Public, pendant que Catulle étoit encore à Rome.

SUR

# SUR LA SMYRNE DE CINNA.

Smyrna mei Cinnæ nonam poſt denique meſſem.

*LA Smyrne de Cinna commence à voir le jour,*
*Cinna depuis neuf ans cloüé ſur ſon Ouvrage,*
*En reforme tantôt le ſtile & le langage,*
*Et tantôt au deſſein fait prendre un autre tour.*

*Depuis neuf ans entiers tout ſon tems ſe*

*ſe conſume,*
*A peſer quelques mots, & polir quelques Vers,*
*Tandis qu'Hortenſius ſur cent ſujets divers,*
*De ſes Oeuvres d'un an a fait un gros Volume,*

*Mais les Vers de Cinna ſeront lûs & relûs,*
*Les ſiecles a venir ſeront pleins de ſa gloire;*
*Au lieu qu'un luſtre ou deux détruiront la mémoire,*
*Et des Hortenſius, & des Voluſius.*

*Ces malheureux Auteurs, rebut de la Nature,*
*Verront de leur vivant tous ces méchans Ecrits,*
*Fades productions de leurs petits eſprits,*

*Aux paquets des Marchands ſervir de couverture.*

*Qu'Antimaque orgueilleux de ſa fecondité,*
*Faſſe admirer ſes Vers à l'ignorant vulgaire,*
*On n'en fait jamais bien, quand on en veut tant faire,*
*Et j'aime mon amy dans ſa ſterilité.*

Aurelius étant un peu revenu de l'étonnement que luy avoit cauſé la douleur de Catulle. Hé quoy, luy dit-il, vous me trompez? Vous me diſiez que vous n'aimiez plus Lesbie, & je vois que vous en étes plus épris que jamais? Ah! mon cher Aurelius, répondit Catulle, ne ſçavez-vous pas, que les Amans ſe trompent ſouvent eux mêmes, & qu'ils croyent ſouvent

vent haïr ce qu'ils aiment éperdûment ; mais il eſt certain que je n'aime point Lesbie, & ce n'eſt point ſa perte qui m'afflige, c'eſt la perte que je fais d'un de mes meilleurs amis: Car enfin je ſens bien que je vais haïr Helvius Cinna, encore plus que je ne l'ai aimé. En verité, dit Aurelius, vous êtes incomprehenſible dans vos ſentimens. Si vous n'aimez point Lesbie, quelle raiſon avez-vous de haïr Cinna ? quel tort vous fait-il d'épouſer une perſonne à qui vous ne penſez plus ? Ah! s'écria Catulle, il m'ôte le plaiſir de voir une ingrate, qui m'a abandonné, languiſſante, & abandonnée de tout le monde. Je voulois qu'après m'avoir trahi, elle ne trouvât ni Amant, ni Amis qui puſſent la conſoler de ma perte ; & s'il faloit qu'elle ſe mariât, je vou-

voulois qu'elle fût réduite à épouſer quelque homme ſans eſprit & ſans merite, qui la fiſt rougir à tout moment. Mais Cinna la met en état de me braver, & de m'inſulter avec impunité. Cinna m'empêche de me vanger, Cinna m'aſſaſſine en l'épouſant. Non, continua-t'il, je ne luy pardonnerai jamais cette perfidie ; car enfin, je ne puis traiter autrement un procedé ſi contraire à l'amitié qui étoit entre nous ; & je ne le regarde plus, que comme le plus cruel de mes ennemis. Que de fauſſes raiſons, & de vains détours, pour cacher la paſſion que vous avez toûjours pour Leſbie, interrompit Aurelius ; avoüez plûtôt que vous l'aimez malgré vous ; & on ne trouvera point étrange que vous haïſſiez ſon mari. Non, reprit Catulle ; non, je n'aime

poînt

point Lesbie, & je hais Cinna, & dans le même temps que je ferai à cet infidelle Ami une guerre cruelle, je me rendrai amoureux de la premiere personne pour qui je me trouverai du goût, & je ferai plus galant que jamais, afin qu'on ſçache que ce n'eſt point un reſte de mon ancienne tendreſſe, mais un pur ſentiment de gloire qui me fait rompre avec Cinna.

Tandis qu'Aurelius & Catulle s'entretenoient de la maniere qu'on vient de dire, Ceſar écoutoit la belle Craſtinie avec une attention & une complaiſance qui faiſoient croire qu'il ſentoit autre choſe pour elle que la pitié ordinaire qu'inſpirent les malheurs des perſonnes mêmes que nous ne connoiſſons preſque pas. Il lui promit tout ce qu'elle pouvoit attendre de l'homme du mon-

monde qui étoit le plus en état de faire du bien, & qui avoit le plus de penchant à en faire; il la fit loger dans ſon Palais, & durant pluſieurs jours il donna des Fêtes magnifiques pour elle.

Catulle étoit de toutes les parties, & Ceſar ne pouvoit être un moment ſans lui. Un jour qu'on prenoit le divertiſſement de la Chaſſe, les Dames mirent des habits d'homme, & monterent à cheval ſuivies d'un grand nombre de Cavaliers les plus leſtes du monde, & qui par le ſoin qu'ils avoient eu de ſe parer, & par la magnificence de leur équipage, faiſoient bien juger, que dans cette Chaſſe galante ce n'étoit pas aux bêtes qu'ils en vouloient.

Craſtinie habillée en homme parut ſi belle aux yeux de Catulle, qu'il ne pouvoit ſe laſſer de la regarder. Au-

Aurelius s'en apperçût, & le tirant un peu à l'écart: je penſe, luy dit-il, que nous ne tarderons guére à vous voir fortement amoureux, & Craſtinie achevera de chaſſer Lesbie de vôtre cœur. Il eſt certain, répondit Catulle, que je me ſens de grandes diſpoſitions à aimer Craſtime, & ſi je n'apprehendois d'être le Rival de Ceſar, je m'abandonnerois à mon inclination, & j'aimerois aſſeûrement cette belle perſonne plus que je n'ai jamais aimé mon ingrate. Quoy, reprit bruſquement Aurelius, les galanteries de Ceſar vous épouvantent? Je vous croyois les ſentimens moins vulgaires: Ceſar, continua-t'il, qui n'aime que pour ſe réjoüir pendant quelque tems, ne nuiroit point à un Amant qui aimeroit pour le Mariage. Je le croy, répondit Catulle, mais qui me

me répondra que Ceſar n'aimera plus Craſtinie, lors qu'elle ſera ma femme? Ah! luy dit Aurelius en riant, je n'ai rien à vous répondre ſur cela; quand on ſe ſent d'un temperament jaloux, il ne faut point épouſer de jeunes perſonnes qui ſont belles, & qui aiment le monde; je penſe même qu'on feroit bien de ne ſe point marier du tout. Vous me connoiſſez mal, reprit Catulle, je ſuis ſi peu jaloux, que ſi je me marie jamais, je veux que ma femme ſoit coquette, qu'elle aime le monde, qu'elle ſe pare, qu'elle s'ajuſte, & qu'elle ait des Galans: je veux qu'elle reçoive des viſites, & que tous les honnêtes gens ſoient bien venus chez elle; je ne prétens point me marier pour m'enfevelir avec une ſauvage vertu, & je ne voy rien de plus dégoûtant dans le

Mariage qu'une prude, dont l'humeur chagrine vous accable tous les jours de reproches, ſi vous ne vivez pas en vray miſanthrope comme elle. Après tout, je penſe que celles qui voyent le plus de monde, ſont celles qui font le moins de mal; elles ne ſont entêtées que de je ne ſçay quelque petite vanité, & elles ſont contentes, pourvû qu'on diſe qu'elles ont beaucoup de Galants: L'apprehenſion qu'elles ont d'en perdre quelqu'un, fait qu'elles les traitent tous également, & qu'elles n'accordent aucune préference dont un mari puiſſe s'allarmer. A ce que je vois, dit Aurelius, vous ſeriez un mari fort commode. Si commode, reprit Catille en riant, que ſi ma femme avoit de ces galanteries trop fortes, qui font de fâcheux éclats pour les maris, je pen-

penſe que je me contenterois de luy dire ce que Terence fit dire par un de ſes Vieillards, à un fourbe de Valet.

# VERS

## TIREZ

# DE TERENCE.

O Dave itan' contemnor abs te.

*Me priſes-tu ſi fort mon peu d'expérience?*
*Me crois-tu ſi privé de toute connoiſſance,*
*Et ſi facile à dupper,*
*Qu'avec un peu plus d'art, il ne faille pas feindre?*
*Ah! quand tu voudras me tromper,*

*Fai du moins ſemblant de me craindre.*

D'où vient donc, luy dit Aurelius, que l'attachement de Ceſar auprès de Craſtinie vous fait de la peine. C'eſt, répondit-il, parce qu'un Galant du rang de Ceſar eſt toûjours favoriſé, ou du moins on croit toûjours qu'il l'eſt; il n'y a point de Rivaux qui oſent luy diſputer un cœur, il eſt toûjours ſeul; & cent Galans ordinaires ne font pas tant parler les gens, qu'un ſeul comme celuy-là. Enfin vous penſerez ſur cela tout ce qu'il vous plaira; mais je n'aimerois point que ma femme eût un Amant pour qui je ſerois obligé d'avoir du reſpect.

Leur converſation n'eût pas fini ſi tôt, s'ils n'euſſent été interrompus par un Chevalier Romain

main nommé Ravidus, qui étoit un de ces gens incommodes qui ne ſçauroient voir deux perſonnes s'entretenir enſemble avec plaiſir, ſans venir indiſcrettement les aborder ſouvent, pour leur dire des pauvretez. Catulle & Aurelius pour ſe défaire de cét homme, ſe joignirent le gros de la Compagnie, où la beauté de Craſtinie faiſoit l'entretien de tout le monde. Un de ceux qui en paroiſſoient les plus enchantez, dit que dans l'état où elle étoit, elle reſſembloit à Juvencius. C'étoit un jeune homme de la premiere qualité de Rome, ſpirituel, aimable, honnête, & dont la beauté faiſoit alors beaucoup de bruit; on trouva qu'il y avoit effectivement beaucoup de reſſemblance entre elle & Juvencius; & Catulle depuis ce tems-là n'appella point autrement

Craſtinie que le beau Juvencius. Il adreſſa à Juvencius tous les Vers qu'il fit pour elle, & il n'y eut que très-peu de perſonnes qui en entendiſſent le myſtere. Ecoutez, dit-il tout bas à ſon Ami, tandis que les autres parloient encore de cette reſſemblance; écoutez des Vers que je viens de faire pour Juvencius. C'eſt à dire, pour Craſtinie, dit Aurelius. Catulle ne luy répondit que par un ſigne de tête, & luy dit ces Vers.

VERS

# VERS
## A
# JUVENCIUS.

Mellitos oculos tuos, Juvenci.

*SI le Dieu des Amans propice à mes desirs.*
*Me laissoit à mon gré le choix de mes plaisirs,*
*Il vous rendroit moins farouche,*
*Et sur vos yeux charmans je colerois ma bouche;*
*Je les baiserois mille fois,*
*Le plaisir m'ôteroit l'usage de la voix,*
*Et je pourrois, avant que mon ame ravie*
*Eût satisfait son amoureuse envie,*

*Prendre plus de baiſers que la bonne Cerés*
*Ne fait croitre d'épics dans nos ſeconds gueretz.*

Aurelius ſe fit redire ces Vers deux ou trois fois; & voyant qu'il n'y avoit perſonne auprès de Craſtinie, il s'approcha d'elle, & les luy recita. Elle les écouta avec plaiſir, & ſe tourna du côté de Catulle, qu'elle regarda en ſouriant, & qui ne perdit pas cette occaſion de l'entretenir.

Ravidus auſſi indiſcret qu'à l'ordinaire, vint encore l'interrompre en luy montrant une petite maiſon, dont la ſituation luy paroiſſoit jolie, & qui meritoit bien, à ce qu'il diſoit, qu'on en fit la deſcription en Vers. Catulle ne luy répondit rien, & s'adreſſant à Aurelius: Qu'ay-je fait à

ce

ce miserable, dit-il, qui l'oblige à me persecuter si fort? J'ay bien plus d'envie, ajoûta-t-il, de faire son portrait au naturel pour le punir, que la description de cette maison qu'il me montre. Il fût quelque tems sans parler après cela, & puis il dit ces Vers qu'il venoit de faire.

# VERS

## CONTRE

# RAVIDUS.

Quænam te mala mens, misselle Ravide?

*Quelle aveugle manie*
*T'abandonne si fort à ton mauvais ge-*
*nie?*

*Quel Dieu contraire à ton Bonheur,*
*Malheureux, vient t'offrir à ma Muſe en fureur?*
*Dequoy t'aviſes-tu de me mettre en colere?*
*Te connois-tu quand tu t'en prens à moy?*
*Quel eſt donc ton deſſein, & que prétens-tu faire?*
*N'eſt-ce point que tu veux faire parler de toy?*
*Oüy, de quelque façon enfin que ce puiſſe être,*
*Tu veux être connu:*
*Hé bien! on te fera connoître;*
*Mes Vers expoſeront tes ſottiſes à nu.*

Ravidus entendit ces Vers, il comprit bien qu'ils étoient pour luy, & il devint plus diſcret.

Ceſar au retour de la Chaſſe donna un magnifique ſoupé, & après le

le repas on commença une des plus agréables converſations du monde. Il n'y avoit preſque perſonne là qui n'eût infiniment de l'eſprit : on parla d'abord de l'avanture de Lucrece, qui étoit alors l'entretien général de toutes les Compagnies. Ceſar s'aviſa de dire, qu'il n'y trouvoit rien de ſi nouveau ni de ſi étrange, & que ce n'étoit pas la premiere fois que les breuvages amoureux avoient troublé l'eſprit de ceux qui les prenoient ; témoin, dit-il, l'Hiſtoire ou la Fable d'Athis, qui eſt devenuë un myſtere de Religion : Car enfin, ajoûta-t'il, à parler des choſes ſainement, il y a bien de l'apparence que la bonne Cybelle étant déja vieille lors qu'elle devint amoureuſe du jeune Athis, luy donna quelque breuvage pour s'en faire aimer ; & que ce breuvage

trop violent fit faire à ce pauvre Garçon la folie qu'on nous dit qu'il fit. Les Poëtes qui ajuſtent toutes choſes à leur maniere, content cette avanture autrement; mais à travers leurs fictions, on ne laiſſe pas d'entrevoir la verité telle que je viens de la dire; & ſi Catulle vouloit nous dire ce qu'il en penſe, on verroit qu'il eſt de mon ſentiment. Vos ſentimens, répondit Catulle, ſont ſi juſtes & ſi raiſonnables, qu'il eſt impoſſible qu'on ne les ſuive en tout. Mais enfin, reprit le Dictateur, toute flatterie à part, que penſez-vous de l'Hiſtoire d'Athis & de Cybelle? Il eſt mal-aiſé, repliqua Catulle, d'en ſçavoir certainement la verité, les Hiſtoriens ne s'accordent point entre eux; les uns diſent que Cybelle fille d'un Roy de Phrygie déja agée, devint amoureuſe

reuſe d'un jeune homme nommé Athis; elle eut avec luy un commerce ſecret, & devint groſſe. Le Roy en fut averti, il fit prendre Athis, & le fit mourir. Cybelle fut ſi affligée de la mort de ſon Amant, qu'elle en devint folle, & alla courir les champs comme une furieuſe, en faiſant des cris pitoyables. Il y en a d'autres qui racontent la choſe autrement. Pour les Poëtes, il n'y a point de ſujet ſur lequel ils ſoient moins d'accord que ſur celuy-là; la plûpart veulent qu'Athis étant aimé par Cybelle d'une maniere toute pure & toute dégagée des ſens, aima plus groſſierement la Nymphe Sangaride; & qu'après il eut tant de honte de s'étre rendu par là indigne des innocentes careſſes de Cybelle, qu'il ſe punit luy-même par l'endroit par où il avoit péché. Mais comme

on ne se pique pas trop au Parnasse de ne dire que la verité, chacun a traité cette avanture à sa mode, & moy-même, qui ne me mêle guére de toucher aux anciennes Fables, je n'ay pas laissé d'ajuster celle-cy à ma façon. Ah! vrayment, dit Cesar, puisque vous avez travaillé sur le sujet d'Athis & de Cybelle, il faut que vous nous fassiez voir ce que vous avez fait. Nous ne sçaurions achever plus agréablement cette journée, qu'en écoutant un Poëme qui ne sçauroit étre que très-beau, puis qu'il est de vôtre façon. Tout le monde témoigna la même curiosité que Cesar; & Catulle voyant qu'on faisoit un grand silence, commença à reciter ces Vers.

# FABLE D'ATHIS ET DE CYBELLE.

Super alta vectus Athis celeri rate maria.

*L'Aimable Athis fuïant des chagrins inconnus,*
*Qui causoient dans son cœur mille troubles confus,*
*Resolut de quitter les lieux de sa naissance,*
*Et chercha du repos dans une longue absence.*
*Un Vaisseau sur la côte envoye par les Dieux,*

*Comme*

Comme il doutoit encor, vint s'offrir à ses yeux.
Il y monte, & ravi de cét heureux présage,
Bien-tôt des Phrygiens il tombe le rivage;
Il courut vers un Bois, solitaire sejour,
Où près du Mont Ida Cybelle tient sa Cour.
Aussi-tôt il fremit, une fureur secrette,
S'empara tout d'un coup de son ame inquiette;
Plus il pénétre avant dans ce Climat fatal,
Plus un feu dévorant envenime son mal.
Tels furent les excés de rage & de colere
Qu'excita dans son cœur cette ardeur étrangere,
Que s'armant d'un caillou qu'il trouva sous sa main,
Il s'arracha luy-même... Ah! qu'il fut inhumain;

Mais

*Mais il ne ſentit point ſa bleſſure mortelle.*
*Il fit pitié pourtant aux Nymphes de Cybelle,*
*Elles ne pûrent voir ce forfait odieux,*
*Et de leurs belles mains ſe couvrirent les yeux;*
*Cependant de jeune homme Athis devenu femme,*
*A de nouveaux tranſports abandonna ſon ame.*
*Au défaut de ma voix, venez à mon ſecours,*
*Dit-il, en les prenant, Trompettes & Tambours,*
*Champêtres Inſtrumens conſacrez à Cybelle;*
*Et vous qui m'écoutez; qu'anime un même zele,*
*Fidéles Compagnons de mes travaux divers,*
*Qui cherchant la Déeſſe avez paſſé les Mers,*

Et qui de Cupidon mépriſant tous les
charmes,
N'avez plus rien en vous qui luy prête
des armes:
Jeunes Bergers jadis, Bergeres deſor-
mais,
Que de profanes feux n'embrazerons
jamais,
Banniſſons loin de nous le trouble & la
triſteſſe,
Et juſques dans ſon Temple allons voir
la Déeſſe;
Il eſt dans le plus fort de ces vaſtes Fo-
rêts;
C'eſt là qu'en la ſervant, ſous un
feüillage épais,
On entend ſes Hauts-bois, & ſes dou-
ces Muſettes,
Qui ſe mêlent au ſon des bruyantes
Trompettes:
Courons, il faut marcher d'un pas pré-
cipité,
Elle veut de l'ardeur & de l'agilité;

Hâ-

Hâtons-nous d'augmenter la troupe
fortunée
Des Nymphes, dont elle eſt toûjours
environnée,
Qui couvertes de Pampre & de Lierre
nouveau,
Danſent en ſa préſence à l'ombre d'un
Ormeau,
Et qui juſques au Ciel pouſſant des voix
aiguës,
D'un bruit horrible & ſaint, font re-
tentir les nuës.
Il ſe teût, & ſoudain de champêtres Concerts,
Par mille cris confus firent mugir les
Airs.
Athis qui s'érigeoit en nouvelle Bac-
chante,
Répondit d'une voix fatiguée & trem-
blante;
Et puis tournant par tout ſes furieux
regards,
Et jettant ſur ſon dos ſes longs cheveux
épars,

Il

Il part, & dans les Bois court à perte
d'haleine ;
Ses Compagnons tremblez ſuivent leur
Capitaine.
Hardis dans leur fureur par de nou-
veaux chemins,
Juſqu'alors inconnus au reſte des Ro-
mains,
Ils arrivent enfin au Palais de Cybelle ;
Mais au lieu d'adorer leur Maîtreſſe
nouvelle,
Accablez de fatigue, & privez de
raiſon,
Ils ſe laiſſent tomber ſur des lits de
gazon ;
La dans un doux ſommeil leur ame en-
ſevelie,
Laiſſa par le repos appaiſer ſa furie.
Leur ſommeil dura peu ; mais quel
fut leur réveil !
La nuit cedoit à peine aux rayons du
Soleil,
Lorſque leurs yeux chargez ouvrirent
la paupiere ; Ils

Ils ne se sentoient point de leur fureur premiere,
Leur raison revenuë éclairoit leurs esprits;
Chacun se regardoit, triste, honteux, surpris;
Chacun sans se trouver se cherchoit en soy-même;
Ainsi que leur fureur, leur regret fut extrême.
Athis plus vivement ressentit ses malheurs,
Et mêla le premier de longs cris à ses pleurs,
Lors qu'il connût quels lieux une verve indiscrette,
L'obligeoit desormais à prendre pour retraite,
Sans que d'aucun respect il pût être empêché,
Il quitta ce Palais qu'il avoit tant cherché,
Et vint en maudissant son humeur trop legere,

Sur

Sur le bord de la Mer, déplorer ſa miſere.
Là ſur le ſable aſſis, après mille ſanglots,
A ſa chere Patrie il adreſſa ces mots:
Ne vous verray-je plus, ô ma chere Patrie!
Dans ces climats deſerts finirai-je ma vie,
Sous des rochers affreux, & couverts de glaçons,
Qui font vivre l'Hyver dans toutes les Saiſons,
Pleins de Monſtres cruels que nourrit le carnage,
Uniques habitans de ce terroir ſauvage?
Mon aimable Païs que je cherche des yeux,
Sur quels bords étes-vous, ſous quel Ciel, en quels lieux?
Priſonnier, au milieu d'une Cour etrangere,

*Helas! j'appelle en vain mes Amis,*
*& mon Pere;*
*O Places de ma Ville! ô ſuperbes Palais!*
*Je vous ay donc quittez, & quittez pour jamais?*
*Ah! miſerable Athis, & cent fois miſerable!*
*Je ne puis trop pleurer un ſort ſi déplorable;*
*Depuis qu'à mes Parens je me ſuis dérobé,*
*Dans quels égaremens ne ſuis-je point tombé?*
*J'ay mille fois changé de nom & de figure,*
*J'ay même violé les Loix de la nature.*
*Jadis dans mon païs on me faiſoit la Cour,*
*J'étois de ma Famille & l'honneur & l'amour,*
*Mille gens occupez du ſeul ſoin de me plaire,*

Châ-

*Chaque jour me rendoient quelque hommage ſincere ;*
*On parfumoit ſouvent mon paſſage de Fleurs,*
*Par tout je ne trouvois que des adorateurs.*
*Que je ſuis miſerable, helas ! de tant de gloire,*
*Il ne me reſte plus que la triſte memoire ;*
*Je ne ſuis plus Atys ; ſi charmant & ſi beau,*
*Je ſuis une Ménade, un prodige nouveau,*
*Un Etre à l'Univers deſormais inutile,*
*Et de moy-même enfin une moitié ſterile ;*
*Miniſtre de Cybelle, eſclave dans ces lieux,*
*Victime dévoüée au ſervice des Dieux :*
*Mais ne puis-je quitter cette affreuſe demeure,*

Où

Où mille objets d'horreur m'allarment
à toute heure ?
Non, non, mon cher Païs, je ne
vous verrai plus :
O douleur ! ô regrets ! mais regrets
superflus.
Cybelle a ſes côtez, inviſible & pré-
ſente,
Entendit malgré luy cette plainte inno-
cente ;
Et ſoudain détachant un de ſes fiers
Lions,
Qu'on a vûs mille fois venger ſes
paſſions.
Miniſtre furieux de ma juſte co-
lere,
Allez épouvanter, dit-elle, un te-
meraire,
Qui penſe follement ſe ſouſtraire à mes
Loix :
Faites qu'en vous fuïant il rentre dans
mes Bois,

Qu'autant de vôtre col tous vos crins se
herissent,
Afin qu'en vous voyant ses sens gla-
cez fremissent.
Courez, & rugissant sur le bord de la
Mer,
De mille horribles cris faites retentir
l'air;
Que les Monstres Marins, que l'Eau
même insensible,
Que tout s'effraye enfin à vôtre aspect
terrible.
Ainsi par la Cybelle, & d'un air me-
naçant
Fut parti aussi-tôt le Monstre obéissant,
Qui se battant les flancs, & secoüant
la tête,
Comme pour un combat s'anime &
s'aprête;
Les arbres sont brisez par ses élance-
mens,
Les Echos même ont peur de ses rugisse-
mens,

L'Air ſiffle autour de luy, tant ſa courſe
eſt rapide :
Il voit le pauvre Athis fugitif & timide,
Dans ſa douleur pouvant à peine reſpi-
rer,
Il s'élance auſſi-tôt prêt à le devorer ;
Tout malheureux qu'il eſt, Athis
veut encor vivre,
Il fuit, & le Lion fait ſemblant de le
ſuivre :
Il invoque Cybelle, & dans ſon Bois
ſacré
Il vient enfin chercher un azile aſſuré.
Cybelle en ſon Palais le reçoit, le ca-
reſſe,
Le retient pour toûjours, & le fait ſa
Prêtreſſe.
Déeſſe, exemtez-moy d'une telle
fureur,
Et de qui vous voudrez allez ſaiſir le
cœur ;
Que jamais de vous voir il ne me prenne
envie,

*Puis qu'il m'en coûteroit le bonheur de ma vie.*

On accabla Catulle de loüanges; mais personne ne le loüa avec tant d'empressement que Crastinie; elle s'approcha de luy, & luy dit à l'oreille mille choses obligeantes. Comme il avoit infiniment d'esprit, & un grand usage du monde, il sceût bien profiter d'une occasion si favorable, & il dit à Crastinie, qu'il l'aimoit; mais il le dit d'une maniere si galante, qu'elle ne pût s'en fâcher. L'honnêteté & la douceur avec laquelle elle reçût sa declaration, acheverent de l'engager, ou du moins de le tromper, & de luy faire croire qu'il étoit engagé: car effectivement il n'étoit pas capable d'aimer autre chose que Isabie; mais l'envie qu'il avoit de changer,

To: pr: p. 196.



faiſoit qu'il s'imaginoit ſouvent aimer ce qu'il n'aimoit pas.

Il ſe retira chez luy, reſolu d'employer toutes choſes pour ſe faire aimer de Craſtinie; il luy ſembloit qu'elle avoit aſſez de diſpoſition à écouter; il y avoit même des momens où il croyoit avoir fait déja de grands progrès dans ſon cœur; cét air de douceur & de facilité qu'il luy avoit trouvé la premiere fois qu'il l'avoit entretenuë de ſa paſſion, l'avoit abuſé, & il ſe laiſſa aveugler par une préſomption indiſcrette qui penſa le ruïner auprès d'elle.

Il crût qu'il y étoit aſſez bien pour prétendre à de petites faveurs; & un jour qu'on joüoit chez elle un certain jeu qu'on appelloit l'Aveugle, parce qu'une perſonne de la Compagnie avoit les yeux bouchez, & étoit enſuite obligée de

de deviner qui étoient ceux qui venoient luy toucher la main. Crassinie faisant l'Aveugle, Catulle vint la baiser, & luy dit ensuite de deviner qui il étoit : Vous êtes, luy répondit-elle en levant le voile qui luy couvroit les yeux, & le regardant avec un air de mépris : Vous êtes, dit elle, le plus temeraire & le moins honnête de tous les hommes ; & vous me ferez plaisir de ne me point voir, tant que vous serez aussi peu sage que vous êtes.

Catulle vit bien qu'il s'étoit trompé, & il luy demanda pardon de son indiscretion ; mais elle reçût ses excuses avec une hauteur qui le desespera. Il n'étoit pas accoûtumé à être mal-traité, & on voyoit bien qu'il avoit dans l'ame un dépit mortel, & qu'il se faisoit une violence terrible pour s'empêcher d'éclater.

Après

Après tout, ſi l'action de Catulle fut un peu indiſcrette, le reſſentiment de Craſtinie fut auſſi trop grand ; elle fit faire reflexion ſur mille choſes, auſquelles on n'eut peut-être point encore penſé. Comme les ſoins que le Dictateur luy rendoit, commençoient déja à faire du bruit, on s'imagina que ce grand éclat qu'elle faiſoit pour une bagatelle, étoit un jeu concerté pour donner à Ceſar une idée avantageuſe de ſa vertu, qui s'effarouchoit des moindres libertez. Elle croit, diſoit-on, que Ceſar eſt également délicat ſur le chapitre de ſes Maîtreſſes & de ſes Femmes ; & elle a oüi parler de cette fameuſe réponſe qu'il fit un jour au Senat, qui luy demandoit pourquoy il repudioit ſa Femme, puis qu'il diſoit qu'il ne ſçavoit rien de l'intrigue criminelle qu'elle

étoit accusée d'avoir avec Clōdius? Je crois, dit-il, que ma Famille doit être non seulement pure & nette de tout crime, mais exempte même du soupçon & de l'ombre du crime; & je repudie ma Femme, non parce qu'elle est coupable, mais parce qu'elle est accusée. Enfin on trouvoit que Crastinie faisoit un peu trop la severe à contre-tems, & ce procedé luy attira beaucoup d'envie. Cependant Catulle n'oublioit rien pour l'appaiser; & le lendemain n'osant encore aller la voir, il luy écrivit ce Billet, qu'on luy fit lire malgré elle.

CA-

# CATULLE

## AU BEAU

# JUVENCIUS.

Surripui tibi dum ludis, mellite Juvenci

*QU'un larcin amoureux me fait ſouffrir de peine!*
*Hé quoy! pour un baiſer que j'ay pris malgré vous,*
*Malheureux, me ſeray-je attiré vôtre haine?*
*Et rien ne ſçauroit-il calmer vôtre courroux?*

*Vous m'avez accablé de cruelles injures,*

*Tandis qu'en ma faveur on alloit vous prier ;*
*Vôtre bouche à mes yeux se faisoit essuyer,*
*Comme si mon baiser eût laissé des soüillures.*

*Outre tant de mépris, ne conter vous pour rien ;*
*Que d'un feu plus cuisant mon ame est pénétrée ?*
*Que ce baiser m'a fait plus de mal que de bien,*
*Et qu'un excès d'amour rend ma perte assurée ?*

*Daignez me regarder avec des yeux plus doux ;*
*Puisqu'un baiser volé, que je suis prêt à rendre,*
*Me fait vous punir, sans qu'on daigne m'entendre.*

*Je ne vous prendrai plus de baiſer malgré vous.*

Ce Billet ne ſervit qu'à irriter davantage Craſtinie; elle trouva mauvais que Catulle l'eût appellée comme à l'ordinaire, le beau Juvencius. C'étoit, diſoit-elle, une marque de familiarité qu'elle ne vouloit point luy ſouffrir, puis qu'il en abuſoit, & elle s'offençoit de ce qu'il oſoit encore luy parler d'amour. Il n'y eut perſonne qui ne vît bien qu'elle vouloit qu'on la traitât en Maîtreſſe du Maître du Monde, & qu'on eût pour elle les mêmes égards & le même reſpect qu'on avoit pour luy: on conſeilla même à Catulle de parler au Dictateur, & il reſolut de le faire; mais Ceſar le prévint.

Il le fit venir un jour dans ſon Cabinet, où il étoit ſeul, & luy

dit obligeamment qu'il ſçavoit ſes démêlez amoureux, & qu'il vouloit faire ſa paix. Catulle le remercia dans les termes qu'on peut s'imaginer; & Ceſar l'interrompant: Ne penſez pas, luy dit-il, vous acquitter envers moy par des paroles, je vais vous prier de faire pour moy des choſes qui ſont bien plus de conſéquence que les offices que je m'offre de vous faire auprès de Craſtinie. Catulle ne répondit à cela que par une profonde reverence; & Ceſar continuant ſon diſcours: je ne ſçay, dit-il, ſi vous ſçavez que durant le ſejour que j'ay été obligé de faire en Egypte, je ſuis devenu éperduëment amoureux de la Reyne Cleopatre; mais il eſt certain que je n'ay jamais ſenti de paſſion ſi violente que celle que j'ay pour elle: Il faut vous dire auſſi que je n'ay peut-

être

être jamais été aimé avec autant d'ardeur que je ſuis à préſent aimé d'elle ; elle a enamour des délicateſſes que je ne puis vous faire comprendre ; ce qu'on peut trouver à redire, c'eſt qu'elle eſt d'une humeur un peu trop jalouſe. L'arrivée de Craſtinie en ces lieux luy a donné l'allarme, elle m'écrit qu'elle eſt dans un chagrin mortel ; & comme je la connois, je n'ay pas de peine à le croire. Il faut, mon cher Catulle, que vous alliez la trouver de ma part, & que vous l'aſſuriez que je n'aime & ne veux jamais aimer qu'elle. Mais, Seigneur, interrompit Catulle, en riant, eſt-il bien vray que vous ne luy faſſiez point d'infidelité, & ne mentirai-je point lorſque je l'aſſureray que la beauté de Craſtinie ne vous touche point le cœur ? S'il eſt vray, reprit Ceſar, que Ca-

tulle ſoit amoureux de Craſtinie, comme on le dit, il connoîtra bien-tôt par les bons offices que je luy rendrai, que je ne ſuis point ſon Rival. Au reſte, ajoûta-t'il, le voyage d'Egypte n'eſt point encore tout ce que je veux de vous. Je me ſuis engagé à donner un Regal aux Dames le jour de la Feſte de Venus, & je vous prie d'en prendre le ſoin, & de faire en ſorte qu'il ſoit également magnifique & galant. Catulle remercia Ceſar de l'honneur qu'il luy faiſoit, & luy promit d'executer ſes ordres le mieux qu'il luy ſeroit poſſible; & enſuite comme il vit que ce Dictateur étoit en humeur de trouver bon tout ce qu'il luy diroit: Oſe-ray-je, Seigneur, luy dit-il, vous faire reſſouvenir que vous m'avez promis de m'apprendre quelqu'une de vos avantures amou-

reuſe

refuſer. Il eſt juſte, répondit Ceſar, que je vous tienne ma parole, & puiſque nous ſommes dans un païs où j'ay fait mes premieres Campagnes & mes premieres Amours, je vais vous raconter mes avantures de Bithynie; je ne doute pas que vous n'en ayez déja oüy parler, mais ç'aura été ſans doute d'une maniere peu avantageuſe pour moy. Comme peu de gens ont ſçû la verité de mon Hiſtoire, & que quelques apparences aſſez fortes ont appuyé les calomnies que mes ennemis ont publiées, il y a peu de perſonnes qui n'y ayent ajoûté foy. Il faut donc que je vous diſe ce qui a donné lieu aux jugemens injuſtes qu'on a faits, aux Vers qu'on chante encore tous les jours ſur ce ſujet, & aux invectives ſanglantes de Dolabella, de Curion le pere, & de Bibulus, qui

par

par une raillerie cruelle m'ont appellé la Reyne de Bithynie.

Cesar après cela ayant été quelque temps sans parler, reprit ainsi son discours.



# HISTOIRE DE CESAR.

J'ETOIS encore fort jeune, lors qu'on m'envoya servir en Asie, sous le Préteur Thermus, qui peu de tems après que je fus auprès de luy, m'ordonna d'aller en Bithynie faire équiper une flotte, & ensuite de la luy amener. J'obeïs le plus promptement que je pûs; mais comme j'aimois le plaisir,

ſir, j'allay paſſer à la Cour du Roy Nicomede, le temps que je fus obligé de demeurer en Bithynie. Il y avoit peu de mois que ce Roy avoit épouſé une belle & jeune Princeſſe, & les Fêtes de ſon Mariage n'étoient pas encore finies; il n'avoit aucune Guerre ſur les bras, ſon Etat étoit floriſſant, ſes Peuples vivoient dans l'abondance, & l'amour & les plaiſirs faiſoient toute l'occupation de ſa Cour, qui n'avoit rien de barbare, car on y parloit nôtre langue comme en Italie, & on y voyoit d'auſſi belles Dames qu'à Rome, & des Cavaliers qui ne nous cedoient point en bonne mine & en galanterie. Il n'y avoit point de Dame qui n'eût pluſieurs Galants, & point d'Homme qui n'eût pluſieurs Maîtreſſes. Je crûs que dans un païs ſi intrigué & ſi

plein

plein d'amoureuſes affaires, il me ſeroit honteux d'être oiſif. Je m'attachai donc auprès d'une Parente de la Reine, qui me paroiſſoit fort enjoûée; elle m'écouta le plus favorablement du monde, & elle fit ſi peu de myſtere de ma paſſion, que toute la Cour en fut inſtruite, & qu'on ne parla plus d'autre choſe. Tout le monde s'empreſſoit à me ſervir; & d'abord que j'entrois quelque part, on faiſoit ſi bien que j'étois placé auprès de Cephiſe; c'étoit le nom de cette belle perſonne.

Il eſt certain que le myſtere & les obſtacles ſont de grands aſſaiſonnemens en Amour, & je ne me trouvois point heureux, parce que j'avois eu trop peu de peine à le devenir. Cephiſe avoit la même délicateſſe que moy; nous nous diſions à toute heure, que nous nous

aimions,

aimions, & nous n'étions effectivement point contens, ny l'un ny l'autre, nous vivions dans une certaine tranquillité, qui approchoit fort de l'indolence.

Je me plaignois un jour de ce que je n'étois point assez aimé; & Cephise me répondoit, que voulez-vous donc qu'on fasse de plus pour vous que de vous voir & de vous écouter tous les jours avec plaisir? La Reine qui nous entendoit, vint se mêler à nôtre conversation, & s'adressant à sa Parente: Non, Cephise, luy dit-elle, vous ne sçavez point traiter l'amour comme il faut, & Cesar a raison de se plaindre. Madame, reparitt-elle en riant, je ne péche que par ignorance, & peut-être que si vous aviez la bonté de m'instruire, Cesar n'auroit pas lieu de se plaindre. Hé bien, reprit la Reine,

Reine, donnez-moy pouvoir de faire l'amour pour vous, & vous verrez de quelle maniere il s'y faut prendre. La proposition parut nouvelle & plaisante à Cephise; elle y donna son consentement, & nous commençâmes la Reine & moy une conversation très-délicate & très-tendre.

Je connus que cette Princesse avoit un esprit extrémement fin, & un cœur très-capable d'une forte passion; je prenois un grand plaisir à l'entretenir, lorsque Zephirine, qui étoit la personne de la Cour pour qui elle avoit le plus de confiance, vint nous interrompre.

Cette femme avoit beaucoup d'enjoüement & de discretion tout ensemble, elle venoit d'imaginer une maniere de divertissement qu'elle nous proposa de pren-

prendre, & qu'effectivement on prit. Elle avoit écrit sur autant de Billets qu'il y avoit d'hommes dans la Compagnie, divers ordres galans, & avoit fait mettre tous les Billets dans une Urne. Chacun tira le sien au hazard; & on trouva qu'il étoit ordonné à l'un de donner une Fête; à l'autre de nommer la Dame qu'il aimoit le plus; à un autre de faire des Vers galans. Pour moy, je trouvai cét ordre dans le mien: *Vous écrirez quelque chose sur les Tablettes de la Reine.*

Je ne me fis pas presser pour obéir; & la Reine m'ayant donné ses Tablettes, j'y écrivis ces Vers

*En vain vôtre cœur s'alarme,*
*Il ne peut m'être contesté,*
*Vous avez beaucoup de charme,*
*Puis-*

*Puisque vous m'avez écoutée,*
*L'Amour ne veut point qu'on badine,*
*Iris, le sort en est jetté.*

*Il n'est plus tems d'être severe,*
*Vous avez approuvé mon choix:*
*Iris, il est mal de défaire*
*Ce que l'on a fait une fois;*
*Pour moy, quand vous seriez légere,*
*Je vivrai toujours sous vos Loix.*

*On a veu vôtre ame adoucie,*
*Me promettre un tendre secours,*
*Ce n'est point une Comedie,*
*Que vos feux & que mes amours,*
*Ou si c'est une raillerie,*
*Ah! de grace, raillons toûjours.*

Ces Vers étoient une suite de la conversation que nous venions d'avoir, où elle m'avoit dit plusieurs fois

fois qu'elle m'aimoit ; ils ſont rudes & mal polis, & je ne vous les dis, que parce qu'il faut neceſſairement que vous les ſçachiez, pour entendre bien la ſuite de mon Hiſtoire. J'étois jeune alors, & il ne faut pas s'étonner, ſi les Vers que je faiſois n'ont pas toute la juſteſſe imaginable : je me ſuis un peu exercé depuis, & je vous en montrerai d'autres quelque jour, qui ne me feroient peut-être point de tort dans le monde. Mais revenons à la Reine.

Elle ſoûrit en liſant mes Vers, & ne voulut les montrer à perſonne. Peu de tems après elle me dit tout bas : Souvenez-vous, je vous prie, que je n'ai parlé que pour Cephiſe, & non point pour moy. Croyez, Madame, luy dis-je à mon tour, que je n'ay parlé qu'à vous, & non point à

Ce-

Cephiſe. Oüy, continuai-je, en la regardant d'un air amoureux, c'eſt à vous que s'adreſſe tout ce que j'ay dit de tendre & de paſſionné; & je ſens aſſürément tout ce que j'ay dit. Vous ſeriez fâché, reprit-elle, que je vous crûſſe; & en verité quelle opinion voulez-vous me donner de vous? Et quel fonds pourrois-je faire ſur l'amour d'un homme, qui change en ſi peu de tems? Ah! Madame, repartis-je, il n'y a point de changement en moy; mais je m'étois trompé, je croyois aimer Cephiſe, & c'étoit vous que j'aimois. La choſe eſt aſſez nouvelle, dit-elle en riant, qu'on aime ſans ſçavoir qui l'on aime, & qu'on ſe méprenne, juſqu'à en conter à celle qu'on n'aime point: mais vous autres Romains, vous avez des fineſſes & des tours délicats en tout, qui

paſſent nos connoiſſances. Il ne faut point raiſonner, luy dis-je, ſur les effets de l'Ampur, l'eſprit le plus éclairé s'y perd; je ne ſçay pas comment ce que je viens de vous dire a pû ſe faire; mais je ſçay bien qu'il s'eſt fait, & qu'il n'y a rien de ſi vray que je vous aime avec toute l'ardeur dont je ſuis capable.

Je luy dis encore une infinité de choſes paſſionnées, qu'elle écouta aſſez doucement; & je fis ſi bien, qu'enfin elle crût que je l'aimois, & qu'elle me témoigna qu'elle n'en étoit point fâchée. Nous prîmes nos meſures, pour empêcher que ma paſſion n'éclatât. Zephirine nous aida à la cacher, & je me rendis plus aſſidu que jamais auprès de Cephiſe.

Il ſe trouva que peu de jours après on célébra une Fête, où la coûtume du Païs veut, que

les

les Amans envoyent des fleurs à leurs Maîtresses ; j'en envoyai à Cephise, & pour accorder aussi quelque chose à mon Amour, j'écrivis ce Billet à la Reine.

# CESAR
## A LA
# REINE
## DE
# BITHYNIE.

*IRis, apprenez ma raison,*

*Pourquoy dans l'aimable saison,*

Où la Nature se pare
De son émail le plus rare,
On vous offre aussi peu de fleurs,
Que si l'Hyver encor exerçoit ses rigueurs.
Hier, j'en cherchai pour vous dans l'Empire de Flore,
Mille Fleurs aussi-tôt se hâterent d'éclore,
Et je vis à l'envi voler entre mes mains,
Lys, Roses, Oeillets, & Jasmins,
Flore en vain s'opposoit à ces nouveaux miracles.
Mourir auprès de vous
Leur paroissoit un sort si doux,
Qu'elles surmontoient tous obstacles.
La Déesse enfin s'irrita:
Zephire, vengez-moy, dit-elle,
Des honneurs que reçoit une Beauté mortelle.
Zephire à la venger aussi-tost s'aprêta;

Et

*Et d'un ſouffle rapide animant ſon haleine,*
*Vint enlever les fleurs, dont ma main étoit pleine.*
*Je vis avec plaiſir ce bizarre courroux;*
*Et Flore ſuccombant à ce chagrin frivole,*
*Eſt un honneur pour vous,*
*Qui vaut mieux que les fleurs que ſon Amant me vole.*

Je ne ſçay par quel caprice Cephiſe, qui juſqu'alors avoit été aſſez tranquille ſur mon chapitre, & qui m'avoit ſemblé ſouffrir plûtôt mes galanteries par habitude & par amuſement, que par inclination pour moy; s'aviſa de devenir jalouſe à l'occaſion de ce Billet, & me fit de grands reproches. Elle trouvoit, diſoit-elle, qu'il étoit plus glorieux de recevoir des excuſes ſi galantes, que de recevoir tou-

tes les fleurs du monde. Je luy fis mille protestations d'amour & de fidelité, mais elle ne me crût pas trop ; & soit qu'elle eût du chagrin de ce que la Reine luy enlevoit un cœur qu'elle croyoit à elle ; soit qu'effectivement elle m'aimât, elle fit tout ce que la jalousie la plus forte peut faire faire aux plus passionnées Amantes, elle épia mes démarches avec un soin extrême ; & enfin elle découvrit ma veritable passion de la maniere que vous allez sçavoir.

Il arriva en Bithynie un de ces hommes, qui se piquent de prédire les choses long-tems avant qu'elles arrivent ; sa réputation se répandit d'abord à la Cour, & les femmes sur tout eurent une fort grande curiosité de le voir. La Reine fut une de celles qui eut le plus d'envie de l'entretenir ; elle envoya chez

moy

moy pour me demander ſi je voulois l'accompagner chez le Devin. Comme on ne me trouva pas, on laiſſa un Billet de ſa part ; j'avois été toute l'aprés dînée avec le Roy, que je quittai d'aſſez bonne heure, parce qu'il luy prit une fiévre, qui l'obligea à le mettre au lit.

Je ne retournai chez moy qu'à la nuit, & en entrant je trouvai le Billet de la Reine. Comme je n'ajoûte pas grande foy aux Predictions de ces Devins de profeſſion, qui ſont preſque tous des impoſteurs, dont les réveries font ſouvent bien de la peine à ceux qui les écoutent, je tâchai de détourner la Reine du deſſein qu'elle me propoſoit, & je luy envoyai pour cela certains Vers que j'avois faits autrefois ſur le ſujet des Devins. Je m'en ſouviens encore, & il faut que je vous les diſe.

# CESAR
## A LA
# REINE
## DE
# BITHYNIE.

*NE portons point nos yeux ſous ces voiles épais,*
*Qui d'un long avenir nous cachent les ſecrets;*
*Ne nous amuſons point à reduire en pratique*
*Les précepies trompeurs de cét Art chimerique,*
*Qui promet aux mortels, curieux de leur ſort,*

*De*

De leur dire & le genre & l'heure de leur mort.

Iris, ſans conſulter cette vaine ſcience,
Vivons dans le repos d'une ſage ignorance;
Soit qu'il nous reſte encor à vivre un ſiecle entier,
Ou bien que de nos jours nous voyions le dernier,
Ne nous repaiſſons point, d'un eſpoir temeraire.
Ménageons bien un tems, dont la courſe legere,
Fait avancer vers nous la vieilleſſe à grands pas,
Et détruit sous les jours les plus charmans appas.
S'il s'offre des plaiſirs, hâtons-nous de les prendre,
Et croyons pour perdu ce qui ſe fait attendre.
Remettre au lendemain, n'eſt-ce pas un abus?

*Demain nous ne ſerons tous deux peut-être plus.*

Au deſſous de ces Vers il y avoit quatre ou cinq lignes de lettres qui paroiſſoient miſes au hazard, & ſi bizarrement aſſemblées, qu'on n'eût pas crû qu'elles puſſent faire un ſens raiſonnable; j'avois apris à la Reine cette maniere d'écrire, dont je me ſers encore dans les affaires importantes; elle avoit une clef pour déchifrer mes Lettres, & elle étoit ſi accoûtumée à ces caracteres myſterieux, qu'elle les liſoit preſque auſſi aiſément que les lettres ordinaires.

Je luy mandois, que j'étois d'avis de profiter de l'indiſpoſition du Roy, & qu'elle congediât ſa Cour de bonne heure, parce que je ne manquerois pas d'aller à ſon appartement par l'eſcalier dérobé, par où j'a-

j'avois coûtume d'y aller; je donnai mon Billet à un Eſclave, qui en avoit ſouvent porté de ma part à Cephiſe, laquelle par malheur ſortoit de la chambre de la Reine, comme il y alloit entrer. Elle s'apperceût qu'il avoit un papier à la main, & luy demanda ce que c'étoit? Il ne fit point de difficulté de luy montrer mon Billet, & elle n'en fit point de l'ouvrir. Elle ne pût deviner ce que ſignifioient ces caracteres, dont je vous ay parlé; mais elle ne douta point qu'il n'y eût une grande liaiſon entre la Reine & moy. Et ne cherchant qu'à ſe vanger de l'outrage qu'elle croyoit qu'on faiſoit à ſa beauté, & qu'à nous embaraſſer, elle ordonna à mon Eſclave de me dire qu'on m'attendoit chez la Reine; ce qu'elle fit par la raiſon que vous allez voir.

Mon Eſclave comprit bien alors qu'il avoit fait une faute ; mais il n'oſa pas m'apprendre ſon étourderie, & ſe contenta de me raporter qu'on luy avoit dit, que l'on m'attendroit. Comme cette réponſe étoit juſte à mon Billet, je ne luy fis aucune queſtion, & me diſpoſai à aller chez la Reine.

Cependant Cephiſe irritée au dernier point, reſolvoit de perdre cette pauvre Princeſſe, & de me punir de mon infidelité. Elle m'avoit fait faire la réponſe que je viens de vous dire, parce qu'elle ne doutoit point que je ne vinſſe auſſitôt, & qu'elle eſperoit ainſi de nous avoir entre ſes mains la Reine & moy, comme deux victimes qu'elle devoit à ſon reſſentiment. Elle alla donc, fort aſſurée du ſuccès de ſon entrepriſe, à l'appartement du Roy, & luy fit dire qu'elle avoit à

luy

luy découvrir des choſes qui importoient extrémement à ſon repos, à ſon honneur, & au bien de ſon Etat. On la fit entrer, & le Roy l'ayant fait aſſeoir auprès de ſon lit, elle commença par luy dire, qu'elle avoit une douleur extrême d'être obligée de luy parler contre des perſonnes qui luy étoient très-cheres; mais que comme elle voyoit trop clairement qu'on le trahiſſoit, & qu'elle ne ſçavoit pourtant point de quelle nature étoit la trahiſon qu'on luy faiſoit, elle avoit cru que ſon ſilence ſeroit criminel, d'autant plus, ajoûtoit-elle, Seigneur, qu'il y a peut-être quelque conſpiration contre vôtre vie.

En achevant cette Harangue, elle luy mit mon Billet entre les mains, & luy raconta de quelle maniere il étoit tombé entre les ſiennes. Il ne comprit rien, non

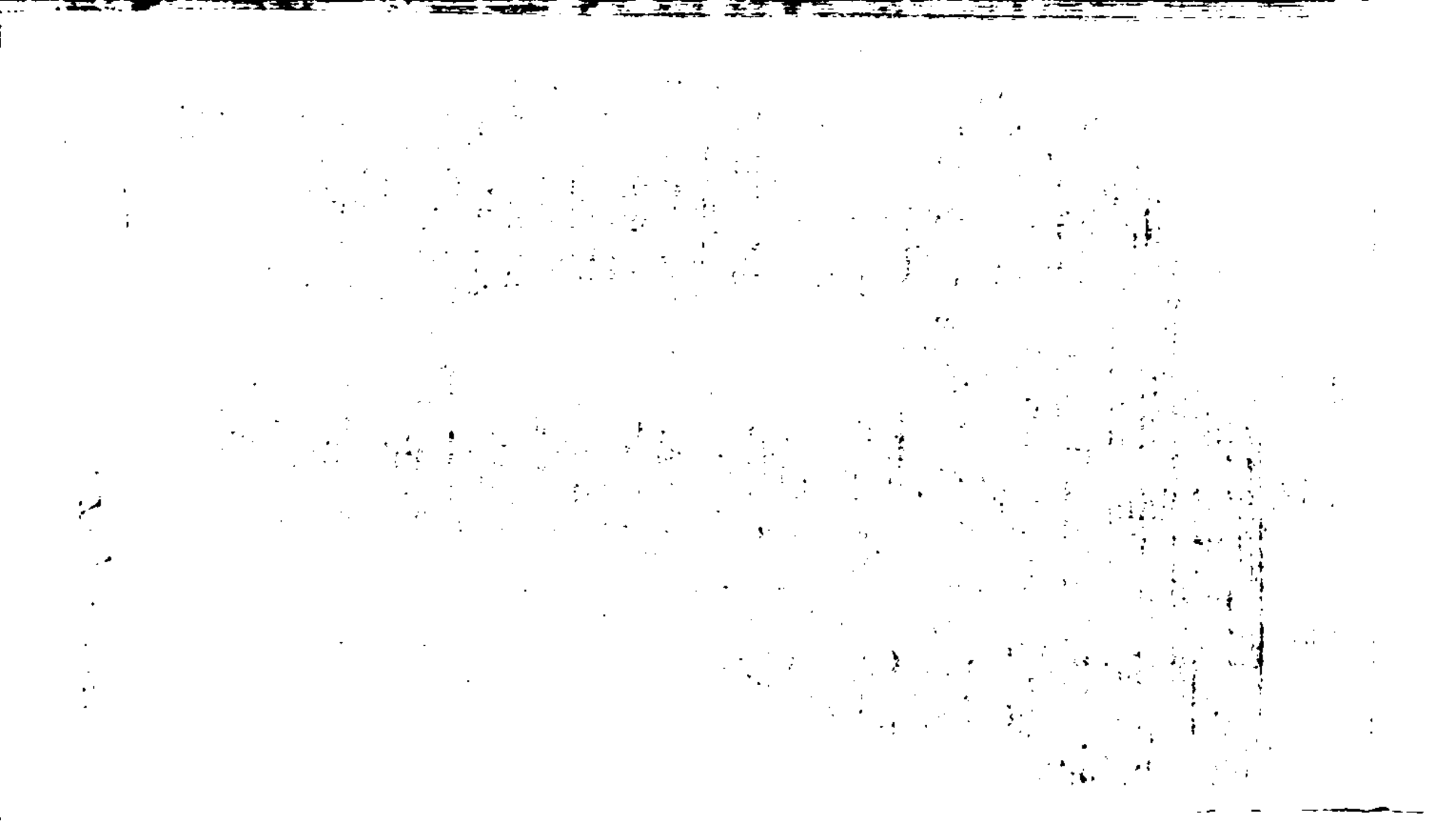
plus qu'elle, aux quatre ou cinq lignes qui étoient au dessous de ces Vers; mais cela ne servit qu'à l'irriter davantage. Il étoit naturellement défiant & soupçonneux; & ce qu'il s'imagina de plus doux dans cette avanture, fut que Sebastide, c'étoit le nom de la Reine, m'avoit promis de me le livrer, que je l'envoyerois à Rome, & qu'on reduiroit en Province son Royaume, déja tributaire & soûmis à la Republique.

Plein de semblables pensées, il se leva tout furieux, & s'étant fait donner une Robbe, il passa chez la Reine, suivi de deux hommes seulement, & de Cephise. Comme elle ne sçavoit rien de tout ce qui se tramoit contre elle; & qu'elle n'avoit point de mes nouvelles; elle étoit fort tranquille dans sa chambre avec toutes ses Femmes. La pré-

présence du Roy, en l'état qu'il étoit, la surprit extrémement ; elle connut bien à sa maniere & à ses yeux troublez, qu'il falloit qu'il fût arrivé quelque chose de fort extraordinaire. Seigneur, luy dit-elle, en se levant toute effrayée ; qu'avez-vous ? Sommes-nous menacez de quelque malheur ? Vous n'avez rien à craindre pour vous, luy dit-il, d'un ton aigre & irrité ; vos nouveaux amis sçauront bien vous conserver ; mais daignez au moins par pitié m'apprendre tout ce que je dois craindre ? Il luy montra en même tems mon Billet, & luy demanda l'explication de ces caracteres embarrassans.

Sebastide fut d'abord troublée, rêva quelque tems à ce qu'elle avoit à dire, pâlit & rougit plusieurs fois en un moment. Enfin, comme elle avoit une présence d'esprit admi-

mirable, elle se remit, & répondit à Nicomede avec une douceur & une asseûrance qui l'étonnerent: Qu'elle m'avoit proposé d'aller voir le Devin, que je n'avois pas été d'humeur à y aller; que mes Vers n'avoient pas besoin d'interpretation, que pour ces lettres mises sans ordre, & peût-être sans autre dessein que d'embarasser, elle n'y comprenoit rien non plus que luy; que c'étoit une de mes galanteries ordinaires, & que Cephise qui me connoissoit, sçavoit bien que je faisois souvent mille choses pour me réjoüir en donnant de la peine aux autres. Il a peut-être crû, continua-t'elle, que je me mettrois en tête de trouver un sens juste, où il n'y en a sans doute point, & qu'il auroit lieu de me railler de ma simplicité. Mais enfin, dit-elle encore d'un air à persuader, puisque cet-



To: pr: p. 233.



cette plaiſanterie vous fait de la peine, il faut aller trouver Ceſar, & l'obliger à dire nettement ce qu'il a prétendu ſignifier par ces lettres ſans ſuite & ſans liaiſon.

La maniere dont elle parla déconcerta terriblement Cephiſe, & fit un peu revenir le Roi à lui; il étoit toûjours amoureux d'elle; elle étoit ce ſoir-là plus belle que jamais, ſon trouble & ſa rougeur ne ſervoient qu'à lui donner de l'éclat; & plus il la regardoit, plus il s'adouciſſoit. Il trouvoit tant d'innocence & tant de ſimplicité dans ſes réponſes, qu'il ne ſçavoit plus que penſer; il ſe tournoit tantôt du côté de Cephiſe, qui n'oſoit plus rien dire; & tantôt du côté de ſa Femme, qui s'appercevant de l'embarras où il étoit, ſe conduiſit avec toute l'habileté poſſible.

Elle

Elle ſe mit à lui faire mille reproches des ſoupçons qu'il avoit contre elle, & en même tems elle laiſſa couler quelques larmes qui acheverent de deſarmer Nicomede. Il ſe jetta à ſes genoux, lui demanda pardon de ſes emportemens, & la conjura d'oublier ſon injuſtice. Elle faiſoit la difficile, & ſa reſiſtance embrazoit de plus en plus ce Prince credule. Enfin leur reconciliation alloit ſe faire, & Cephiſe toute confuſe ſongeoit déja à ſe retirer, lorſque ma mauvaiſe fortune fit tout d'un coup changer de face aux affaires.

Il y avoit, comme vous l'avez pû connoître, par ce que je vous ai dit, un eſcalier dérobé à l'appartement de la Reine, dont perſonne n'avoit la clef qu'elle & le Roi; ceux qui avoient fait le Palais

lais avoient ménagé ce dégagement ſecret pour ſervir dans ces occaſions où les Rois ſont quelquefois obligez de prendre la fuite, pour éviter la fureur d'un Peuple ſeditieux. Sebaſtide m'en avoit donné la clef, & je m'en ſervois pour aller la voir la nuit.

Comme mon Eſclave m'avoit dit qu'elle m'attendoit, je ne manquai pas d'aller chez elle à peu près à l'heure où je crûs qu'il n'y auroit plus auprès d'elle que les perſonnes de nôtre confidence. Je fus ſurpris de ne trouver perſonne au haut de l'eſcalier pour me recevoir. Zephirine avoit coûtume d'y être; je ne laiſſai pourtant pas d'avancer, m'aſſurant ſur la réponſe qu'on m'avoit faite.

Le Cabinet de la Reine avoit deux portes, l'une du côté de la cham-

chambre, qui par mal-heur étoit toute ouverte; l'autre du côté de l'eſcalier, laquelle répondoit en droite ligne à celle de la chambre. Sebaſtide étoit aſſiſe & avoit le dos tourné du côté de la porte de ſon cabinet, le Roi étoit à ſes genoux, de ſorte que ſans que je le puſſe voir il avoit la veûë ſur la porte de l'eſcalier; je l'ouvris aſſez bruſquement, & vous pouvez penſer qu'au bruit que je fis, il n'y eut perſonne dans la chambre qui ne fremît, par des raiſons differentes.

J'entre donc dans le moment que la Reine & lui ſe racommodoient, & alloient s'embraſſer. Ah! ma Reine, m'écriai-je, penſant n'être entendu que d'elle & de ſes confidentes, que je ſuis heureux! Le Roi ſe leva bruſquement, & me voyant arriver par

par cét eſcalier ſecret dont il n'y avoit qu'elle & lui qui euſſent la clef; il ne douta plus qu'il ne fût trahi; & la premiere choſe qu'il fit, fût, de ſe ſaiſir du cimeterre d'un de ceux qui l'avoient ſuivi; il arrêta enſuite la Reine qui s'étoit levée, & qui vouloit s'enfuir, & il leva le bras comme s'il eût voulu lui couper la tête.

Vous pouvez vous imaginer ma ſurpriſe & le trouble où j'étois; je jugeai d'abord que j'étois perdu ſi je faiſois paroître la moindre frayeur du monde; je tirai donc l'épée & regardant Nicomede avec des yeux menaçants: Je te declare, lui dis-je, que cette Princeſſe eſt ſous la protection de la Republique; & ſi tu lui fais le moindre outrage, tu dois te préparer au plus honteux & au plus cruel de tous les ſupplices. Je par-

parlai si fierement, & avec tant d'autorité, que Nicomede ne s'imagina jamais que je fusse tout seul; il crût au contraire, que j'avois des troupes aux environs de son Palais, & qu'au premier signal mes gens entreroient par le même endroit par où j'étois venu. Dans cette opinion, il n'osa rien faire qui pût m'aigrir davantage; il se contenta de me dire, que si j'entreprenois de me saisir de sa Personne, il poignarderoit sa femme à mes yeux, & qu'après cela il ne se soucieroit guéres de mourir. Il ajoûta, que si je voulois le laisser retirer, & me retirer moy-même sur mes vaisseaux, il étoit prêt de me jurer par tout ce qu'il y avoit de plus saint & de plus sacré, qu'il lui pardonneroit la perfidie qu'elle lui faisoit, & qu'il la considereroit comme une per-

perſonne que la Republique protegeoit ; qu'il informeroit enſuite le Senat de toutes choſes, & qu'il lui obéiroit en tout.

Je voulus l'obliger à ſouffrir que la Reine ſe retirât avec moi ſur mes vaiſſeaux, ne croyant pas qu'elle pût être en ſeûreté auprès de lui ; mais elle-même n'y voulut jamais conſentir, & me conjura de la laiſſer avec le Roi ſon Epoux, & de prendre le parti qu'il m'offroit. Je me retirai donc ; & lui, à ce que j'ai ſceû depuis, ſe contenta de lui dire qu'elle ſe preparât à aller le lendemain à un Château fort, qu'il lui nomma ; il la quitta enſuite, & alla dans ſon appartement, où vous pouvez croire qu'il ne paſſa pas la nuit fort tranquillement. Pour moi j'allai droit à mes vaiſſeaux, agité des plus funeſtes penſées

ſées qui puiſſent tourmenter un homme amoureux.

Sebaſtide tremblante & pâle, Nicomede furieux & ayant le bras levé pour la poignarder, étoient des images qui me ſuivoient par tout. Je paſſai ſur mes vaiſſeaux deux jours entiers dans des frayeurs continuelles, ſans pouvoir apprendre aucunes nouvelles certaines de la Reine ni de Zephirine; ſoit à cauſe du peu d'adreſſe de ceux que j'employai, ſoit à cauſe de la garde exacte que Nicomede faiſoit faire aux portes du Palais. Enfin, vaincu par mon amour, je reſolus de tenter la plus hardie entrepriſe du monde. J'étois aſſez jeune, & j'avois les traits aſſez délicats pour pouvoir me traveſtir en femme; je le fis, & j'allai à l'appartement de Zephirine, qui ne me reconnut qu'après

que

que l'ayant tirée à l'écart, je lui eûs dit mon nom.

Comme nous nous entretenions de l'état de mes affaires, & qu'elle me faiſoit eſperer de me mener au Château où étoit la Reine, le Roi ſurvint & entra ſi bruſquement, que je n'eus pas le tems de me cacher ; il jetta les yeux ſur moi, & demanda qui j'étois. Zephirine lui répondit avec beaucoup de préſence d'eſprit, que j'étois la fille d'une de ſes amies, qui demeuroit à la campagne, & qui l'avoit priée de me donner à la Reine. Nicomede qui commençoit déja à s'adoucir, parce qu'on lui faiſoit entendre qu'il n'y avoit qu'un peu de legereté dans la conduite de ſa femme ; ce qu'il croyoit d'autant plus volontiers qu'il le ſouhaitoit, à cauſe du violent amour qu'il

avoit toûjours pour elle. Le Roi, dis-je, repliqua fort honnêtement, qu'il vouloit bien que la Reine me prît à son service.

Zephirine me mena dès le lendemain la voir. Cette belle Princesse étoit dans un accablement de douleur, qui faisoit pitié aux plus insensibles: La tristesse étoit peinte sur son visage, & elle pleuroit si souvent, que ses yeux étoient tout humides: Son visage étoit abatu, son teint étoit pâle, & il étoit aisé de voir qu'elle n'avoit guéres dormi depuis cette malheureuse nuit dont je vous ai parlé. Nous la trouvâmes seule dans un cabinet, qui étoit dans le jardin, au bout d'une grande allée de Citronniers. Sa parure étoit fort negligée, elle n'avoit qu'un petit habit de gaze noire; ses cheveux n'étoient point attachez,

chez, & ils flottoient negligemment ſur ſa gorge, qui étoit d'une blancheur à ébloüir. Pour elle, elle étoit languiſſamment couchée ſur un petit lit de repos, couvert d'un ſatin couleur de feu. Je vous avoüe que dans cét état elle étoit ſi charmante, que je ne croi pas qu'il fût poſſible de la voir ſans l'aimer. Elle embraſſa Zephirine en pleurant, d'abord qu'elle la vit; & quoi que je me tinſſe un peu éloigné, j'entendis qu'elle lui diſoit en ſoûpirant, que fait Ceſar? Zephirine qui vouloit la ſurprendre agréablement, lui répondit: Ceſar eſt le plus content du monde, & je puis vous aſſurer que préſentement ſon cœur nage dans la joye. Ah! ingrat, s'écria-t'elle; & en même tems ſe mit à pleurer. Oüi, Madame, lui dis-je alors, en me jet-

tant auprès de ſon lit; & en baiſant une de ſes mains; oüi, Ceſar eſt le plus content & le plus heureux du monde, puis qu'il a veu vos beaux yeux répandre des larmes pour l'amour de lui. Elle tourna vers moi ſes yeux baignez de larmes, & me reconnut auſſitôt. Ah! mon cher Ceſar, dit-elle en preſſant entre ſes deux bras ma tête, que j'appuyois ſur elle, vous vivez, mon cher Ceſar, & vous ne m'avez point oubliée? Moi, ma Reine, lui dis-je, vous oublier? La mort même ne ſçauroit effacer dans mon cœur vôtre image que l'amour y a gravée. Nous nous dîmes après cela tout ce qu'un violent amour peut inſpirer de tendreſſes.

Zephirine n'étoit point d'avis que je demeuraſſe auprès de la Reine; la Reine même que l'amour

mour rendoit encore plus craintive, me conſeilloit de retourner avec Zephirine ; mais ma paſſion l'emporta ſur leur prudence : je demeurai auprès de ma belle Reine, & j'y paſſai quelques mois dans les plus grands plaiſirs du monde.

Cependant Nicomede devenoit tous les jours plus traitable, il ſe rendoit aux raiſons des plus ſages de ſon Conſeil, qui luy repréſentoient que s'il écrivoit au Senat, il ſe rendroit luy-même la Fable de tout l'Univers ; que ſon avanture, où après tout il n'y avoit du côté de la Reine qu'un peu de jeuneſſe, ſeroit regardée d'une autre maniere ; & qu'il auroit toute ſa vie le chagrin d'avoir ruïné la reputation d'une jeune Princeſſe, qu'un peu de moderation pouvoit aiſément ramener & guerir de ces petits entêtemens ordinaires

aux belles perſonnes de ſon âge.

Nicomede croyant donc que j'étois retourné auprès de mon Preteur, comme j'en avois fait courir le bruit, ne ſongea plus qu'à ſe raccommoder avec Sebaſtide, & qu'à bien vivre avec elle. Il vint un jour la voir, & me trouva auprès d'elle. Leur entretien fut fort court ; mais il s'approcha de moy, & ſoit qu'il eût envie de plaiſanter, ſoit qu'effectivement je luy pluſſe, il me fit mille proteſtations, & m'offrit tout ce qu'un Roy amoureux peut offrir à une de ſes Sujettes. L'avanture me parut réjoüiſſante, & je reſolus de la pouſſer plus loin : Je joüai donc mon rôle le mieux que je pûs, & le Roy s'en retourna fort paſſionné.

D'abord qu'il fut parti, je contai à la Reine ce qui venoit de m'ar-

m'arriver: comme nous étions tous deux jeunes, & d'une humeur fort enjoüée, nous ne fiſmes pas grande reflexion aux ſuites que pouvoit avoir la malice que nous voulions faire au Roy; & il fut arrêté entre nous, que je n'oublierois rien de tout ce qui pouvoit ſervir à l'enflâmer davantage.

Je n'eus pas de peine à y reüſſir, il venoit tous les jours nous voir; il me faiſoit mille galanteries, & d'abord que je luy eus témoigné que la ſolitude où nous étions m'ennuyoit extrêmement, il nous ramena à la Cour. J'y ſoûtins mon perſonnage avec la même hardieſſe que j'avois fait juſqu'alors. Cependant on dit que des Gens d'Affaires de Rome, ayant quelque choſe à régler avec Nicomede, me reconnurent parmy les filles de la Reine un jour qu'il leur donnoit à man-

ger ; & c'eſt peut-être le rapport de ces Gens-là qui a donné lieu aux calomnies de mes ennemis.

Il me preſſoit extrémement de ſatisfaire ſa paſſion, & ne ſçachant plus comment me démêler, je luy donnois des rendez-vous dont j'avertiſſois la Reine, qui ne manquoit pas d'y venir, & de faire tous les éclats que la jalouſie a coûtume de faire faire. Nicomede étoit au deſeſpoir, & ce qui le deſoloit, étoit, qu'il prenoit avec moy des meſures dont il ne faiſoit confidence à perſonne ; il croyoit que je n'étois pas moins exact que luy à garder le ſecret. Cependant, me diſoit-il, la Reine ſçait juſqu'aux moindres bagatelles que je vous dis. J'avoûë que ſon embarras me réjoüiſſoit, & que j'euſſe peut-être été d'humeur à le faire durer encore long-tems.

Mais

Mais je receûs des Lettres de ceux que j'avois envoyez avec la flotte au Preteur Thermus, qui me faiſoient connoître qu'on parloit de moy dans les troupes d'une maniere très-deſavantageuſe, & que j'aurois peut-être bien de la peine à effacer la méchante impreſſion que mon abſence donnoit de moy. On me mandoit en même tems que l'Armée ſe préparoit à aller faire le ſiege de Mitylenes, & que ſi je ne me trouvois pas à cette occaſion, il ne falloit pas que deſormais je ſongeaſſe à porter les armes.

Il eſt certain que la bonne ou la méchante opinion que les hommes ont de nous, dépend preſque toûjours des premieres démarches que nous faiſons dans le monde; ſi elles ſont heureuſes, elles font naître pour nous une certaine eſti-

me générale qui previent tellement en nôtre faveur, qu'on s'aveugle enſuite, pour ainſi dire, ſur les fautes que nous faiſons. Au contraire, ſi nous entrons dans le monde par des faux pas, nous ne nous relevons preſque jamais, & les actions du monde les plus éclatantes & les plus belles, qui acquereroient une gloire infinie, ſi d'autres que nous les faiſoient, évitent à peine le blâme & la cenſure, lors que nous les faiſons. C'eſt à mon ſens la choſe du monde la plus injuſte, que de vouloir juger de toute la vie d'un homme par ſa jeuneſſe, c'eſt vouloir que le hazard en décide; ce qui eſt contraire à toute ſorte de juſtice & de bon ſens. Je dis que le hazard en décide, parce que je ſuis perſuadé que la bonne ou la méchante conduite d'un jeune homme

me n'eſt qu'un pur effet du hazard ; & il faut conter pour rien tout ce qu'on fait dans un âge où la raiſon n'eſt point aſſez formée pour faire un diſcernement juſte du vray bien ou du vray mal ; ny aſſez forte pour ſurmonter par reflexion un certain penchant qui nous fait trouver du goût dans le vice, & aimer le déreglement. Ce n'eſt pas qu'il n'y en ait qui ſurmontent ce penchant ; mais c'eſt qu'ils ne le font point par reflexion ; & que comme je vous ay déja dit, les vertus ou les vices de la jeuneſſe dépendent de l'occaſion, qui ſuivant qu'elle ſe préſente favorable ou contraire, bonne ou méchante, détermine de jeunes eſprits à faire bien ou à faire mal. Il faudroit donc attendre l'âge de maturité pour juger certainement des hommes ; mais c'eſt

ce que toutes les raiſons imaginables n'emporteront jamais ſur la coûtume.

Les reflexions que je fis ſur moy-même, après avoir lû les Lettres dont je viens de vous parler, me rendirent ſi triſte, que la Reine s'apperceût du changement de mon humeur, & m'en demanda la raiſon; je ne luy en fis point de myſtere, & elle eut la généroſité de me conſeiller de préferer la gloire à l'amour; ce fut le parti que je pris. Je donnai quelques jours à cette aimable Princeſſe, pour la diſpoſer à ſe ſeparer de moy; & enfin après que nous çûmes l'un & l'autre répandu bien des pleurs, je quittai mon habit de femme, & me derobai du Palais.

J'ay ſçû depuis, que mon départ fit beaucoup de bruit à la Cour;

Cour; & je vous dirai tantôt de quelle maniere toutes choſes s'éclaircirent. Cependant, je me rendis à Mitylenes, auprès du Preteur; le Siege n'etoit pas encore fort avancé & l'envie que j'avois de rétablir ma reputation, me précipita dans tant d'occaſions perilleuſes, que je ne puis attribuer qu'aux ſoins tout particuliers de quelque Genie favorable qui veilloit ſur moy, le bon-heur que j'ay eu d'en ſortir. Je fis durant le Siege tant d'actions hardies & ſurprenantes, qu'après la priſe de la Place, le Preteur me donna une de ces recompenſes militaires, que nous appellons Couronnes Civiques. Voilà quels ont eſté mes premiers Exploits de Guerre & d'Amour; mais vous ſerez peut-être bien aiſe de ſçavoir ce qui ſe paſſa à mon ſujet en Bithynie après mon départ. Ni-

Nicomede fit faire de grandes perquiſitions, & il vouloit abſolument ſçavoir ce qu'étoit dévenuë ſa chere Aſphalie, c'eſt ainſi qu'on m'appelloit dans mon déguiſement. Il ne ſe trouvoit perſonne qui pût luy apprendre de mes nouvelles; il entra dans un chagrin qui penſa étre bien funeſte à bien des gens; il alla s'imaginer que la Reine m'avoit fait empoiſonner; il luy donna des Gardes, & fit arrêter Zephirine, qu'il crût être complice du crime, parce que lorſqu'il luy avoit demandé qui j'étois, & d'ou j'étois? Elle luy avoit répondu, qu'elle avoit des raiſons très-importantes qui l'empêchoient de ſatisfaire ſa curioſité ſur cela. Il luy fit faire ſon procès regulierement, & la condamna à mourir, ſur le refus qu'elle faiſoit de parler. Comme on la conduiſoit au lieu

où

où on devoit luy trancher la tête, la Reine luy envoya dire qu'elle la prioit de tout avoüer ; & on avertit aussi-tôt le Roy, que Zephirine vouloit luy parler. Il la fit venir dans son appartement, & après qu'elle luy eut demandé pardon, elle luy conta toute mon avanture de la maniere que je viens de vous la dire. Il l'écouta sans l'interrompre ; & après qu'elle eut achevé son recit, il fut encore long-tems sans parler. Enfin sortant d'une profonde réverie : Il faut, dit-il, que je pousse vôtre ingratitude à bout, & qu'après vôtre perfidie, je vous témoigne tant de bonté, que la honte & le regret d'avoir offensé un Roy si généreux, soient pour vous un supplice plus cruel que la mort même. Je vous pardonne, ajoûta-t'il, toutes vos trahisons ; &

pour

pour tant de bonté, je ne vous demande que de cacher à tout le reſte du monde les raiſons que j'avois de vous traitter avec plus de rigueur.

Il alla enſuite trouver la Reine, & après luy avoir reproché fort doucement ſes infidelitez, il luy dit qu'il vouloit tout oublier; mais qu'il la prioit d'avoir à l'avenir une conduite plus réguliere. Un procedé ſi plein de douceur & de franchiſe toucha Sebaſtide, qui naturellement étoit bonne; elle ſe jetta en pleurant aux pieds du Roy, luy jura de n'aimer jamais que luy; & luy a ſi bien tenu ſa parole, que lorſque deux ou trois années après je repaſſai en Bithynie, à peine luy-même pût-il obtenir qu'elle me vit. Elle me pria de ne la regarder plus que comme une amie, qui auroit toûjours beaucoup

coup de conſideration pour moi, mais qui ne ſeroit plus capable des mêmes foibleſſes qu'elle avoit euës. Et elle ajoûta, que comme elle ſe défioit toûjours de l'amour d'elle-même & de moy, elle me prioit de la conſiderer toûjours un peu, & de ne la jamais voir.

Je fus ſi charmé de ce changement peu ordinaire, & de l'union ſincere dans laquelle le Mary & la Femme vivoient, que je ne pouvois me laſſer d'admirer la prudence de l'un, qui avoit ſi bien ſçû ramener un jeune eſprit par la douceur; & le bon naturel de l'autre, qui avoit ſi bien répondu à l'honnêteté qu'on avoit euë pour elle. Je partis plein d'eſtime pour l'un & pour l'autre, après leur avoir fait mille proteſtations d'amitié. Il ne s'eſt depuis ce tems-

là

là préſenté aucune occaſion de les ſervir, que je ne l'aye embraſſée avec joye.

Le Dictateur ayant ainſi fini ſon recit, dit à Catulle de ſe ſouvenir de la Fête de Venus, dont il luy avoit promis d'avoir ſoin, & que pour luy il alloit voir Craſtinie, à qui il parleroit ſi fortement en ſa faveur, qu'il l'aſſuroit par avance qu'elle ne feroit plus l'irritée. Il ſçavoit bien ce qu'il promettoit, & ce qui arriva enſuite a fait croire que Craſtinie & luy agiſſoient de concert. Elle receût Catulle avec tant d'honnêteté, elle eut même pour luy tant de petites bontez ſecrettes, qu'elle l'attacha entierement à elle. Il fut ſon Amant déclaré, & on ne parla plus d'autre choſe que de ſon mariage avec Craſtinie, dont les nouvelles allerent même juſqu'à Rome, & affli-

ge-

ſligerent ſenſiblement Lesbie ; car enfin cette belle perſonne, de l'infidelité de qui Catulle ſe plaignoit ſi ſouvent, avoit toûjours pour lui la plus grande paſſion du monde ; & quoy que toutes les apparences fuſſent contre elle, elle étoit en effet la plus conſtante, la plus délicate, & la plus mal-heureuſe Amante qui ait jamais aimé ; mais il n'eſt pas encore tems de démêler tout cecy. Le jour de la Fête de Venus, que Ceſar avoit choiſi pour le Regal qu'il vouloit donner, étant venu ; Catulle, qui, comme nous avons dit, en avoit le ſoin, fit diſtribuer la veille une infinité de copies de Vers les plus délicats & les plus paſſionnez du monde, qu'il avoit faits pour le magnifique Regal, qu'il appella la Fête de Venus.

L'An-

L'Antiquité nous a laiſſé peu d'Ouvrages auſſi beaux que ces Vers-là ; & je croy qu'on ſera bien aiſe de les trouver ici.

# VERS POUR LA FESTE DE VENUS.

Cras amet qui nunquam amavit : quique amavit cras amet.

*HAtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,*

*Qui*

*Qui n'avez point d'Amour ſenti les*
*douces peines;*
*Et vous qui dés long-tems ſoûpirez*
*dans ſes chaînes,*
*Amans dans ces beaux jours redoublez*
*vos ardeurs.*

*Le doux Printems, dont l'aimable*
*verdure*
*Semble d'un long ſommeil retirer la*
*Nature,*
*Nous invite à faire l'Amour;*
*Les Hymens des Oyſeaux célébrent ſon*
*retour.*
*Les Bois même échauffez par les Eaux*
*careſſantes,*
*Que le Ciel amoureux*
*Se plaît à repandre ſur eux,*
*Mêlent par cent baiſers leurs feüilles*
*renaiſſantes.*

*Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,*
*Que*

*Qui n'avez point d'Amour ſenti les douces peines,*
*Et vous qui dés long-tems ſoûpirez dans ſes chaînes,*
*Amans dans ces beaux jours redoublez vos ardeurs.*

*Venus dans le Printems ſortit du ſein de l'Onde,*
*Alors au milieu des Poiſſons,*
*Elle fit triompher l'Amour en cent façons,*
*Et prononça ces mots en arrivant au monde.*

*Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,*
*Qui n'avez point d'Amour ſenti les douces peines,*
*Et vous qui dés long-tems ſoûpirez dans ſes chaînes,*

*Amans*

*Amans dans ces beaux jours redoublez vos ardeurs.*

*C'eſt elle, c'eſt l'ardeur que par tout elle inſpire,*
*Qui donne à l'Orient ſes tréſors precieux;*
*Nous lui devons les préſens du Zephire,*
*Dont le ſouffle gracieux*
*Enrichit nos Jardins en careſſant ſa Flore,*
*De Roſes & de Lys qu'il fait pour elle éclore.*
*C'eſt elle qui la nuit*
*Allume ces beaux Corps, dont la clarté nous luit;*
*Elle leur livre une amoureuſe guerre,*
*En leur montrant les beautez de la Terre.*
*Ces Amans lumineux*

*Sur*

*Sur les aimables Fleurs, dont ils ſont*
*amoureux,*
*Verſent de precieuſes larmes,*
*Qui relevent les charmes,*
*Dont elles ſe ſervent contre eux.*
*Cette liqueur ſuſpenduë*
*Sur elles le matin forme un Cryſtal*
*charmant,*
*Qui brillant à nôtre veuë,*
*Leur ſert de nourriture enſemble &*
*d'ornement.*
*Par cét heureux ſerein la Roſe réjoüie,*
*Dans ſon bouton demi fleuri,*
*S'ouvre après au Soleil qui lui ſert de*
*mari,*
*Et ſeche en la baiſant cette amoureuſe*
*pluye.*

*Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,*
*Qui n'avez point d'Amour ſenti les*
*douces peines,*
*Et vous qui dés long-tems ſoûpirez*
*dans*

dans ſes chaînes,
Amans dans ces beaux jours redoublez vos ardeurs.

Les Nymphes vont ſortir de leurs ſombres retraites,
Venus veut qu'au ſon des Muſettes,
Elles viennent à ſes côtez,
Faire paroître leurs beautez
Dans cette Fête charmante.
L'Amour ſera ſans arc & ſans carquois;
Il n'aura rien dont la veûë épouvante,
Si lon ſe range ſous ſes Loix,
Ce ſera l'effet de ſes charmes,
Et non pas de ſes armes.
Allez, Nymphes, allez,
Ne craignez point qu'Amour vous bleſſe;
Que vos cœurs toutefois d'un vain orgueil enflez,
N'inſultent point à ſa foibleſſe;
L'Amour eſt toûjours dangereux,

*Et s'il faut vous parler ſans feindre,*
*Lorſqu'au lieu d'étonner par des fers,*
*par des feux,*
*Il fait le doucereux,*
*C'eſt alors qu'il eſt plus à craindre.*

*Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,*
*Qui n'avez point d'Amour ſenti le*
*douces peines,*
*Et vous qui des long-tems ſoupirez*
*dans ſes chaînes,*
*Amans dans ces beaux jours redoublez*
*vos ardeurs.*

*Diane, durant ces myſteres,*
*Dont on veut bien t'avertir,*
*Tu pourras, ſi tu veux, empêcher de*
*ſortir*
*Tes Nymphes trop ſeveres.*

Ce-

*Cependant laisse en paix les Lions & les Ours,*
*Dont Venus aura soin d'aprivoiser la rage ;*
*Fai cesser dans les Bois le meurtre & le carnage ;*
*Et n'ensanglanté point la Fête des Amours.*
*Si tu ne te picquois de trop de modestie,*
*On te prieroit d'être de la partie ;*
*Tu verrois mille Amans*
*Satisfaire leurs tendresses,*
*Et pour plaire à leurs Maîtresses,*
*Inventer mille jeux charmans.*
*Apollon y viendra mêler sa Symphonie ;*
*Cerés & Bacchus en feront,*
*Et tous apporteront*
*Un peu d'agréable folie.*
*Laisse donc dans les lieux que le Sort t'a soumis,*
*Venus & ses Amis ;*
*Retire-toi, sage Déesse.*

Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,
Qui n'avez point d'Amour ſenti les
douces peines,
Et vous qui des long-tems ſoûpirez
dans ſes chaînes,
Amans dans ces beaux jours redoublez
vos ardeurs.

Tandis que tu te repoſes,
Souffre qu'aſſiſe au milieu des
Forêts,
Sur un trône de Myrthe environné
de Roſes,
Que les Amours ont fait ex-
près,
Vénus régle toutes choſes.
Venez charmantes fleurs
De la Montagne Hyblée,
De vos plus douces odeurs
Parfumer l'Aſſemblée;

Et

*Et vous, Nymphes, souvenez-*
*vous*
*Que parmi des plaisirs si doux,*
*On a souvent senti d'amoureuses allar-*
*mes.*
*Et que l'Amour souvent a sçû blesser*
*sans armes.*

Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,
Qui n'avez point d'Amour senti les
douces peines,
Et vous qui dès long-tems soûpirez
dans ses chaînes,
Amans dans ces beaux jours redou-
blez vos ardeurs.

Une rosée amoureuse & fertile,
En r'animant tout l'Univers,
Rendra nos Bocages plus verts,
Et la Terre à germer plus prompte &
plus facile.

L'Air qui l'embrasse ainsi qu'un
tendre Epoux,
Par ses écoulemens le flate & la ca-
resse,
Et luy donne au Printems des marques
de tendresse,
Dont nous profitons tous.
Déja Venus elle-même,
Qui veut que tout le monde
aime,
Se repand dans tous les corps,
Et par des secrets ressorts
Fait sentir sa puissance.
De qui tous les mortels ont receû la
naissance.

Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,
Qui n'avez point d'Amour senti les
douces peines,
Et vous qui dès long-tems soûpirez
dans ses chaînes,
Aimons dans ces beaux jours redou-
blez vos ardeurs. Si

Si vous ſçavez vôtre Hiſtoire,
Romains; vous ſçavez qu'à Venus
Rome doit toute ſa gloire;
C'eſt elle qui vainquit Turnus,
Qui fit qu'Enée épouſa Lavinie,
Et que Mars amoureux de la belle Silvie,
La fit Mere de Romulus.
Elle inventa ces Fêtes amoureuſes,
Qui dans vos murs nouvellement bâtis,
Attirerent jadis
Les Sabines trop curieuſes,
De qui vos fiers Ayeuls eurent bientôt des Fils.
Rome luy doit ainſi ſa naiſſance divine;
Elle luy doit Ceſar, qui tient entre ſes mains

*Le ſort de tous les humains,*
*Et tire de Venus ſon illuſtre origine.*

*Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,*
*Qui n'avez point d'Amour ſenti les douces peines,*
*Et vous qui dès long-tems ſoûpirez dans ſes chaînes,*
*Amans dans ces beaux jours redoublez vos ardeurs.*

*Venus approche, & ſon Fils l'accompagne,*
*Les Champs en paroiſſent plus beaux,*
*Et les Bois ſont chargez de mille fruits nouveaux.*
*L'Amour aime la Campagne,*
*On dit qu'il y nâquit, & qu'un berceau de fleurs*

*Pre-*

*Preparé par la Terre,*
*Receût ce petit Dieu des cœurs,*
*Qui ſçait leur faire une ſi douce guerre.*

*Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,*
*Qui n'avez point d'Amour ſenti les douces peines,*
*Et vous qui dès long-tems ſoûpirez dans ſes chaînes,*
*Amans dans ces beaux jours redoublez vos ardeurs.*

*Les Moutons font l'amour dans les plaines fleuries,*
*Les Bergers amoureux danſent dans les Prairies,*
*Les Oiſeaux dans les Bois chantent à tous momens*
*Leurs amoureux tourmens;*

Les Cignes enroüez sur les bords de Meandre,
De ces feux dans les eaux ne sçauroient se défendre.
J'entens sous ces Ormeaux
Ces Nymphes que les Dieux changerent en Oiseaux,
Les filles de Terée,
Dont l'ame sous des corps nouveaux,
D'amour encore pénétrée,
Ne peut haïr ce Dieu qui causa tous leurs maux.
Taisons-nous, de leurs chants les bocages resonnent,
Et les Bergers contens,
Prêtent l'oreille aux airs que ces Oiseaux entonnent;
Ah! quand reviendra mon Printems?
Mais c'est assez parler, les Muses m'abandonnent,
Apollon même est las

De

*De ſuivre un diſcoureur qui ne perd*
*point haleine :*
*Ceſſons, & ne l'obligeons pas*
*A nous fermer la veine.*

*Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,*
*Qui n'avez point d'Amour ſenti les*
*douces peines,*
*Et vous qui dès long-tems ſoûpirez*
*dans ſes chaînes,*
*Amans dans ces beaux jours redoublez*
*vos ardeurs.*

Le jour de la Fête toute, la Cour de Ceſar s'habilla d'une maniere très-galante ; les Dames étoient en Nymphes, & les Hommes en demi-Dieux; mais ſi magnifiques les uns & les autres, qu'il

n'y a peut-être jamais eu de Spectacle si beau que la marche de cette Troupe superbe, qui partit au lever du Soleil, pour se rendre à une demie lieuë du Palais de Cesar, dans un lieu où Catulle avoit fait préparer tout ce qui étoit necessaire pour les divertissemens qu'on devoit prendre durant deux ou trois jours.

Tout ce qu'il y avoit de jeunesse de qualité à Rome, qui aimoit la dépense & les plaisirs, étoit auprès de Cesar, qui dès le tems qu'il commandoit dans les Gaules avoit gagné leur amitié, soit en leur prêtant de l'argent, soit en leur offrant sa protection, lors qu'ils avoient de méchantes affaires. De sorte qu'on peut dire que dans cette Cour, la bonne mine & l'air galant des Chevaliers ne cedoit point à la beauté des Dames, qui

quoy

quoy qu'elles ne fussent pas toutes Romaines, avoient pourtant toutes je ne sçai quel air de majesté qui les faisoit prendre pour des Divinitez.

Eunoë Reine de Maüritanie, pour qui Cesar avoit quelques tendresses de cœur; & la jeune Nise Princesse de Bithynie, fille du Roy Nicomede & de cette belle Reine; dont il raconta l'Histoire à Catulle de la maniere qu'on vient de dire: Ces deux Princesses dis-je, marchoient à la tête des Dames. Elles étoient toutes deux si belles, quoy que leurs beautez fussent differentes, que s'il eût fallu juger entr'elles, on n'eût sceû à qui donner le prix. Eunoë avoit déja passé la premiere jeunesse, & étoit un peu brune; mais elle avoit une si grande régularité dans les traits, & je ne

ſçai quoy de ſi relevé & de ſi majeſtueux dans la phyſionomie, que la jeuneſſe, l'embonpoint, la blancheur & la vivacité de Niſe ne luy faiſoient point de tort.

Ceſar conduiſoit les Hommes, & quoi qu'il fût dans un âge aſſez avancé, il avoit encore ſi bonne mine, qu'il effaçoit la plûpart des jeunes gens; il avoit la taille grande & proportionnée, beaucoup de ſanté, quoi qu'il eût le viſage maigre, le teint blanc & uni, les yeux noirs, bien fendus & pleins de feu; joignez à tout cela, qu'il avoit une parure ſi riche & ſi brillante, qu'il étoit preſque impoſſible de le regarder. On ſçait qu'il a aimé les Pierreries & les Bijoux juſqu'à l'excès; il y en a même qui ont dit, qu'il ne porta la guerre dans la grande

de Bretagne, qu'à cause qu'on luy avoit assuré que cette Isle étoit pleine d'une infinité de Pierres precieuses, d'une beauté & d'une grosseur extraordinaire. On peut croire qu'étant devenu le Maître du Monde, il s'étoit contenté, & qu'il avoit une quantité prodigieuse de Perles & de Diamans; il le fit bien voir le jour de cette Fête, dont nous parlons. Son habillement & le harnois de son cheval en étoient tout couverts.

On arriva enfin au bruit des Haut-bois & des Trompettes auprès d'une petite coline toute couverte de bois, au bas de laquelle il y avoit une grande Prairie occupée par un Ruisseau qui serpentoit au milieu. Catulle avoit fait élever au pied de la coline un beau Palais tout de verdure: on

voyoit

voyoit de grands Sallons, les uns ovales, les autres quarrez, & au dessus des dômes il y avoit de differentes figures. Tout cela étoit fait de planches jointes ensemble, & couvertes au dedans & au dehors de branches d'arbres, dont les feüilles étoient extremement vertes, & de fleurs qu'on y avoit attachées d'espace en espace. Il y avoit même des courts & des jardins separez par des murailles de verdure; ce n'étoit par tout que Citronniers & qu'Orangers, qu'on avoit fait porter dans des caisses magnifiques, dont les peintures representoient les victoires de Cesar. On avoit placé sur la coline de grands reservoirs d'eau qui descendoit par des canaux dans les jardins, & y faisoit en divers endroits des cassades & des fontaines. Au dessus

ſus de la porte du Palais, qu'on appelloit le Palais de Venus, on liſoit ces Vers.

*Hâtez-vous d'aimer, jeunes cœurs,*
*Qui n'avez point d'Amour ſenti les douces peines,*
*Et vous qui dès long-tems ſoupirez dans ſes chaînes,*
*Amans dans ces beaux jours redoublez vos ardeurs.*

Dans les Salles du Palais d'un côté, on trouvoit ceux-cy.

*L'Amour paroît ici ſans arc & ſans carquois;*
*Si l'on ſe range ſous ſes loix,*
*Ce ſera l'effet de ſes charmes,*
*Et non pas de ſes armes.*

D'un autre côté, on liſoit ces autres Vers.

*Nym-*

*Nymphes, ſouvenez-vous*
*Que parmi des plaiſirs ſi doux,*
*On a ſouvent ſenti d'amoureuſes allarmes,*
*Et que l'Amour ſouvent a ſçû bleſſer ſans armes.*

Dans la Prairie qui étoit au devant du Palais, on voyoit des troupes de Bergers & de Bergeres galamment habillées, qui dançoient au ſon des Muſettes. A la porte du Palais une troupe de joüeurs d'Inſtrumens & de Muſiciens, envoyez par Apollon, vint recevoir Ceſar & les Dames. Un peu plus avant, & en differens endroits, on trouva differentes troupes; les unes repréſentant les Miniſtres de Bacchus, les autres ceux de Cerés, de Pomone, de Priape, & de Flore. Chaque troupe venoit offrir aux Dames des fruits, des fleurs, des parfums,

fums, des liqueurs, & des eſſences. A la porte de la premiere Salle, une infinité de petits Enfans, les plus beaux & les plus joliment habillez du monde, repréſentoient de petits Amours. Dans la Salle, une troupe de Graces vint ſaluër les Dames, & les conduiſit dans un grand Sallon; c'étoit l'endroit le plus délicieux de ce Palais enchanté; il étoit tout jonché de fleurs, il avoit la plus belle veuë qu'on pût ſouhaiter, d'un côté ſur les Jardins, & de l'autre ſur la Prairie; & par des machines qui ne paroiſſoient point, on y faiſoit tomber une eſpece de roſée d'Eaux de ſenteurs très-douces.

Ce fut là que par un magnifique repas, commencerent les plaiſirs de la Fête de Venus, qui durerent trois jours entiers. Il

seroit long & difficile d'en faire un détail, il suffit qu'on sçache que les Spectacles, les Concerts, les Promenades, & tout ce qui peut contribuer à la joye, se trouvoit dans cette Fête.

Catulle y eut toute sorte de sujets de se loüer de Crastinie, elle n'entretint presque que luy, & elle luy dit mille choses tendres & obligeantes; en sorte qu'il crût qu'elle l'aimoit effectivement, & qu'il se reprocha à luy-même de ne la pas assez aimer: car il avoüoit à Aurelius, qu'il ne se sentoit point pour elle, ces ardeurs, ces raviſſemens, ces inquietudes qu'il sentoit autrefois pour Lesbie; C'est, disoit-il ensuite pour s'excuser, que chaque chose a son tems; j'étois plus jeune alors; j'aimois avec plus de violence, & j'aime à présent avec plus de raison.

Les

Les Fêtes étant finies, Catulle songea à partir pour l'Egypte, selon qu'il l'avoit promis à Cesar; il prit donc congé de Crastinie, en l'asseûrant qu'il l'aimeroit toûjours, & monta sur un Brigantin que le Dictateur luy avoit donné, & fit voile du côté d'Alexandrie. En partant, il laissa sur sa table un Billet pour Aurelius, qui y trouva ces Vers.



# AURELIUS.

## Commendo tibi me, ac meos amores.

*JE mets entre vos mains, & mes Amours & moy ;*
*Car enfin, quoy qu'abſent, je ſuis toûjours où j'aime,*
*Je les confie à vôtre bonne foy,*
*Conſervez-les contre vous-même.*
*Je ne crains point ces Gens de grands ſoins occupez,*
*Qu'accablent mille affaires ;*
*Mais vous par qui tant de Maris trompez,*

*Ont*

*Ont enfin renfermé leurs Epouſes legeres:*
*Qui ne ſongez qu'à vos plaiſirs,*
*Et dont jamais l'Amour n'a trompé les deſirs.*
*Oüi, je vous crains, je crains cét air de confiance,*
*Que vous donne vôtre bonheur;*
*Mais faites-en ailleurs l'experience,*
*Et laiſſez-moy ſans trouble occuper un ſeul cœur.*
*Si l'amitié, ſi mes prieres,*
*Ne vous empêchent pas d'être de mes Rivaux,*
*Puiſſiez-vous ſouffrir tous les maux,*
*Que jadis chez les Grecs ſouffroient les adulteres.*

Peut-être que Catulle par ces Gens

Gens accablez de ſoins & d'affaires, avoit prétendu marquer Ceſar ; mais on verra par la ſuite de cette Hiſtoire, que ce Dictateur étoit aſſurément le plus dangereux de ſes Rivaux.

*Fin du Second Tome.*

# TABLE

## De ce qui eſt contenu dans les Tom. I. & II.

*Miſer Catulle deſinas ineptire.* Pag. 6

HISTOIRE DE CATULLE & de Lesbie. 11

ODE POUR DIANE.

*Dianæ ſummas in fide.* 20

*Ille mi par eſſe Deo videtur.* 25

# TABLE.

CATULLE A LESBIE. 29

VERS POUR LE MOINEAU de Lesbie.

*Passer delitiæ meæ puellæ.* 30

*Quintilia formosa est multis.* 36
*Salve nec minimo puella naso.* 39

PLAINTE SUR LA MORT du Moineau de Lesbie.

*Lugete, ô Veneres Cupidinesque.* 47

VERS A LESBIE.

*Vivamus, mea Lesbia, atque amemus.* 51

VERS A LESBIE.

*Queris quot mihi basiationes.* 53

# TABLE.

VERS SUR L'INCONSTANCE du Sexe.

*Nulli se dicit mulier mea nubere malle.* 56

CATULLE A LICINIUS.

*Hesterno, Licini, die otiosi.* 63

VERS A LESBIE.

*Dicebas quondam solum te nosse Catullum.* 78

VERS A LESBIE.

*Odi & amo, quare id faciam fortasse requiris.* 80

VERS A GELLIUS.

*Non ideo Gelli sperabam te mihi fidum.* 87

# TABLE.

## AUTRES CONTRE GELLIUS.

*Gellius eſt tenuis, quidni, cui tam bona mater.* 89
*Gellius eſt pulcher.* 96

## VERS A IPSITILLE.

*Amabo, mea dulcis Ipſitilla.* 98

## VERS A CÆLIUS.

*Cœli Lesbia noſtra, Lesbia illa.* 101

## VERS A LICINIUS.

*Si quicquam mutis gratum, acceptumve ſepulchris.* 113

## CATULLE A FURIUS, & à Aurelius.

*Furi & Aureli comites Catulli.* 116

TO-

# TABLE.

# TOME SECOND.

## A FURIUS.

*FUri cui neque servus est, neque arca.* Pag. 125

## VERS A VARUS.

*Suffenus iste, Vare, quem probè nosti.* 135

## VERS TIREZ DE PLAUTE.

*Diva Astarte hominum Deorumque vis.* 152

## SUR LA SMYRNE DE CINNA.

*Smyrna mei Cinnæ nonam post denique messem.* 161

# TABLE.

## VERS DE TERENCE.

*O Dave itan' contemnor abs te.* 171

## VERS A JUVENCIUS.

*Mellitos oculos tuos, Juvenci.* 175

## VERS CONTRE RAVIDUS.

*Quanam te mala mens, miſelle Ravide?* 177

## FABLE D'ATHIS ET DE Cybelle.

*Super alta vectus Athis celeri rate maria.* 183

## CATULLE AU BEAU JUVENCIUS.

*Surripui tibi dum ludis, mellite Juvenci.* 201

HI-

# TABLE.

HISTOIRE DE CESAR. 209

CESAR A LA REINE DE Bithynie. 219

CESAR A LA REINE DE Bithynie. 224

VERS POUR LA FESTE DE Venus.

*Cras amet qui nunquam amavit: quique ama: it cras amet.* 260

A AURELIUS.

*Commendo tibi me, ac meos amores.* 286

# LES AMOURS DE CATULLE.

CATULLE ayant eu un vent favorable arriva bien-tôt à Alexandrie, il commençoit déja à découvrir le Phare célébre, dont la ſtructure & la ſituation merveilleuſe faiſoient un des plus beaux effets du monde, & il en conſideroit la beauté avec l'attention d'un homme qui ſe connoît parfai-

tement en toutes choſes.

Ce Phare étoit une Iſle qui ſe trouvant placée au milieu de la mer, à peu près à une ſtade d'Alexandrie, y faiſoit un Port dont l'accès étoit très-difficile ; Ptolomée Philadelphe y avoit conſtruit une Tour d'une hauteur & d'une grandeur prodigieuſe, au haut de laquelle on allumoit toutes les nuits des flambeaux qui faiſoient connoître aux Pilotes la route qu'ils devoient prendre ; beaucoup d'Egyptiens avoient bâti des maiſons dans cette Iſle, & étoient venus s'y établir ; de ſorte que le Phare étoit une eſpece de petite Ville, que le même Ptolomée, dont nous venons de parler, avoit trouvé moyen de joindre à Alexandrie, par un mole ou une eſpece de digue qu'il avoit fait élever dans la mer.

Sur

Sur le Port on voyoit le magnifique Palais des Rois d'Egypte, qui avoit d'un côté l'aſpect de la mer, & de l'autre celuy d'un théatre ſuperbe qui ſervoit de Citadelle, & avec qui il communiquoit par des lignes & des fortifications très-bien entenduës; ce Palais étoit ſi vaſte, il étoit orné de tant de Dômes ſuperbes, de Tours & de Pavillons, dont les pointes dorées ébloüiſſoient ceux qui le regardoient, qu'on l'eût plûtôt pris pour une Ville que pour la maiſon d'un ſeul homme. Un peu plus dans l'enfoncement s'élevoit Alexandrie, dont les édifices ſe commandoient les uns les autres avec tant de régularité, qu'il ſembloit que ceux qui les avoient bâtis, avoient voulu faire une eſpece d'amphithéatre.

Catulle ne pouvoit ſe laſſer

d'admirer tant de beautez ; lors qu'il fut agréablement surpris par un spectacle aussi magnifique que galant, & qui luy sembla avoir quelque chose de l'enchantement.

Il entendit d'abord un concert merveilleux de flûtes, de hauts-bois & de lyres ; cette Symphonie étoit mêlée de voix qui chantoient des airs tendres & passionnez ; il tourna la tête du côté où se faisoit le concert, & il vit une petite Flotte composée de sept ou huit Galeres qui voguoient lentement sur la mer ; elles étoient ornées de riches peintures, leurs mâts étoient dorez ; les cables étoient de soye mêlée d'or, les voiles étoient d'étoffe en broderie de differentes couleurs, les pavillons de même, les rideaux en étoient renoüez avec de gros cordons d'or & attachez à

des

des agraffes de pierrerie ; dans l'une de ces Galeres étoient les Joüeurs d'inſtrumens ; dans une autre les Chantres, tous habillez d'une maniere ſinguliere & galante ; une autre portoit des gens qui brûloient des paſtilles & répandoient des eſſences dont tout le rivage étoit parfumé ; dans une autre, on voyoit des femmes couvertes de guirlandes, & de feuillages, qui tenoient des corbeilles pleines de toutes ſortes de fleurs. A côté d'elles des hommes vêtus à peu près de la même maniere, portoient de grands baſſins d'or chargez de fruits en pyramides. Le reſte des Galeres étoit plein des plus belles perſonnes du monde de l'un & de l'autre ſexe ; dont les habits étoient ſi riches & ſi brillans, qu'il étoit impoſſible de les regarder, lorſque le Soleil donnoit deſſus.

Au milieu de ces petits Vaiſſeaux paroiſſoit une Galere plus grande & plus ſuperbe que les autres ; ſa prouë étoit d'or, garnie de perles & de diamans, & chargée d'un relief où l'on voyoit des figures de differens animaux faites au naturel ; les voiles étoient de pourpre, garnie tout autour d'une groſſe crépine d'or & ſemée de chiffres en broderie d'argent, les cordages étoient tout d'or & d'argent, & le corps de la Galere qu'on n'avoit pû s'empêcher de faire de bois, étoit ſi bien doré, que l'or même ne paroiſſoit pas plus beau ; les rames étoient toutes entieres d'argent, tout le long des bords regnoient de gros feſtons de fleurs d'orange & de jaſmin, ſoûtenus d'eſpace en eſpace par de petits Amours de vermeil doré. Au milieu

lieu de cette Galere ſur un grand tapis couleur de feu broché d'or, on avoit élevé un petit thrône, tout brillant d'émeraudes & de rubis, au deſſus il y avoit un dais de drap d'or, & autour paroiſſoient de belles filles vêtuës en Nymphes & en Nereïdes; & de jeunes enfans habillez en Amours, qui tenoient des évantails en leurs mains pour rafraîchir l'air; les rameurs repréſentoient des Faunes & des Satyres, & dans cet ajuſtement ſauvage ils ne laiſſoient pas d'avoir je ne ſçai quoi d'agréable.

Sur le petit thrône dont nous venons de parler, étoit aſſiſe l'admirable Cleopatre, dans un habit pareil à celui que les Peintres donnent à la Déeſſe Venus; elle avoit à ſes côtez Iras & Charmion, ſes deux cheres confidentes qui ne

l'abandonnerent jamais, & qui lui furent si fidelles, que lors qu'après la defaite d'Antoine, cette belle & mal-heureuse Reine fut contrainte à se faire mourir, elles ne voulurent pas lui survivre, & furent trouvées par les gens d'Auguste mourantes aux pieds de leur Princesse, dont elles venoient d'étendre le corps couvert de ses plus riches habits sur un lit de parade, qu'elle même avoit fait dresser. Derriere elle étoit ce même Apollodore de Sicile qui pendant les troubles d'Egypte eut l'adresse de la porter jusques dans le Palais d'Alexandrie où Cesar étoit investi par Achillas, & les Egyptiens qui s'étoient revoltez.

Catulle avoit oüi dire mille choses surprenantes des richesses & de la magnificence de Cleopa-

tre,

tre, qui ſurpaſſoit en cela les Maîtres du monde: cependant il avoit peine à croire ce qu'il en voyoit. Il eſt vrai auſſi que le hazard avoit fait qu'elle étaloit ce jour-là tout ce qu'elle avoit de plus ſuperbe; il y avoit fort peu de temps qu'elle étoit accouchée d'un fils qu'elle avoit nommé *Céſarion* du nom de Ceſar, qui, à ce qu'elle diſoit, en étoit le pére. Et d'abord qu'elle fut en état de ſortir, elle voulut célébrer la naiſſance de ce jeune Prince, par des Fêtes qu'elle donna durant pluſieurs jours à ſa Cour. Ce fut pour cette occaſion qu'elle fit équiper cette Flotte ſi galante & ſi riche, dont nous venons de faire la peinture.

Elle s'en ſervit depuis dans une autre rencontre plus importante, lors qu'étant mandée par Antoi-

ne qui étoit pour lors Maître de la plus grande partie du monde; & auprès de qui on l'avoit accusée d'avoir donné de puissans secours à Crassus, elle s'embarqua sur la Riviere de Cydnus pour l'aller trouver, & mena un équipage si magnifique, qu'on eût dit qu'elle alloit plûtôt pour triompher que pour se justifier.

Les Historiens les plus sinceres, & qui exagerent le moins donnent de si hautes idées de sa magnificence dans les festins, de sa richesse dans les meubles, & de sa profusion en tout, que si on n'avoit beaucoup d'estime pour eux, on prendroit ce qu'ils en disent pour des fables. Ce qui est certain, c'est qu'Antoine qui étoit le plus riche, le plus voluptueux, & le plus prodigue des hommes, parut auprès d'elle grossier, peu délicat & avare. Ca-

Catulle ſe trouvant aſſez près de la Flotte pour être apperceû, fit arrêter ſon Brigantin, & éleva ſur la poupe un grand Etendart qui étoit une eſpece de Pavillon, ſur lequel paroiſſoient les Aigles Romaines & le Portrait de Ceſar; Cleopatre jetta les yeux deſſus & le reconnut, elle envoya auſſi-tôt Apollodore dans un eſquif où il fit entrer l'Envoyé du Dictateur, & enſuite il le conduiſit dans la Galere de la Reine.

Catulle voyant de plus près les choſes qu'il avoit admirées de loin, fut ſi ſurpris & ſi charmé, que quoy qu'il eût infiniment d'eſprit, il parut embarraſſé, & ne fit pas un compliment fort regulier. Ce qui lui cauſa cette grande ſurpriſe, ne fut pas tant la magnificence de Cleopatre, que Cleopatre elle-même. Cette Princeſſe n'a-

voit alors que vingt ans, & elle joignoit à un air de majesté & de grandeur une beauté si touchante, je ne sçai quoi de si tendre & de si passionné paroissoit dans ses regards pleins de feu, qu'il étoit impossible de la considerer sans émotion. Elle s'appercevoit bien de l'effet que sa beauté faisoit, & elle prenoit plaisir à augmenter par des manieres engageantes, & par mille choses agréables qu'elle disoit, le trouble que sa présence excitoit dans les cœurs. Elle étoit d'une taille grande & proportionnée; elle avoit les cheveux noirs, les yeux de même couleur, brillants & bien fendus; & quoi qu'elle fût d'un païs où les excessives ardeurs du Soleil noircissent un peu les Habitans, elle avoit le teint si délicat, la peau si belle & si blanche,

che, qu'elle ſurpaſſoit en cela les femmes qui naiſſent dans les païs les plus froids. On peut juger quelle étoit alors ſa beauté dans cette premiere jeuneſſe, par l'éclat qu'elle conſervoit encore long tems après dans un âge plus avancé. Elle avoit trente-neuf ans, lors qu'après la perte de la Bataille d'Actium, la mort d'Antoine, & une infinité d'autres malheurs qui lui arriverent tout de ſuite, Auguſte vint la voir dans une eſpece de tombeau où elle s'étoit enfermée. Il la trouva dans un deſordre terrible, couchée ſur un petit lit de repos tendu de noir, & n'ayant ſur elle qu'un manteau fort ſimple de toile d'argent doublé d'une gaze noire; elle n'étoit point coëffée, ſes cheveux, dont elle avoit arraché une grande partie, lui tom-

boient negligemment ſur les épaules & ſur la gorge, où les marques des coups qu'elle s'étoit donnez dans ſon deſeſpoir paroiſſoient encore. Ses yeux étoient battus, ſon viſage étoit pâle & maigre, ſa voix étoit foible, & elle ne diſoit pas deux mots de ſuite ſans pouſſer pluſieurs ſoûpirs. Cependant elle parut encore ſi belle dans ce pitoyable état, qu'Auguſte eut beſoin de tout le pouvoir qu'il avoit ſur lui, pour s'empêcher de ſe perdre au même écueil, où trois des plus grands hommes de la terre avoient échoûé; c'eſt à dire, que peu s'en fallut qu'il ne devint amoureux de cette même Reine, que le jeune Pompée, Jules Ceſar & Antoine avoient aimée avec tant de paſſion, qu'ils avoient abandonné pour elle le ſoin de

leurs

leurs affaires & de leur gloire.

Par ce que je viens de dire, il eſt aiſé de juger que lors que Catulle la vit, elle étoit la plus belle perſonne du monde, ſon eſprit ne charmoit pas moins que ſa beauté ; & peu de gens entroient en converſation avec elle qui n'en fuſſent enchantez ; elle ſçavoit une infinité d'agréables choſes ; elle avoit toûjours aimé les Lettres & les Sçavans ; elle avoit beaucoup étudié ; & on dit que jamais Antoine ne lui fit de préſent qui lui fût plus agréable, que celui de la fameuſe Bibliotheque de Pergame, où il y avoit deux cens mille Volumes qu'il lui donna, & qu'elle mit en la place de la Bibliotheque des Ptolomées ſes ayeux, qui avoit été brûlée durant la guerre que Ceſar fut obligé de faire en Egypte ;

cette

cette Reine poſſedoit parfaitement cinq ou ſix langues étrangeres, & il n'y a peut-être jamais eu de Princeſſe en qui tant de grandes qualitez ſe ſoient trouvées unies.

D'abord qu'elle eût lû les Lettres de Ceſar, & qu'elle eût appris la reputation de Catulle, elle n'entretint plus que luy, & durant tout le reſte du jour, qui ſe paſſa en plaiſirs & en réjoûïſſance, elle luy fit tant d'honnêtetez, que l'homme le plus vain du monde auroit eû un grand ſujet d'en étre content. On le logea dans un appartement magnifique auprès de celuy de la Reine; & le lendemain elle voulut elle-même luy faire voir tout ce qu'il y avoit de beau à Alexandrie.

Elle le mena au lieu où ſe voyent encore aujourd'huy les trois célébres Pyramides, qu'on mettoit

toit alors au nombre des miracles du monde ; elle le fit entrer dans le tombeau d'Alexandre, dont le corps ſe voyoit encore tout entier du temps d'Auguſte ; enfin elle luy fit remarquer tous les endroits du Nil, & luy montra entre autres celuy qui eſt ſi renommé, où ce fleuve ſe ſéparant en deux bras qui vont ſe rejetter dans la mer par deux bouches differentes, forme une eſpece de triangle qu'on a appellé *Delta*, du nom d'une Lettre Grecque qui reſſemble à un triangle ; ce fut-là que Ceſar termina la guerre d'Egypte, par la défaite entiere des troupes du dernier Ptolomée, qui ſe perdit luy-même dans les eaux, en voulant ſe ſauver chez les Parthes.

Au retour de la promenade elle mena Catulle dans une grande Galerie, qui étoit un des plus beaux

beaux endroits de ſon Palais ; on y voyoit une infinité de belles Peintures. Les Portraits de tous les Princes & de toutes les Princeſſes qui avoient regné en Egypte depuis Alexandre, y étoient rangez ſelon l'ordre des tems.

Il s'arrêta particulierement à conſiderer celuy d'une Princeſſe, qui avoit un air ſi paſſionné & ſi doux dans le viſage, qu'il y avoit lieu de croire qu'elle avoit eu l'ame fort ſenſible. Cleopatre s'appercevant de l'attention avec laquelle Catulle regardoit ce Portrait : N'eſt-il pas vray, luy dit-elle, que la phyſionomie de cette Princeſſe a quelque choſe de fort heureux ? Elle a auſſi été une des plus heureuſes perſonnes du monde ; & ſi vous ſçaviez le ſecret de ſa vie, comme je le ſçay, vous admireriez le bonheur qui l'a toûjours ac-

accompagnée, ſes foibleſſes même & ſes fautes ont eu des ſuites éclatantes & glorieuſes. C'eſt, ajoûta-t-elle, la célébre Berenice, dont on dit que les cheveux ont été changez en étoille. Quoy, repliqua Catulle, c'eſt là cette Berenice pour qui Callimaque a fait ce beau Poëme, où il raconte ſi agréablement l'avanture de ſes cheveux, qu'elle avoit voüez à Venus pour la proſperité des armes du Roy; & qui ayant été appendus dans le Temple de la Déeſſe, ne s'y trouverent plus le lendemain, & au rapport du fameux Aſtrologue Conon parurent au Ciel transformez en étoille? En verité, continua t-il, cette perſonne meritoit bien que les Dieux fiſſent quelque choſe d'extraordinaire pour elle. L'Amour, reprit Cleopatre, a eu plus de part

dans

dans ce miracle que tous les autres Dieux ; j'en ay depuis peu découvert le myſtere en liſant certains manuſcrits de Callimaque qui me ſont tombez entre les mains. Catulle pria Cleopatre, avec tout le reſpect qu'il luy devoit, de vouloir bien luy apprendre ce qu'elle ſçavoit de particulier ſur une avanture qui avoit fait tant de bruit dans le monde. Je ſuis un peu intereſſée, luy dit Cleopatre en riant, & ſi vous voulez que je vous apprenne une Hiſtoire qui eſt ſceûë de fort peu de perſonnes, il faut que vous faſſiez quelque choſe pour l'amour de moy. Il y a long-temps, continua-t-elle, que j'ay envie de voir en vers Latins l'Elegie de Callimaque ſur la chevelure de Berenice : donnez-vous la peine de la traduire, & quand vous me l'apporterez, je

vous

vous apprendrai des choſes ſi nouvelles ſur le ſujet de Berenice, que vous ne vous repentirez point de m'avoir ſatisfaite.

Catulle ſe retira peu de temps après cette converſation dans ſon appartement, & le lendemain en venant ſaluer Cleopatre, il luy donna un papier où elle lût ces Vers.



DE

# DE LA CHEVELURE DE BERENICE.

Omnia qui magni dispexit lumina mundi.

*LE celebre Conon, dont les yeux asseurez*
*Observent nuit & jour les Globes azurez,*
*Qui sçait par quels ressorts finissant sa carriere,*
*Le Soleil sous les eaux va cacher sa lumiere,*
*Et prête ses rayons à mille astres divers,*
*Qui la nuit en sa place éclairent l'Univers;*
*Ce Conon dans le Ciel, m'a déja reconnuë*
*De Tresse que j'étois, Etoille devenüe.*

*L'ai-*

L'aimable Berenice autrefois me porta,
Autrefois sur sa tête avec soin m'ajusta;
J'étois sa chevelure & j'ornois son visage,
A qui le Dieu d'amour auroit pû rendre hommage.
Elle m'offrit aux Dieux, dont un si beau présent
Obtint pour son Epoux le secours tout-puissant,
C'étoit le Roy du Nil, le jeune Ptolomée
Qu'elle aimoit tendrement, dont elle étoit aimée.
Ce Prince à son Epouse uni nouvellement
Comblé de ses faveurs & toûjours son amant,
Ecouta trop la voix d'une gloire ennemie,
Et déclara la guerre aux Princes d'Assyrie;
Ma Reine qui de Mars redoutoit les fureurs

Ré-

Répandit un torrent de veritables
pleurs,
Bien differens de ceux qu'au jour de
l'Hymenée,
Fait couler de ses yeux l'Epouse a-
bandonnée,
Lors qu'elle voit sortir ses parens & ses
sœurs,
Qui d'un amant heureux la livrent
aux ardeurs,
Elle ne verse alors que quelques feintes
larmes,
Et l'amoureux combat luy donne peu
d'allarmes;
Le moindre effort l'étonne & semble
l'offenser;
Mais je sçai sur cela, ce que l'on doit
penser;
Et j'ai veû quelquefois ma Reine se
defendre,
Lors que son jeune Epoux vouloit trop
entreprendre,
Elle le repoussoit, quoi qu'il plût à son
cœur,

Mais

*Mais elle ſouhaitoit qu'il fût bientôt vainqueur.*
*Belle Reine à préſent dans vos douleurs ameres*
*Vos attraits ſont moüillez par des larmes ſinceres,*
*Vous pleurez, vous pouſſez mille triſtes ſoûpirs,*
*Non, parce que la guerre interrompt vos plaiſirs;*
*Mais d'un Epoux aimé l'abſence périlleuſe*
*Jette un trouble mortel dans vôtre ame amoureuſe,*
*Enfin vous n'avez plus cette intrépidité*
*Qui de vos premiers ans ſoûtenoit la fierté,*
*A des ennuis ſans fin vôtre cœur s'abandonne,*
*Le moindre bruit qui court l'inquiete & l'étonne.*
*Ne vous ſouvient-il plus de l'Hy-*

*men glorieux,*
*Qui de plus grand que vous ne laisse*
*que les Dieux?*
*De tout vôtre bon-heur rapellez la*
*memoire,*
*Il sied mal de pleurer quand on a tant*
*de gloire,*
*Vous le dites vous-même à vôtre tri-*
*ste Epoux,*
*En essuyant les pleurs qu'il répandoit*
*pour vous,*
*Plus que lui maintenant vous étes*
*affligée,*
*Quel revers ou quel Dieu vous a si-*
*tôt changée?*
*Ah! c'est que vous aimez, & que*
*pour les Amants*
*Un seul moment d'absence a mille*
*affreux tourmens.*
*Mais afin qu'à vos vœux les Dieux*
*fussent propices,*
*Et qu'ils daignassent voir les pompeux*
*sacrifices,*

*Où*

*Où le Prêtre immolant cent Taureaux chaque jour*
*De vôtre Epoux vainqueur demandoit le retour.*
*Helas ! qu'avez-vous dit ? quelle injuſte promeſſe,*
*Sans m'avoir conſultée a fait vôtre tendreſſe ?*
*J'ay beau la condamner ; malheureuſe ! c'eſt moy*
*Qui dois auprès des Dieux dégager vôtre foy ;*
*J'obeïs à regret à vôtre ordre ſuprême,*
*Je vous quitte à regret, j'en jure par vous-même,*
*Par vôtre front ſacré, par vos divins appas,*
*(Qui jure à faux par eux ſoit puni du trépas.)*
*Mais je murmure en vain contre le ſer barbare*
*Qui de ce front charmant pour jamais me ſépare,*

*Qui peut luy resister? Le fer surmonte tout,*
*Rien ne s'oppose à luy, dont il ne vienne à bout;*
*Jadis le fer du Mede a coupé des Montagnes,*
*Et changé leurs hauteurs en de vastes Campagnes,*
*Seroit-il émoussé par d'impuissans cheveux,*
*De qui le moindre vent forme & défait les nœux,*
*Ils sont contre les cœurs assez pourveûs de charmes,*
*Mais pour braver le fer ce sont de foibles armes.*
*Maudit soit mille fois celuy qui le premier*
*Arracha de sa mine & façonna l'acier,*
*Ce funeste metal dont l'envie & la rage*
*Ont fait mille instrumens de meurtre & de carnage.*
*Les cheveux qui formoient d'autres tresses mes sœurs,* D'a-

*D'abord en renaiſſant plaignirent mes*
*malheurs ;*
*Déja la ſombre nuit faiſoit place à l'Au-*
*rore,*
*Quand je vis arriver le tendre Epoux*
*de Flore,*
*Le doux Pere des fleurs, le Zephire ſub-*
*til,*
*Gracieux habitant des rivages du Nil;*
*Envoyé par les Dieux dont la bonté ſu-*
*prême,*
*Vouloit me couronner d'un nouveau*
*diadême.*
*Avant que les mortels euſſent ouvert*
*les yeux,*
*Il vint un tourbillon pour m'enlever*
*aux Cieux.*
*Dans ce Temple où Venus eſt par vous*
*adorée,*
*J'étois ſur un Autel, dépoüille conſa-*
*crée,*
*Et de là par les airs mes cheveux ſoû-*
*tenus,*

*Volerent auſſi-tôt dans le ſein de Venus.*
*La Déeſſe me prit & ſes mains immortelles,*
*Me donnerent d'abord mille beautez nouvelles,*
*Un cercle de rayons d'abord m'environna,*
*Dont le ſoudain éclat me plût & m'étonna.*
*Enfin elle voulut que vôtre chevelure,*
*D'une étoille eût au Ciel le rang & la figure.*
*Ariadne jadis vit ſon royal bandeau,*
*Par un ordre pareil faire un Aſtre nouveau.*
*La Vierge & le Lion reſſerrant leur lumiere,*
*Près de Caliſte entr'eux ont marqué ma carriere,*
*Je cours vers l'Occident où je guide Veſper,*
*Qui le plus tard qu'il peut ſe plonge dans la Mer;*

Je

Je vois rouler des Cieux la brillante machine,
Je sens marcher sur moy toute la Cour divine ;
Mais il faut l'avoüer, de tous côtez
S'élever contre moy les Astres irritez,
A revenir vers vous je serois toute prête,
Et me trouverois mieux sur vôtre aimable tête ;
Nourrie avecque soin d'essence & de parfums,
Qu'environnée au Ciel de rayons importuns ;
Mais à de vains honneurs les Dieux m'ont destinée,
Et je suis en ces lieux pour toûjours enchaînée.
Vous que l'Hymen unit par des liens sacrez
Refusez des plaisirs si long-temps desirez,
Et ne permettez point qu'un Epoux temeraire,

*Faſſe ce qu'aux Epoux il eſt permis de*
*faire,*
*Avant que vous m'ayez par des preſens*
*offerts,*
*Engagée à donner des charmes à vos*
*fers.*
*Je ne parle qu'à vous Beautez chaſtes*
*& ſages,*
*C'eſt de vous que je veux recevoir des*
*hommages,*
*Puiſſent ſe perdre en l'air les odieux*
*préſens*
*De celles dont les vœux ne ſont point in-*
*nocens,*
*Je ne ſuis point propice aux cœurs ſouil-*
*lez de crimes,*
*Pour vous qui ne brûlez que de feux*
*legitimes,*
*Dans un heureux Hymen joüiſſez d'une*
*paix,*
*Dont la tranquillité ne finiſſe jamais.*
*Et vous, ma belle Reine, à qui je*
*dois ma gloire,*

*De*

*De ce que je vous fûs, conservez la memoire,*
*Lorsque vous tournerez vos regards vers les Cieux,*
*Sur moy de temps en temps arrêtez vos beaux yeux,*
*Daignez me confier vos secrettes demandes,*
*Et souffrez qu'à Venus je porte vos offrandes;*
*Mais je passe avec vous trop de temps en discours*
*Le jour approche, il faut que je suive mon cours,*
*De mes retardemens déja le Ciel s'irrite,*
*Adieu ma Reine, adieu, malgré moy, je vous quitte.*

Il est juste, dit Cleopatre à Catulle, après avoir lû plusieurs fois ces Vers, que je m'acquitte à présent de ce que je vous ay promis; elle se leva aussi-tôt, & après

avoir congedié ſa Cour, elle le fit paſſer par un beau Jardin, au bout duquel il y avoit un Salon le plus délicieux du monde ; aux deux côtez de ce Salon étoient deux Grottes artificielles, où l'eau qui s'y répandoit par des canaux dorez faiſoit mille figures ſurprenantes ; les fenêtres donnoient d'un côté ſur l'appartement Royal qui étoit à l'autre extrémité du jardin, & qui faiſoit une face admirable ; de l'autre côté elles donnoient ſur un jardin d'Orangers & de Citronniers, par une Caſcade magnifique qui faiſoit un bruit pareil à celuy des plus rapides torrens. Ce fut dans cet agréable Salon que Cleopatre mena Catulle, elle le fit aſſeoir ſur une pile de carreaux de differentes étoffes, & s'étant à demy couchée ſur un petit lit de drap d'or, elle parla de la ſorte.

# HISTOIRE
## DE
# CALLIMAQUE
## ET DE
# BERENICE.

CALLIMAQUE ayant resolu de suivre l'exemple de son pére, qui avoit préferé l'Etude de la Poësie au Gouvernement de la la Republique de Cyrene qu'il

pouvoit eſperer avec beaucoup de juſtice; vint à Alexandrie ſur la fin du regne de Ptolomée Philadelphe, celuy de tous les Rois d'Egypte qui a eu le plus de goût & d'affection pour les Lettres. Il ne tarda guere à étre connu & eſtimé dans une Cour, où il ſuffiſoit de faire profeſſion des Sciences pour s'attirer beaucoup de conſideration. Mais outre que Callimaque avoit infiniment de merite, il étoit encore d'une qualité diſtinguée dans le monde, & à qui on devoit des égards particuliers; car je penſe que vous n'ignorez pas que ſes ancêtres avoient fondé dans la Libye, & tenu fort long-temps le Royaume de Cyrene; leurs Sujets ſe revolterent enfin contre eux; & Cyrene devint un Etat populaire; mais ils conſerverent toûjours parmi leurs Citoyens.

yens une eſpece de Principauté, dont le grand Pére de Callimaque a joüi le dernier. Il fut leur Général, & ſe ſignala dans cet emploi par des actions de prudence & de valeur ; je vous raconte là des choſes que vous ſçavez ſans doute auſſi bien que moy ; car il y a apparence que vous avez lû cette Epitaphe, où Callimaque dit luy-même ce que je viens de vous dire.

# EPITAPHE DE BATTUS.

*JE naquis d'un Pere guerrier,*
*Qui s'occupa ſans ceſſe aux travaux de la guerre.*
*Et du bruit de ſon nom remplit toute la terre ;*

*Pour*

*Pour moy, je preferais le doux Myrte au*
*Laurier ;*
*Et je paſſai ma vie*
*Dans le ſein d'Apollon loin des traits de*
*l'Envie.*
*Callimaque mon fils, a marché ſur*
*mes pas,*
*Il fuit des grands emplois, la peine &*
*l'embarras ;*
*Il n'eſt point tourmenté de deſirs inuti-*
*les,*
*Et rend ainſi ſes jours tranquilles.*

Callimaque étoit bienfait, quoy qu'il ne fût pas beau : il étoit d'une taille moyenne, mais droite & proportionnée, il avoit le teint un peu bazané, les cheveux noirs, les yeux de même couleur, & une certaine indolence ſpirituelle dans toutes ſes manieres, qui plaiſoit extrémement. On voyoit ſur ſon viſage un air de mélancholie, au travers du-

duquel il paroiſſoit je ne ſçay quoy de tendre & de paſſionné, qui intereſſoit pour luy malgré qu'on en eût. Il parloit peu, mais il ne diſoit rien qui ne fût fort agréable ; au reſte il étoit ſage, diſcret, & l'homme du monde qui ſçavoit le mieux taire ce qu'il faloit.

Cleopatre s'arrêta en cet endroit, & tira de ſa poche une petite boëte à portrait qui n'avoit rien de ſuperbe ; mais dont l'ouvrage étoit admirable, elle l'ouvrit & y fit voir à Catulle le Portrait de Callimaque fait au naturel, qu'elle avoit trouvé dans un cabinet d'antiques, où les Rois d'Egypte avoient amaſſé une infinité de Medailles & d'anciennes peintures ; & après qu'il l'eût aſſez conſideré, elle reprit ainſi ſon diſcours.

Cal-

Callimaque ayant toutes ces grandes qualitez, acquit tant de credit & tant de conſideration en Egypte, qu'on le regarda bientôt comme le Favori de Ptolomée, qui luy faiſoit tous les honneurs & tous les biens dont il pouvoit s'aviſer. Mais avant que d'entrer davantage dans le détail de ſon Hiſtoire, il faut vous dire quelque choſe des interêts de la Cour d'Egypte, & de l'état auquel elle ſe trouvoit pour lors.

Ptolomée étoit un Prince naturellement bon, magnifique & liberal, aimant les Lettres avec excès, & ne concevant que des deſſeins relevez; il avoit pluſieurs enfans, mais qui ne luy reſſembloient pas tous. Ptolomée ſon fils & les deux Berenices ſes filles tenoient beaucoup de ſon humeur douce & bien-faiſante; mais Laodi-

ce

ce l'aînée de ſes filles étoit une des plus cruelles, des plus artificieuſes & des plus méchantes Princeſſes qui ayent jamais regné; avec cela elle ne laiſſoit pas d'avoir autant de beauté qu'il en falloit pour ſe faire aimer par ceux qui ne connoiſſoient pas ſon caractere. Ptolomée ne l'aimoit point, & il luy donna des marques bien ſenſibles de ſon averſion, lors qu'Antiochus Roy de Syrie luy envoya demander une de ſes filles en mariage, outre qu'elle étoit l'aînée, il ſembloit qu'Antiochus eût même quelques veûës particulieres pour elle; cependant Ptolomée reſolut de luy donner une des cadettes; il eſt vray que cette reſolution ne pût s'executer, & ne laiſſa pas d'avoir des ſuites bien funeſtes.

Antiochus vint luy-même à la Cour d'Egypte, & Laodice, dont

dont l'humeur cruelle avoit beaucoup de rapport avec celle de ce Roy, fit tant par ſes artifices & par ſes complaiſances qu'elle l'engagea, & que quoy qu'il eût déja fait beaucoup d'avance auprès de Berenice; il s'en retira & s'attacha tout entier à elle, & enſuite malgré les remontrances de Ptolomée l'épouſa. Les affaires étoient alors dans un état où la politique vouloit qu'on eût de grands égards pour Antiochus; ainſi on ſouffrit avec patience l'affront qu'il faiſoit à Berenice qui étoit celle-là même, dont le portrait vous a ſi fort plû. Elle fut très-ſenſible aux mépris d'Antiochus, quoy qu'elle ne l'aimât point & juſqu'à ce qu'elle eût été vengée, elle ne parla d'autre choſe que du plaiſir que luy feroient ceux qui luy donneroient les moyens

yens de ſe venger. Un jour que la converſation ſe tourna ſur ce ſujet, elle dit à Callimaque qu'elle pardonneroit à un de ſes Sujets d'avoir la temerité de l'aimer & de luy déclarer ſon amour, pourveû qu'il la vengeât. Callimaque qui avoit coûtume de luy entendre dire mille choſes pareilles, ne fit aucune réflexion ſur celle-là; mais peu de temps après, il s'apperceût que lors qu'il étoit ſeul avec Ptolomée, il rendoit à Antiochus & à Laodice tous les méchans offices qu'il pouvoit; il s'interrogeoit luy-même ſur cela, & il prenoit plaiſir à ſe tromper; car au lieu de s'avouër la paſſion qu'il commençoit à ſentir pour Berenice, il prétextoit de raiſons de politique, tout ce qui n'étoit qu'un effet de l'amour; cependant il ſe rendit très-aſſidu auprès de Berenice, &

plus

plus il la vit, plus il devint amoureux.

Cette Princeſſe de ſon côté ſe plaiſoit extrémement dans la converſation de ce Favori, qui n'étoit point avec elle, ce qu'il paroiſſoit avec tout le reſte du monde ; car au lieu qu'il n'avoit coûtume de parler que de choſes grandes & ſerieuſes, lors qu'il étoit en préſence de beaucoup de gens, il badinoit agréablement avec Berenice, & ſe défaiſant de ſa gravité lors qu'il approchoit de ſa ruelle, il étoit plus enjoüé & plus galant que le plus jeune de ſes Courtiſans.

Cependant il avoit mis les choſes en un état, que Ptolomée étoit ſur le point de déclarer la guerre à Antiochus ; ce Roy n'avoit communiqué ſon deſſein à perſonne, & il ne prenoit les avis que du ſeul Callimaque. Toutes choſes étoient prê-

tes

tes pour la guerre, lors que l'ayant fait entrer dans ſon cabinet, il luy demanda pour la derniere fois ſon ſentiment ſur cette grande affaire, & l'aſſura qu'il ne feroit que ce qu'il luy conſeilleroit : de ſorte que Callimaque ſe trouva, pour ainſi dire, l'Arbitre de la paix & de la guerre ; il fut embaraſſé & pria Ptolomée de luy donner du temps pour penſer à la réponſe qu'il luy feroit.

Il ſe retira chez luy, & s'examina luy-même avec plus de ſincerité qu'il n'avoit encore fait. Hé bien ! ſe diſoit-il, tu aimes la Princeſſe, un mot qui luy eſt échappé ſans reflexion t'a obligé à broüiller les affaires d'une maniere que deux des plus puiſſants Royaumes du monde en gemiront peut-être long-temps : ſurquoy fondes-tu cette eſperance ? quelles ſont tes veûës ?

veûës? Berenice t'aimera-t-elle, quand tu auras allumé la guerre entre l'Egypte & la Syrie? oſeras-tu luy avoüer que tu l'aimes? Mais, qui t'a dit que les ſuites de cette guerre ſeront heureuſes? qui t'a dit que Ptolomée ne ſera point vaincu? & ſeras-tu fort agréable à la fille, quand tu auras cauſé la ruïne du Pére? Mais je veux que cette guerre ait tout le ſuccès qu'on peut ſouhaiter, la Princeſſe ſçaura-t-elle que c'eſt toy qui y aura fait reſoudre ſon Pére? ſçaura-t-elle que les conſeils que tu as donnez au Roy t'ont été inſpirez par la paſſion que tu as pour elle? Encore ſi tu luy avois dit que tu l'aimes. Il s'arrêtoit long-temps ſur cette pensée, & tout d'un coup, comme s'il fût ſorti d'un long aſſoupiſſement, il reprenoit en luy-même: moy, luy dire que je l'aime? &

quel

quel ſeroit mon deſſein? Voudrois-je par une temerité preſque ſans exemple détruire la reputation de ſageſſe & de prudence que je me ſuis acquiſe avec tant de peine? Non, non, continuoit-il, il faut plûtôt mourir que de nous démentir ſi honteuſement: cependant, ſe diſoit-il encore, il faut répondre au Roy, il faut conclure la paix ou la guerre. Helas! ajoûtoit-il douloureuſement, dequoy me ſuis-je aviſé de vouloir me mêler du gouvernement de l'Etat, moy qui n'ay quitté ma Patrie que pour me donner tout entier à l'étude des belles Lettres, & pour éviter l'embarras des affaires publiques?

Ces differentes penſées l'entretinrent ſi long-temps, que la nuit étant déja fort avancée, il ſe coucha avant que d'avoir rien déterminé. Le lendemain il ſe leva d'abord

bord qu'il fut jour, & comme l'appartement qu'il occupoit au Palais, donnoit ſur les jardins, il alla ſe promener pour rêver encore à ce qu'il avoit à faire.

Il faiſoit très-beau ce jour-là, & la Princeſſe Berenice s'étant éveillée plûtôt qu'à l'ordinaire, étoit venuë prendre l'air dans le même jardin où Callimaque ſe promenoit. Il y avoit déja long-temps, qu'elle y étoit, ſans qu'il l'eût veûë; enfin il entra dans un petit bois de myrte, dont les allées étoient extrémement étroites & touffuës, & où le gazoüillement des oiſeaux, & le bruit d'une infinité de petits jets d'eau, faiſoient un murmure le plus agréable du monde. Berenice ayant laiſſé ſes femmes à dix ou douze pas d'elle, s'étoit aſſiſe dans ce bois ſur un ſiege de gazon qui étoit au bout d'u

d'une allée, auprès d'un baſſin de Jaſpe élevé ſur un pied d'eſtail de marbre, dont l'eau qui ſortoit du baſſin par deux ou trois muſles de Lion, empêchoit de voir l'ouvrage qui étoit très-beau.

Gallimaque vint juſqu'aux pieds de la Princeſſe ſans l'appercevoir; tant il étoit occupé de ſa réverie; & lors qu'il jetta les yeux ſur elle, il luy fit une profonde reverence, & voulut ſe retirer par reſpect; mais elle luy ordonna de demeurer auprès d'elle; & enſuite s'étant levée, elle voulut qu'il luy aidât à marcher. Il étoit ſi réveur & ſi mélancholique, que ſa triſteſſe paroiſſoit ſur ſon viſage; elle luy demanda les raiſons de ſon chagrin, & comme elle ſçavoit qu'étant fort ſerieux par tout ailleurs, il tâchoit de paroître enjoûé pour la réjoüir lors qu'il étoit auprès

d'elle. Vous oubliez, luy dit-elle obligeamment, que vous étes avec moy. Helas, Madame, repliqua-t-il en ſoûpirant & en la regardant d'un air paſſionné, c'eſt parce que je m'en ſouviens trop bien que je ſuis ſi chagrin; il rougit auſſi-tôt & baiſſa les yeux; la Princeſſe rougit de même, & ne comprit pourtant pas trop ce qu'il vouloit luy dire, ou du moins feignit de ne le pas comprendre, car elle continua à le preſſer de luy dire les cauſes de ſa triſteſſe.

Que diriez-vous, Madame, luy dit-il, ſi je vous apprenois que je ſuis amoureux? Je ne vous demanderois plus, reprit-elle, pourquoy vous étes ſi réveur; car enfin j'ay oûi dire, que les Amans révent toûjours lors qu'ils ne ſont pas auprès de leurs Maîtreſſes. Il y en a même, interrompit Callimaque,

qui

qui révent auprès d'elles, quoy qu'ils y ſoient ſeuls. C'eſt ce que je ne ſçavois point, luy dit-elle, mais il me ſemble que ces Amants ſi réveurs feroient beaucoup mieux d'entretenir leurs Maîtreſſes, que de les laiſſer incivilement s'ennuïer en leur compagnie. En verité, ajoûta-t-elle en riant, ces Amants-là ſont un peu viſionnaires. Je n'ay garde, repliqua-t-il, de prendre leur parti contre vous: mais j'oſerai vous dire, qu'on peut étre ſeul auprès de la perſonne qu'on aime & y réver ſans étre viſionnaire. Comme il vit que la Princeſſe étoit diſpoſée à l'écouter; on aime, dit il, quelquefois des perſonnes à qui le reſpect empêche qu'on ne le diſe, il ſe fait alors un combat ſecret entre l'amour qui veut qu'on parle, & le devoir qui oblige à ſe taire; ces troubles & ces

agitations rapellent un homme tout entier en luy-même, & ne le laiſſent pas en état de dire des inutilitez, lors qu'il a des choſes ſi importantes à dire, & qu'il eſt obligé de les taire. Tout ce que vous dites, reprit la Princeſſe, eſt beau & bien penſé, mais quand on a un peu d'eſprit & de raiſon, on n'aime que des perſonnes à qui on peut avoüer ſa paſſion ſans bleſſer ſon devoir. Ah! Madame, s'écria Callimaque, a-t-on toûjours le temps de raiſonner, lors qu'on devient amoureux? N'eſt on pas ſurpris ſans qu'on y penſe, & n'y a-t-il pas quelques occaſions où l'homme le plus raiſonnable ſe flatte, & s'imagine qu'on luy pardonnera ſa témerité? Je vous ay oüy dire à vous-même que vous ſouffririez, qu'un de vos Sujets qui vous auroit vangée eût la folie

de

de vous aimer & de vous le dire. Il eſt vray, reprit Berenice, que je l'ay dit : mais il eſt vray auſſi, que quoy que j'aye pû dire, je ne ſçay pas trop ce que je ferois, ſi un Sujet, après m'avoir bien ſervie, s'oublioit aſſez pour me faire une déclaration. Cependant, Madame, dit Callimaque en ſoûpirant, la folle eſperance que vos paroles ont fait concevoir, a perdu un mal-heureux qui les a entenduës, & qui ſe voyant en état de vous venger, a crû qu'il luy étoit permis de vous aimer. Hé! de grace, interrompit la Princeſſe, apprenez-moy qui eſt cet homme qui peut me venger. Callimaque ayant tourné la tête dans ce moment, & s'étant apperçû que les femmes de la Princeſſe étoient dans une autre allée fort loin d'elle, ſe jetta à ſes genoux, & luy dit; Vous

voyez, Madame, le temeraire qui oſe vous aimer, & qui eſpere vous venger. Berenice fit un pas en arriere, & ordonna à Callimaque de ſe lever ; je vous eſtime trop, luy dit-elle enſuite, pour prendre ſerieuſement tout ce que vous me dites ; je regarde vôtre amour comme une plaiſanterie que vous avez voulu faire, ſur ce que l'envie d'étre vengée, m'avoit fait dire des choſes un peu trop outrées : mais ſouvenez-vous que ces plaiſanteries-là ne doivent ſe faire qu'une fois, & qu'elles deviennent criminelles lors qu'on veut les continuër. Hé bien, Madame, reprit Callimaque, il faut étouffer une mal-heureuſe paſſion, que vous avez allumée vous-même ; ſans vos flatteuſes paroles je me ſerois défendu, & j'euſſe reſiſté à vos charmes, ſi vos diſcours ne m'euſ-

ſent

ſent trompé, & obligé, pour ainſi dire, à me trahir moy-même ; je ne vous réponds pas que je puiſſe éteindre un feu que j'ay long-tems pris plaiſir à entretenir & à augmenter, mais j'oſe vous aſſurer que je l'empêcherai avec tant de ſoin de paroître à vos yeux, qu'il ne tiendra pas à moy que vous ne puiſſiez oublier que j'ay eu la hardieſſe de vous aimer. Au reſte, continua t-il, je ne laiſſerai pas de faire pour vôtre vengeance tout ce que vous pourriez attendre d'un homme pour qui vous auriez d'extrêmes bontez ; la paix ou la guerre entre l'Egypte & la Syrie dépendent de mon ſeul avis, & je vais reſoudre le Roy à declarer la guerre, & à la faire avec tant de force qu'on ſera bien-tôt en état d'impoſer à Antiochus & à Laodice telles loix qu'on voudra.

Callimaque après cela ſe retira, ſans oſer attendre la réponſe de Berenice.

Cette Princeſſe fut ſi charmée & ſi touchée de la ſoûmiſſion qu'il luy fit paroître, qu'elle eût plus d'une fois envie de le faire rappeller, pour luy dire quelque choſe de plus obligeant ; elle fit encore pluſieurs tours dans le Jardin ; & ne penſa à autre choſe qu'à la paſſion reſpectueuſe de Callimaque. Quelles ſuites dangereuſes, ſe diſoit-elle, puis-je craindre d'un amour ſi ſage & ſi ſoûmis ? N'y a-t-il pas de la cruauté de refuſer à un homme qui me ſert avec tant de deſintereſſement, la permiſſion de me dire qu'il m'aime ? Toutes les vertus de Callimaque luy revenoient enſuite dans l'eſprit, & y cauſoient un trouble qui approchoit bien fort de l'amour. Pour luy, il alla trou-

ver

ver le Roy, dont il tourna l'eſprit de maniere, que la premiere choſe que la Princeſſe apprit en rentrant chez elle, fut que la guerre étoit arrêtée contre la Syrie. Il y avoit long-temps que les troupes étoient toutes prêtes à marcher ; & on fit une irruption ſi bruſque, & ſi violente dans les Etats d'Antiochus que ce Roy ſe crut d'abord perdu. Il aſſembla enſuite de puiſſantes armées, & la guerre fut ſanglante de part & d'autre.

Pendant tout le temps qu'elle dura, Callimaque qui n'alloit point à l'armée, ſe rendit plus aſſidu que jamais auprès de Berenice, il tâcha même de paroître plus enjoüé ; mais il ne pouvoit pas ſi bien ſe contraindre qu'il ne luy échapât de temps en temps de ſoûpirs qui trahiſſoient ſon cœur ; il évitoit le plus qu'il pouvoit d'être ſeul

auprès d'elle, & lors qu'il y étoit, il ne parloit que de choſes indifferentes. Il eſt vray qu'on voyoit bien qu'il ſe faiſoit une violence extrême pour ne pas dire ce qu'il penſoit ; mais on ne l'en trouvoit pas moins agréable dans la converſation.

Une conduite ſi ſage & ſi reglée avança plus ſes affaires que n'euſſent fait les plus grands emportemens ; plus il s'obſtinoit à ſe taire, plus la Princeſſe ſe diſoit en elle-même des choſes avantageuſes pour luy ; & plus il s'efforçoit à cacher la paſſion qu'il avoit pour elle, plus elle tâchoit de luy faire connoître la bonté ſecrette qu'elle avoit pour luy. Cependant les Généraux d'Egypte défirent deux ou trois fois les troupes d'Antiochus, qui enfin apprehendant la deſolation entiere de ſes Etats, en-

envoya des Ambaſſadeurs à Ptolomée pour luy demander la Paix. On nomma de part & d'autre des Plenipotentiaires pour la traiter ; & Callimaque fut choiſi du côté d'Egypte. Il ſe diſpoſa à partir pour ſe rendre ſur la Frontiere le plûtôt qu'il pourroit, & il n'oublia rien de ce qui pouvoit faire éclater la grandeur & la magnificence du Maître qu'il ſervoit ; il fit un équipage ſuperbe, & contre ſon ordinaire il ſe para luy-même, & s'habilla avec tant de richeſſe & de propreté, que ſa bonne mine en parut beaucoup davantage. Toute la Cour alla prendre congé de luy, & on luy fit des honneurs extraordinaires dans cette occaſion, qui luy étoit d'autant plus avantageuſe, que c'étoit luy qui avoit conſeillé cette guerre dont le ſuccès étoit ſi heureux.

Parmi tant de ſujets de joye, Callimaque ne pouvoit s'empêcher de laiſſer paroître un fonds de triſteſſe ſecrette qui l'accabloit ; il ſoûpiroit ſouvent, il levoit les yeux au Ciel, comme pour ſe plaindre de ſa deſtinée : enfin il faiſoit tout ce que font ceux qui ont de grands chagrins, & qui n'oſent en parler. Hé bien, ſe diſoit-il quelquefois à luy-même, voilà beaucoup de ſang que tu as fait répandre : Voilà beaucoup de mal-heureux que tu as ſacrifiez à la folle envie que tu avois de plaire à une fiere Princeſſe, qui mépriſe ta paſſion ; quel parti veux-tu prendre maintenant? ne veux-tu point encore conſulter cette ingratte Princeſſe, & préferer aux interêts publics celuy de ſa vengeance particuliere ? Ah ! Callimaque, n'as-tu fait juſqu'ici profeſſion de mépriſer ce que le reſte

des

des hommes eſtime tant, & d'avoir des veûës differentes des leurs, que pour tomber dans des égaremens, dont ils ne ſeroient point capables? Que ferai-je donc, continuoit-il en luy-même? Partons, ajoûtoit-il, ſans voir l'inſenſible Berenice; ménageons pour le bien de l'Etat les avantages qu'on a eus dans la guerre, & ne nous ſouvenons pas ſeulement que nous aimons Berenice, & que Berenice veut être vengée. Tandis qu'il prenoit cette reſolution, la Princeſſe commençoit à s'allarmer de ce qu'il ne venoit point luy dire adieu, il avoit déja eu du Roy ſon Audience de congé, il étoit fort tard, & on diſoit qu'il devoit partir le lendemain. Ah! Callimaque ne m'aime plus, s'écrioit-elle en préſence de Pheronie, une de ſes femmes, pour qui elle n'avoit rien de ſecret.

Mais penſes-tu, continuoit-elle, qu'il parte ſans me voir? La bienſeance & ſon devoir ne l'emporteront-ils pas ſur les autres conſiderations qu'il peut avoir? D'où vient qu'il commence à me fuïr, lors qu'il eſt plus en état que jamais d'obtenir en me vengeant la permiſſion de m'aimer? Il n'eſt plus touché de moy; mes froideurs l'ont rebuté; je perds le plus ſoûmis, le plus diſcret & le plus accompli des Amans; & ce qui me deſeſpere, Pheronie, je le perds dans le moment que je commence à l'aimer: car enfin il ne faut pas que je t'en faſſe un myſtere. Callimaque a trouvé le ſecret de vaincre ma fierté; je l'aime, ma chere Pheronie. Tandis que Berenice s'entretenoit ainſi avec cette femme, on vint luy dire qu'un homme demandoit à luy parler de la part

de

de Callimaque. Elle commanda qu'on le fit entrer, & cet homme luy donna un billet qu'elle lût auſſi-tôt. Il étoit à peu près en ces termes.

# CALLIMAQUE A LA PRINCESSE BERENICE.

*PErmettez-moy, Madame, de partir ſans aller vous dire adieu; je me trouve dans un état, où j'aurois bien de la peine à m'empêcher de vous dire des choſes qui pourroient vous irriter. Mais ſouvenez-vous, je vous prie, que ce n'eſt que par un excès de reſpect pour vous que je manque*

*que dans cette occaſion à ce que je vous dois.*

CALLIMAQUE.

Berenice ne pût s'empêcher de faire réponſe à Callimaque, elle ſe fit apporter des Tablettes, & y écrivit ces mots.

# BERENICE A CALLIMAQUE.

BERENICE *ne pardonnera jamais à* CALLIMAQUE, *le peu de ſoin qu'il aura de luy plaire s'il part ſans la voir, on ne peut deviner les raiſons qu'il a de la fuïr, & on ne ſera point ſatisfaite qu'il ne ſoit venu luy-même les expliquer.*

BERENICE.

Cal-

Callimaque étoit trop amoureux pour refuſer d'obeïr à un ordre ſi charmant, il fit prier la Princeſſe de trouver bon qu'il la vît le ſoir même qu'il receût ce Billet, parce qu'il étoit obligé de partir le lendemain de grand matin. Il vint enſuite à ſon appartement lorſque tout le monde fut retiré.

Il la trouva dans un état à embrazer les plus inſenſibles ; elle étoit dans un lit noir rehauſſé de broderies d'argent & garni d'une infinité de cordons couleur de feu, ſes bras à demy-nuds tomboient negligemment ſur ſa couverture, ſes cheveux flottoient ſur ſa gorge, qui n'étoit couverte que d'une gaze fort legere au travers de laquelle on en découvroit toutes les beautez.

Cal-

Callimaque ſe mit à genoux auprès de ſon lit, & la regarda ſans lui rien dire avec un trouble & un embarras, qui la firent rougir. Ils s'apperceûrent tous deux de l'état où ils étoient & leur trouble augmenta encore par la reflexion qu'ils y firent, enfin la Princeſſe rompit la premiere ce ſilence qui avoit je ne ſçay quoy de fort doux & de fort amoureux. Hé bien ! Callimaque, luy dit-elle, vous vouliez partir ſans me voir ? Eſt-ce que vous vous repentez de m'avoir ſervie, & que reſolu de ne plus travailler à ma vengeance, vous craigniez que je ne vous en parlaſſe. Ah ! Madame, repliqua-t-il, que vous rendez peu de juſtice au reſpect d'un malheureux, qui ſe défioit de luy-même, & qui n'oſoit vous voir de peur de vous dire que malgré vos cruelles dé-

défenſes, il vous aime toûjours avec une paſſion qui ne finira jamais. Callimaque en diſant cela, jetta les yeux ſur Berenice, & comme il remarqua qu'elle le regardoit d'une maniere qui n'avoit rien de rude ni d'irrité : il continua à luy parler ainſi. Croyez, Madame, que j'ay fait tous mes efforts pour étouffer cette paſſion qui vous offenſe, mais les feux que vous allumez, ſont trop difficiles à éteindre, & je ſens bien que je vous aimerai toute ma vie. Je ſens de plus que mon amour, aigri par la contrainte où je l'ay tenu juſqu'à préſent, va deſormais éclater malgré moy. Non, Madame, ajoûta-t'il, je n'en ſuis plus le maître, & ſi vous ne voulez pas qu'il paroiſſe, il faut que j'aille me cacher moy-même dans quelque deſert, où je tacheray inutilement de vous oublier.

Voi-

Voilà, Madame, la resolution que je prens, & d'abord que j'aurai fait pour vous dans l'emploi que le Roy m'a donné, tout ce que vous pouvez attendre de l'Amant le plus passionné qui fut jamais; j'irai habiter des climats si éloignez de l'Egypte, que vous n'entendrez jamais parler de moy. Callimaque ayant achevé de parler, se leva comme s'il eût voulu se retirer; & la Princesse l'arrêtant par le bras, quelle étrange resolution prenez-vous, luy dit-elle, de pareils excès sont-ils dignes de Callimaque? Helas! Madame, interrompit-il, je ne suis plus moy-même, & c'est bien injustement, que j'ay encore dans le monde cette reputation de sagesse & de force d'esprit que mes premieres actions m'ont acquises; je suis maintenant de tous les hommes le plus foible

&

& le plus mal-heureux. Que je ſuis à plaindre, s'écria-t'il en ſuite, d'avoir perdu ce repos dont je joüiſſois; uniquement occupé de l'étude & des belles Lettres. Il y en a, dit la Princeſſe, en paſſant la main ſur ſon viſage pour cacher ſa rougeur, qui ſe croiroient peut-être heureux s'ils étoient dans l'état où vous êtes. En quoy donc, Madame, reprit-il auſſi-tôt, en quoy faites-vous conſiſter mon bon-heur? Contez-vous pour rien, répondit-elle, la bonté que j'ay de vous écouter & de ſouffrir les déclarations que vous me faites? Callimaque, ſongez que c'eſt beaucoup pour une perſonne de mon rang. Ah! Madame, dit-il en ſe remettant à genoux, c'en eſt plus que je ne merite; & je ne porte point mes deſirs plus loin; ſouffrez que je vous aime & que

que je vous le diſe, & je ſeray le plus heureux & le plus content des hommes. Il ſe teût après cela, & comme il vit que Berenice ne luy répondoit point. Ma Princeſſe, continua t'il, vous ne me dites rien. Helas ! vous ne voulez donc pas ſouffrir la plus pure, la plus diſcrete & la plus reſpectueuſe de toutes les paſſions ? Allez Callimaque, allez, luy dit-elle, en luy tendant une main qu'il prit, & qu'il preſſa entre les ſiennes, vous ne ſçavez pas connoître vôtre bonheur ; le ſilence d'une Princeſſe en de pareilles occaſions en dit plus que les paroles les plus tendres des autres perſonnes. Callimaque après cela luy dit mille tendreſſes qu'elle écouta avec une bonté & une complaiſance qui le charmerent ; elle ſouffrit même qu'il luy baiſât les mains en luy diſant adieu, & il

partit

partit avec tous les ſujets du monde d'être ſatisfait de l'amour.

Il ne fut pas long-temps ſur la frontiere ſans conclurre une paix très-glorieuſe à Ptolomée, & très-douce à Berenice qui fut vengée peut-être un peu trop cruellement : car on obligea Antiochus à repudier Laodice qu'il avoit épouſée contre le ſentiment de Ptolomée, & à épouſer la Cadette de Berenice qui portoit le même nom qu'elle: Callimaque ne revint point à la Cour que le Traité de Paix n'eût été executé. La jeune Berenice fut conduite par luy en Syrie ; le mariage ſe fit avec toutes les ceremonies poſſibles. Laodice repudiée & malheureuſe aima mieux demeurer comme une exilée dans une Cour où elle avoit regné, que de retourner en Egypte.

Cal-

Callimaque à ſon retour y fut receû de tout le monde avec des honneurs extraordinaires ; mais la reconnoiſſance que luy témoigna Berenice, le toucha bien davantage que tous les honneurs qu'on luy faiſoit. Cette Princeſſe s'accoûtuma tellement à l'entendre ſe plaindre de ſes peines amoureuſes, qu'à la fin elle le plaignit elle-même ; & luy avoüa qu'elle l'aimoit.

Ils vivoient l'un & l'autre dans un bonheur parfait, lorſque la mort de Ptolomée Philadelphe les affligea ſenſiblement, & troubla la tranquilité dans laquelle ils étoient. Ptolomée Evergetés ſucceda à ſon pere, & comme il fut obligé à ſe marier, il jetta les yeux ſur la Princeſſe Berenice ſa ſœur ; ces mariages qui ſont regardez à Rome, comme des monſtres &

des

des crimes énormes, ſont ordinaires en Egypte, où les freres choiſiſſent preſque toûjours leurs ſœurs pour être leurs femmes.

Ptolomée Evergetés avoit mille bonnes qualitez, il étoit bien-fait, il avoit beaucoup d'eſprit, il aimoit paſſionnément Berenice. Cependant cette Princeſſe eut toutes les peines du monde à ſe reſoudre de l'épouſer; l'inclination qu'elle avoit pour Callimaque, luy faiſoit regarder toutes ſortes d'engagement, comme le plus grand malheur qui pût luy arriver. Elle ſentoit bien qu'elle ne pourroit jamais s'empêcher d'aimer cet homme qui avoit été le premier qui luy eut plû, & elle ne vouloit point promettre à un autre un cœur dont elle ne pouvoit plus diſpoſer.

Ptolomée qui eut pour Callima-

que les mêmes bontez que ſon Pere avoit eûës, luy confia le deſſein qu'il avoit d'épouſer ſa ſœur; & comme il ſçavoit qu'elle avoit pour luy beaucoup d'eſtime, il luy ordonna de luy parler de ce mariage qu'il vouloit célébrer au plûtôt.

Ce malheureux Amant alla trouver la Princeſſe avec toutes les marques d'affliction & de douleur que vous pouvez vous imaginer; & après avoir long-temps ſoûpiré ſans pouvoir parler. Enfin, Madame, luy dit-il, le Ciel ſe laſſe de favoriſer mon amour, il veut vous mettre entre les bras d'un Roy qui vous fera bien-tôt oublier le malheureux Callimaque, & il me met dans la fatale neceſſité de vous faire moy-même la premiere propoſition de ce cruel mariage qui doit détruire tout mon bonheur.

Le

Le Roy vôtre Frere veut que vous partagiez ſon thrône, & l'amour desintereſſé que j'ay toûjours eu pour vous, veut que je vous conſeille d'accepter des offres ſi éclatantes, deûſſiez-vous m'oublier auſſi-tôt que vous ſerez Reine, & deûſſai-je mourir de douleur auſſitôt que vous m'aurez oublié. Que de choſes accablantes vous me dites à la fois, répondit-elle, il faut que j'épouſe le Roy, il faut que je tâche à vous oublier; il faut que ce ſoit vous qui me propoſiez ce funeſte mariage, & pour comble de douleur, il faut que vous connoſſiez aſſez peu les ſentimens de mon cœur, pour craindre qu'en effet je vous oublie. Ah! Madame, interrompit Callimaque, je le crains & je ne ſçaurois le croire. Concevez donc bien, luy dit-elle, que je ſuis la plus mal-

heureuſe perſonne du monde; je devrai mon amour au Roy, & je ne pourrai avoir pour luy que de l'indifference; j'aurai pour vous toute la tendreſſe imaginable, & je n'oſerai vous en donner des marques: Callimaque, ajoûtoit-elle, ſi l'on pouvoit rompre ce terrible mariage, ſuis-je la ſeule perſonne aimable dans cette Cour? le Roy ne pût-il honorer une autre que moy de ſes bontez? je ſçay que je n'ay pas dû eſperer que je ſerois à vous: mais je me ſuis fait une ſi douce habitude d'écouter vos ſoupirs & de répondre à vôtre amour, qu'au moins je voudrois n'être à perſonne, & pouvoir toûjours vous aimer avec la même innocence que j'ay fait juſqu'icy. Callimaque luy répondit avec des tendreſſes & des emportemens qui luy firent encore mieux ſentir la

perte

perte qu'elle faiſoit d'un Amant ſi délicat & ſi parfait. Mais enfin ſon mariage fut arrêté avec le Roy, on en prépara les Fêtes & les ceremonies, & par une bizarrerie du deſtin, qui ſe plaît quelquefois à accabler les Amans les plus vertueux: Callimaque fut chargé du ſoin de ſes Fêtes. Triſte employ pour un cœur amoureux que l'image cruelle du bonheur d'un rival affligé & deſeſperé à tout moment!

Callimaque ayant ſouvent l'occaſion de parler en ſecret à Berenice à cauſe de cet employ, s'approcha d'elle le jour du mariage & la trouvant un peu à l'écart: Hé bien, Madame, luy dit-il, vous allez accorder toute ſorte de faveurs à un Epoux que vous n'aimez point; tandis qu'un Amant que vous aimez, n'oſe pas

même vous demander que vous daigniez d'un seul mot consoler son desespoir. Callimaque, repliqua la triste Berenice, imaginez-vous quelque faveur tendre & nouvelle, dont ma vertu ne puisse point s'offenser; quelque grande & quelque extraordinaire qu'elle puisse être, je vous l'accorderai pour donner à vôtre amour quelque sujet de se consoler. Callimaque ne pût luy répondre que par une reverence, tant de personnes differentes s'approcherent d'elle dans ce moment, qu'il ne pût plus luy rien dire de particulier de tout le jour.

Les Fêtes du mariage n'étoient pas encore finies, lors que les nouvelles qui vinrent de Syrie troublerent les réjoûissances publiques. La cruelle Laodice avoit trouvé moyen de voir Antiochus; ce Prince

Prince avoit pour elle beaucoup de penchant, elle luy fit des reproches, elle mêla des tendresses à ſes plaintes; & elle le rendit plus amoureux que jamais. Il voulut renvoyer la jeune Berenice en Egypte: mais Laodice une des plus vindicatives perſonnes qui ait jamais été, s'y oppoſa; & elle obligea ce Prince aveugle, qui s'abandonnoit à toutes ſes paſſions, à empoiſonner l'innocente Berenice qui receût de la main de ſa barbare Rivale, le funeſte breuvage qui la fit mourir.

Laodice remonta après ſa mort ſur le thrône avec autant de pompe que ſi le chemin qu'elle avoit pris pour y arriver, eût été le plus innocent & le plus glorieux du monde: mais comme les grands crimes ont cela de propre, qu'ils en attirent toûjours de nouveaux

après eux ; cette injuſte & ambitieuſe Reine qui apprehendoit de perdre encore une fois ce thrône qu'elle venoit de regagner, par une action ſi odieuſe, craignit l'inconſtance du Roy ſon mari ; & l'empoiſonna lui-même, comme il avoit empoiſonné la jeune Berenice.

Des actions ſi horribles, & la mort d'une jeune & innocente Princeſſe, le malheur d'un Roy que ſon aveugle amour avoit perdu, irriterent tellement Ptolomée Evergetés, qu'il reſolut d'aller punir Laodice de ſes cruautez. On ceſſa donc en Egypte les jeux & les plaiſirs, & on ſe prépara à la guerre avec tant d'application & tant d'empreſſement, que les Armées furent bien-tôt en état de marcher.

Lors que Ptolomée fut ſur le point

point de partir, la Reine Berenice fut veritablement affligée, elle s'interessoit par devoir en ce qui pouvoit arriver de fâcheux dans cette guerre; de sorte qu'elle n'auroit pas eu plus de crainte pour les perils, où le Roy alloit s'exposer, quand elle n'auroit jamais aimé que luy; & comme elle ne crût point qu'il y eût de moyen plus assuré pour se mettre en repos, que d'implorer l'assistance des Dieux, elle fit un vœu qui étoit alors fort en usage.

Elle alla au Temple de Venus & après plusieurs sacrifices, elle promit à la Déesse qu'elle luy consacreroit ses cheveux qui étoient les plus beaux du monde, & qu'elle les feroit attacher dans son Temple en action de graces, si Ptolomée revenoit victorieux.

Ce Prince eut tout le bon ſuccès qu'il pouvoit ſouhaiter ; il conquit preſque toute la Syrie, & ce qui luy étoit plus conſiderable, il ſe rendit maître de la perſonne de Laodice, qu'il fit punir de ſes crimes par une mort qui eût paru la plus juſte du monde, ſi elle eût été ordonnée par un autre que par ſon frere : mais je ne ſçay s'il n'étoit point un peu trop cruel luy-même, de venger la mort d'une ſœur par celle d'une autre ſœur.

Quoy qu'il en ſoit, il revint bien-tôt triomphant en Egypte, & après ſon retour une des premieres choſes que fit Berenice fut de s'acquitter de ſon vœu. Elle ſe fit couper les cheveux, & on avertit les Prêtres qu'ils ſe preparaſſent à les récevoir comme une dépoüille conſacrée à Venus.

Le

Le jour que la ceremonie ſe devoit faire, Callimaque alla voir Berenice, & l'ayant trouvée ſeule: Helas, Madame, luy dit-il, vous allez faire à Venus un préſent dont la Déeſſe ne ſe ſoucie guéres; & je me croirois le plus heureux des hommes ſi vous me le faiſiez. Callimaque, répondit-elle, vous n'étes pas trop ſage, de faire des ſouhaits bizarres comme celuy-là. Qu'y trouvez-vous donc de ſi éloigné du bon ſens, Madame, réprit-il; vous m'avez promis une faveur telle que je voudrois vous la demander, pourveû qu'elle ne bleſſât point vôtre vertu; je vous demande ces cheveux que vous voulez mettre dans le Temple de Venus; cette faveur ſera pour moy auſſi conſiderable que toutes celles que vous avez accordées au Roy. Songez-vous bien à ce que

vous me dites, répondit Berenice; sçavez-vous que je vais porter au Temple ces mêmes cheveux que vous voulez avoir? Et quel moyen y a t-il que je puisse vous donner ce qui n'est déja plus à moy? Quel prétexte trouverez-vous pous empêcher qu'une ceremonie, que tout le monde attend, ne s'acheve? Madame, achevez cette heureuse ceremonie, reprit Callimaque, je ne veux point m'y opposer, mais daignez seulement approuver le larcin que je prétens faire de vos cheveux, après que vous les aurez laissez dans le Temple, & je serai pleinement satisfait.

Berenice eut quelques scrupules sur cela, & il luy sembla que c'étoit se jouer des Dieux & de la Religion, que de consentir au dessein de Callimaque. Mais il ne man-

manqua pas de raiſons pour la raſſûrer ; & elle voulut ce qu'il luy perſuadoit.

Vous n'euſſiez peut-être pas crû que Callimaque qui a ſi peu de reſpect pour la Religion & pour les choſes ſaintes, luy qui a tant fait de Vers en l'honneur des Dieux ; mais entre nous je ne ſçay pas trop quelle étoit ſon opinion ſur le ſujet de la Divinité ; & je ne penſe pas qu'il crût tout ce que nous croyons ; jugez-en vous-même par ces Vers qu'il a faits ſur le ſujet des enfers ; c'eſt une eſpece de petit Dialogue qui m'a plû & que j'ay écrit ſur mes tablettes.

Cleopatre les tira de ſa poche, & y fit lire ces Vers à Catulle.

# VERS TIREZ DE CALLIMAQUE.

*Dy-nous, ô tombe, objet de terreur & d'effroy,*
*Ce triste Charidas repose-t-il sous toy?*
*Oüy dans ma nuit obscure*
*Charidas voit son corps reduit en pourriture,*
*Et toy dy-nous, ô Charidas,*
*Que trouves-tu là-bas?*
*On m'avoit fait jadis mille contes funèbres*
*Mais je ne trouve icy que des ténebres;*
*Que penses-tu du retour des Esprits?*
*Ce n'est qu'une chimere.*
*Et qu'est-ce que Pluton? Une fable grossiere.*
*Ah Dieux! que nous dis-tu? quoy vous êtes surpris*

De

*De ce que je vous dis ?*
*La verité pourtant eſt telle.*
*Mais puis qu'il faut ſi peu pour vous*
*troubler,*
*Je vais autrement vous parler,*
*L'Ame en effet eſt immortelle*
*Et le Bucephale fameux*
*Dans les Champs bien-heureux,*
*Où ſa vertu l'a fait deſcendre,*
*Porte encore Alexandre.*

On dit que ce peu de reſpect qu'il avoit pour nôtre Religion lui venoit du commerce qu'il avoit eu avec les Juifs. Ces peuples ont des mœurs ſi differentes de celles des autres Nations : leur Religion eſt ſi extraordinaire, & leur ſageſſe a je ne ſçay quoy de ſi ſingulier, que Philadelphe qui en avoit oüi parler fût envie d'avoir leurs Livres. Il envoya Callimaque à Jeruſalem, où les Com-

ferences qu'il eut avec les Sages & les Sacrificateurs Juifs, le charmerent tellement qu'il crut une partie de ce qu'ils luy dirent, & qu'il n'eut plus pour nos Dieux le même respect qu'il avoit toûjours eu.

Vous jugez bien qu'ayant de tels sentimens, Callimaque n'étoit pas fort scrupuleux, aussi ne fit-il point de difficulté de dérober à Venus les cheveux de Berenice.

On les porta dans le Temple; & on les consacra avec une ceremonie digne de l'offrande, & de celle qui la faisoit; toute la Cour & tout le peuple en furent témoins; mais la joye que tout le monde avoit témoignée, se changea bien-tôt en une tristesse qui épouvanta le Roy même, lors qu'on vint luy dire peu de tems

après

après qu'on fut sorti du Temple, que les cheveux de la Reine ne s'y trouvoient plus. Callimaque les avoit fait enlever par un homme qui étoit dans sa confidence.

On crut que la perte de ces cheveux, dont on ne put avoir de nouvelles, étoit un présage funeste qui menaçoit l'Egypte de quelque effroyable malheur: mais Callimaque trouva moyen de rassurer les esprits, & de rendre en même temps cette avanture glorieuse pour la Princesse.

Le fameux Astrologue Conon, étoit son intime amy, & il n'eut pas de peine à l'obliger de dire que par le moyen de sa science, il avoit découvert que les Dieux avoient changé les cheveux de la Reine en étoille; il fit même remarquer cette étoille; & il dit la cho-

choſe avec un air d'autorité & d'aſſeûrance qui impoſa à tout le monde ; on le crut & on fit des Fêtes pour célébrer cette eſpece d'Apotheoſe.

Callimaque fit ſur ce ſujet les Vers que vous avez ſi bien traduits, & cependant il garda ſoigneuſement les cheveux de la belle Reine, dont il fit faire des coliers, & des bracelets qu'il porta toûjours. On les a trouvez depuis peu avec les mémoires où j'ay apris tout ce que je viens de vous dire.

Les voicy, continua Cleopatre en tirant une Boëte où étoient ces bracelets & ces coliers. Catulle les prit, & quoy qu'ils n'euſſent rien de fort magnifique, il en admira & en loüa extrémement la beauté & l'ouvrage. Cleopatre qui vouloit le gagner & le met-

mettre dans ſes interêts, afin qu'il la ſervît auprès de Ceſar, dans les grands deſſeins que cette ambitieuſe Reine avoit conçûs: Cleopatre, dis-je, luy en fit un préſent, & l'obligea de les accepter, & reprenant enſuite ſon diſcours.

Je vous ay dit, luy dit-elle, tout ce que je ſçay de particulier ſur le ſujet de Callimaque, & de la Princeſſe Berenice, ils continuerent à s'aimer tant qu'ils vêcurent, ils ne furent troublez par aucun accident dans leur amour, & ils moururent peu de tems l'un après l'autre.

Catulle voyant que la Reine n'avoit plus rien à dire, la remercia & loüa la beauté du recit qu'elle venoit de faire. La converſation ſe tourna enſuite ſur divers ſujets l'un après l'autre; &

Cleo-

Cleopatre s'appercevant que Catulle étoit autant satisfait & autant charmé d'elle qu'elle le souhaitoit, elle commença à luy faire confidence de ses vastes desseins qui n'alloient pas à moins qu'à faire changer de face à tout l'Univers.

Elle luy dit, que le Dictateur luy avoit promis de l'épouser, qu'il iroit à Rome pour disposer les Romains à approuver ce mariage, si contraire à leurs anciennes loix; qu'ensuite il feroit transporter toutes les richesses & toutes les forces de l'Empire à Alexandrie; où il viendroit joüir tranquillement entre ses bras du fruit de tant de conquêtes.

Elle accabla ensuite Catulle d'honnêtetez & de présens, & elle fit si bien qu'il luy promit qu'il luy rendroit auprès de Cesar tous

les

les bons offices qu'il pourroit. La saison étoit déja fort avancée, & il y avoit lieu de craindre, qu'elle ne devint entierement contraire à la Navigation, si Catulle differoit davantage de s'embarquer; c'est ce qui fit que Cleopatre ne s'opposa point à son départ, qui fut une des plus belles choses du monde, par le soin que cette Reine prit de faire honneur à l'Envoyé de Cesar.

Elle fit border le rivage de ses Gardes & des troupes qui étoient dans Alexandrie; tous ses soldats étoient magnifiquement vêtus, & on eût pris leurs Officiers pour autant de Rois & de Princes, tant ils étoient superbes dans leur parure. Tout le peuple d'Alexandrie étoit répandu sur le mole du Phare, & sur les toits des maisons; ce qui faisoit un effet ad-

admirable : Cleopatre elle-même étoit ſur un balcon de ſon Palais, qui regardoit ſur le Port, & elle avoit autour d'elle les plus belles Dames de ſa Cour. Pour les hommes ils accompagnoient Catulle qui recevoit tous les honneurs qu'on luy faiſoit, avec une gravité digne d'un Chevalier Romain. Il n'étoit point plus ajuſté qu'à ſon ordinaire ; & il ne laiſſoit paroître ſur ſon viſage aucunes marques de joye qui puſſent faire croire qu'il n'étoit pas accoûtumé à de pareils honneurs. Il monta enfin dans ſon vaiſſeau, & il fut encore conduit fort loin en mer par les Galeres de la Reine ; qu'il congedia le plûtôt qu'il pût, parce qu'il y avoit long-tems qu'il ſouhaitoit d'être ſeul.

D'abord qu'il ſe vit délivré de cette foule de Courtiſans Egyptiens

tiens qui l'environnoient toûjours, il se fit apporter une petite cassette où étoient tous les Vers qu'il avoit faits, & toutes les Lettres qu'il avoit reçûës des personnes qui luy étoient les plus cheres.

Il avoit resolu de faire un Recueuil de ses Ouvrages, & de les rendre publics; car il commençoit à regarder toutes ses galanteries, comme des choses étrangeres, qui ne luy tenoient plus au cœur; il envisageoit son Histoire avec Lesbie du même œil, qu'on regarde celles où on n'a aucune part, & il s'imaginoit que cette indifference luy dureroit long-tems; ainsi il ne fit point de difficulté de publier tout ce qu'il avoit écrit pour cette belle personne.

Il s'occupa donc durant tout son

son voyage à revoir, & à mettre en ordre ses Vers, & comme il resolut de les dedier à Cornelius homme célébre à cause de sa qualité & de son érudition; il fit pour luy ces Vers qui servirent d'Epître à la tête de son Livre.

# A CORNELIUS.

## Cui dono lepidum novum libellum.

*MOn cher Cornelius, je vous offre mon Livre, Je l'ay reveû cent fois en rigoureux Censeur; Et peut-être qu'il pourra vivre Long-temps après son Auteur: Vous aimiez mes folies,*

*Vous*

*Vous les trouviez jolies,*
*Lors même qu'occupé de ſoins plus importans,*
*Dans un Livre fort court, mais rempli de lumiere,*
*Malgré l'obſcurité des temps,*
*Vous donniez des Romains l'Hiſtoire toute entiere.*
*Recevez donc l'hommage*
*Que je vous fais de mon Ouvrage,*
*Et puiſſe vôtre nom, dont j'implore l'appuy,*
*Faire durer le mien autant que luy!*

Voilà la dédicace du Livre de Catulle, il n'y employe pas plus de dix ou douze Vers; bel exemple pour les faiſeurs de Livres d'aujourd'huy, qui groſſiſſent les volumes, par de longues Epîtres, & de fades & ennuyeuſes Préfaces.

Ces Vers que Catulle relût,

dont la plus grande partie étoient adreſſez à Lesbie, luy rappellerent le ſouvenir de cette belle Maiſtreſſe qui n'étoit pas encore effacée de ſon cœur; il commença à s'examiner, avec moins de prévention qu'il n'avoit fait juſqu'alors, & il trouva qu'il étoit autant charmé de Lesbie qu'il l'eût jamais été.

Que je ſuis malheureux, s'écria-t'il, quoy, il faut que j'aime éternellement une ingrate qui m'a abandonné avec la plus grande injuſtice du monde? Dequoy me ſert de paſſer pour avoir plus plus d'eſprit que le reſte des hommes, ſi cet eſprit m'eſt inutile dans une occaſion ſi importante? Ah! que ne ſuis-je plûtôt le plus groſſier de tours les hommes? j'aurois moins de ſenſibilité; & ſi je ne ceſſois pas d'aimer

mer Lesbie, je cesserois au moins de vouloir la haïr : mais y a-t'il une peine pareille à celle de faire tous ses efforts pour haïr une personne, & d'aimer cependant toûjours cette personne qu'on veut haïr ? mais pourquoy veux-je la haïr ? reprenoit-il ensuite, après avoir été quelque tems comme assoupi & accablé des douloureuses pensées qui rouloient dans son esprit. Qui sçait, disoit-il, si elle ne se repent point de l'injustice qu'elle m'a faite ? Qui sçait si elle ne m'aime point encor, & si un sentiment de fierté & de gloire qui s'oppose à son amour ne la fait point autant souffrir que moy ? Quoy qu'il en soit, pourquoy veux-je combattre ma destinée ? Je suis fait pour aimer Lesbie, il faut l'aimer, quoy qu'il puisse en arriver ; deussé-je être le plus infor-

tuné des Amans, il faut étre le plus conſtant & le plus fidelle; les Dieux auront peut-être pitié d'un amour ſi malheureux & ſi opiniâtre.

Catulle s'arrêta à cette reſolution ; & comme il ne ſe fit plus en luy de combat entre l'amour & le dépit, il ſe trouva tout d'un coup dans un repos qu'il n'avoit point encore goûté depuis le jour qu'il s'étoit broüillé avec Lesbie, & il s'abandonna agréablement aux plus flatteuſes idées, dont l'eſperance remplit d'ordinaire l'imagination des Amans.

Il n'y eut que le ſouvenir de Craſtinie qui troubla la douceur de ſes réveries, il avoit receû des Lettres en Egypte, par leſquelles on luy donnoit avis, que ſon mariage étoit arrêté avec elle. Comme il s'étoit imaginé qu'il l'aimoit, & qu'il avoit trouvé des faci-

facilitez qui l'avoient inſenſiblement engagé plus qu'il ne vouloit, il avoit donné ſa parole au Dictateur qui avoit conclu toutes choſes, de ſorte qu'on l'attendoit tous les jours pour achever ſon mariage.

Cet engagement dans lequel il ſe voyoit, le deſeſperoit; mais comme il ne luy ſembloit pas qu'il pût s'en défaire avec honneur, il reſolut de ceder à ſa deſtinée, & ſe contenta de ſouhaiter qu'il arrivât quelque incident, qui le mit en état de rompre honnêtement avec Craſtinie.

Il étoit dans cette diſpoſition lors qu'il arriva en Bithynie, où après qu'il eût ſalué Ceſar, il alla ſe renfermer chez luy pour entretenir un affranchi fidelle qu'il avoit laiſſé à la Cour. Cet homme luy dit que perſonne ne doutoit que le Dictateur ne fût amoureux de

Craſtinie, & que Craſtinie n'eût de grandes bontez pour luy. Il ajoûta qu'on croyoit qu'Aurele étoit le confident de Ceſar, dont toutes les galanteries ſe faiſoient ſous le nom de ce Chevalier Romain.

Catulle eut beaucoup de joye de trouver les choſes dans cet état, il crut que le hazard luy offroit un moyen de ſe dégager, & il reſolut de ne pas laiſſer échapper une ſi heureuſe occaſion ; il alla chez Craſtinie, & au lieu de luy parler en Amant tranſporté du plaiſir de la voir, il fit mille plaintes & mille reproches qui le firent paſſer pour un des plus incommodes jaloux qui eut jamais été. Il receût Aurele avec une froideur qui étonna tous ceux qui furent témoins de leur entrevûë ; & comme on parla fort dans le monde de

cet te

cette avanture, il fit ces Vers où il rendit raiſon de ſon procedé.

# A

# AURELE.

## Aureli Pater eſuritionum.

*CElébre Libertin, éternel Paraſite,*
*Dont l'eſprit de débauche eſt le plus grand merite,*
*Tu me manques de foy,*
*Peu ſcrupuleux Aurele,*
*Et tu veux rendre comme toy,*
*Ma Maîtreſſe infidelle*
*Tu la ſuis en tous lieux,*
*Tu lui parles des yeux,*
*Et bien loin de cacher ton ardeur criminelle,*

*Et ton aveuglement fatal :*
*Pour me bannir de ſon cœur, & pour plaire,*
*Tu fais tout ce que peut faire*
*Le plus ardent Rival.*
*Cette Belle, il eſt vray, n'a pas l'ame legere.*
*Tes ſoins n'ont rien gagné,*
*Et l'on t'a dédaigné.*
*N'importe, il y va de ma gloire*
*De punir ton lâche cœur,*
*D'une trahiſon ſi noire :*
*Mais voudrois-tu me croire ?*
*Etouffe ton ardeur :*
*Repen-toy de ton crime.*
*Ceſſe au plûtôt d'aimer en même lieu que moy,*
*Et ſi tu veux rentrer dans mon eſtime,*
*N'atten pas qu'on t'oblige à ceſſer malgré toy.*

Si la broüillerie d'Aurele & de Ca-

Catulle avoit fait beaucoup de bruit, ces Vers en firent encore davantage. Craſtinie ſe plaignit des ſoupçons de Catulle; & elle fit tout ce que fait une femme qui veut paroître innocente, & qui croit qu'on offenſe ſa ſevere vertu. Ceſar qui avoit ſes raiſons pour ménager Catulle, envoya Aurele en Italie, où il luy donna un employ qui l'éloignoit de Rome, & de la Cour, en ſorte qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il pût bleſſer l'eſprit de Catulle à l'avenir.

Il eſt certain que cette rencontre fut très-avantageuſe à Aurele, qui, comme j'ay déja dit, n'étoit pas trop accommodé des biens de la fortune, & qui ſe trouva enſuite en état de rajuſter ſes affaires. Cependant il en voulut toûjours mal à Catulle depuis ce tems-là, & il ne

perdit aucune occaſion de luy faire du chagrin. Furius prit les mêmes ſentimens que luy, & ils ſe déclarerent tous deux contre leur ancien amy, avec un acharnement que tout le monde condamna. Lorſque ſes Ouvrages parurent, ils furent les premiers à les critiquer; & ils le firent ſi hautement, & avec tant de paſſion, que Catulle fut obligé de leur répondre. On me diſpenſera de traduire les Vers qu'il fit contre eux. Ils ſont pleins de certains reproches que la pureté de nôtre langue ne ſçauroit ſouffrir.

L'éloignement d'Aurele n'eut pas l'effet que Ceſar en avoit attendu. Catulle ne parut pas moins chagrin ny moins jaloux, & il n'eut pas plus d'empreſſement d'achever ce mariage que le Dictateur ſouhaitoit avec beaucoup de paſ-

paſſion ; il cherchoit au contraire tous les jours de nouveaux prétextes pour en éloigner la concluſion.

Après mille détours, & mille fauſſes raiſons, il alloit enfin ceder à la neceſſité ; lorſque le hazard fit arriver une avanture éclatante qui le dégagea de la maniere que je vais dire ; mais qui le jetta auſſi d'un autre côté dans de nouveaux embarras.

Ceſar aimoit effectivement Craſtinie, & il étoit aimé d'elle : on ſçait qu'il ne s'eſt jamais picqué de cet amour heroïque, que la moindre inconſtance & la moindre foibleſſe effarouchent ; on peut dire au contraire que Ceſar étoit un peu libertin dans ſes amours ; & il a aimé en tant de lieux differens, que je ne penſe pas qu'il pût ſe ſouvenir luy-même du nom de tou-

tes ſes Maiſtreſſes. L'amour le dominoit ſi fort, que la bonne foy & la ſincerité qu'il faiſoit paroître dans les grandes affaires, ne mettoient point en ſeûreté ſes meilleurs amis du côté de l'amour ; ils craignoient toûjours qu'il ne devint amoureux de leurs femmes ou de leurs filles ; & il ſe connoiſſoit ſi bien luy-même là-deſſus, qu'il ne s'offenſoit point des railleries & des chanſons qu'on faiſoit contre luy ſur ce ſujet. On peut croire qu'étant de l'humeur que je viens de dire, il n'eut pas beaucoup de peine à ſe reſoudre de faire une ſupercherie à Catulle, qu'un homme un peu plus de ſens froid eut ſans doute condamnée.

Il cacha ſa paſſion pour Craſtinie le mieux qu'il pût, & il engagea ſi bien Catulle auprès d'elle, que le jour étoit déja pris pour le ma-

ria-

riage. Catulle avoit été toute la journée auprès de Craſtinie, & il n'y avoit point d'apparence qu'il y revint le ſoir ; il n'avoit coûtume de la voir qu'aux heures ordinaires. Ceſar ne craignant donc aucune ſurpriſe alla chez cette Belle, qui ſoit par gouſt, ſoit par vanité ſouffroit ſes galanteries, & tâchoit de le rendre toûjours plus amoureux.

Il arriva que Catulle qui ſe voyoit ſi proche du fatal moment qu'il avoit tant apprehendé, après avoir long-temps rêvé à ce qu'il feroit, avoit enfin reſolu d'aller trouver Craſtinie, & de luy avoüer avec toute la ſincerité dont il faiſoit profeſſion, qu'il ne ſe ſentoit aucune paſſion pour elle ; & qu'il apprehendoit de la rendre malheureuſe en luy faiſant épouſer un homme qui ne l'aimeroit peut-être jamais.

Comme ſon mariage ſe devoit

faire le lendemain, il ne crut pas devoir differer plus long-tems un avêû ſi important. Il vint donc chez Craſtinie plein de ce qu'il alloit luy dire, & comme il ne trouva perſonne qui l'arrêtât, il entra ſi bruſquement, que peu s'en fallut qu'il ne ſurprît Ceſar auprès d'elle; mais le Dictateur ayant entendu du bruit ſe retira promptement dans un Cabinet. Il eſt vray que la précipitation avec laquelle il s'y jetta, fit que ſans s'en appercevoir, il laiſſa tomber une eſpece d'écharpe en broderie qu'il avoit coûtume de porter, & qui étoit ſi magnifique, qu'il n'y avoit perſonne qui ne la reconnût.

Catulle entra & trouva Craſtinie ſi étonnée que l'embarras qui paroiſſoit ſur ſon viſage l'obligea à regarder de tous côtez, pour en trouver la cauſe. Il apperceût cette

te écharpe de Ceſar ; & l'ayant relevée, Madame, dit-il à Craſtinie, je voy que je ſuis plus heureux que je ne penſois. Je ne croyois pas en vous épouſant, épouſer la Maîtreſſe du Maître de la terre. Craſtinie ne ſceût que luy dire, honteuſe de ſe voir ſi clairement convaincuë d'une infidelité.

Quoy que Catulle n'aimât point Craſtinie, il ne laiſſa pas par un ſentiment de gloire de ſentir auſſi vivement ſon infidelité, que s'il en eut été effectivement amoureux. Il eut un dépit mortel d'avoir été ſi long-tems trompé par Ceſar, & il conçût dans ce moment cette haine furieuſe qui luy a fait faire tant de Vers ſanglans contre luy.

Il chercha de tous côtez, s'imaginant bien que le Dictateur ne pouvoit pas être loin: Enfin il s'aviſa de pouſſer la porte de ce Cabinet que

que Cesar n'avoit pû fermer ; & il le trouva dans une surprise & dans un étonnement qui ne laisserent pas de le réjoüir tout irrité qu'il étoit. Seigneur, luy dit-il en se retirant, pardonnez à mon ignorance l'indiscretion que j'ay euë d'être vôtre rival. Je sçay trop ce que je dois au rang que vous tenez, pour ne vous pas ceder toutes les prétentions que j'avois sur Crastinie. Catulle après cela sortit si promptement, qu'il ne donna pas à Cesar le tems de luy répondre.

Cependant cette avanture affligea sensiblement le Dictateur, qui aimoit Crastinie, & qui apprehendoit que cet éclat ne la ruïnât. Il envoya le lendemain chez Catulle Mamurra, celuy de tous ses favoris qu'il aimoit le plus, & à qui il faisoit tant de bien, qu'il luy attira l'envie & la haine de tous les Romains.

Cet

Cet homme tâcha de perſuader à Catulle qu'il ne devoit pas rompre avec Craſtinie, & que l'inclination de Ceſar pour elle ne pouvoit que luy étre très-avantageuſe. Catulle receût tout ce qu'il luy dit ſur ce ſujet, avec la fierté d'un Romain qui préfere l'hónneur à la fortune; & qui regarde la flatterie comme le plus indigne de tous les vices.

Mamurra qui vouloit à quelque prix que ce fut le perſuader, repeta tant de fois que Ceſar étoit en état de faire tout ce qu'il vouloit, que la deſtinée de tous les hommes étoit entre ſes mains, & qu'il n'y avoit rien de ſi grand dans le monde qu'il ne put abaiſſer quand il luy plairroit. Il redit ces choſes tant de fois, que Catulle que ſa naiſſance, & la conſideration qu'il avoit parmi les Romains rendoient un peu fier, s'en offenſa, & crut qu'il y alloit de

de ſon honneur de faire voir à Mamurra, que la puiſſance de Ceſar ne l'épouvantoit point.

Il fit deux ou trois tours de chambre en rêvant, & luy dit enſuite ces petits Vers, qui bien-tôt après furent ſceûs de tout le monde.



A

# CESAR.

Non nimium ſtudeo, Cæſar, tibi velle placere.

*NOn, je n'en fais point de myſtere,*

*Ceſar, je ne veux point te plaire;*
*Heureux qui peut ne point ſçavoir,*
*Si ton viſage eſt blanc ou noir.*

Mamurra voyant qu'il ne pouvoit rien gagner ſur l'eſprit de Catulle, ſe retira, après luy avoir dit tant de choſes que la converſation s'aigrit, & qu'ils ſe ſéparerent avec des ſentimens de haine & d'averſion l'un pour l'autre, qui leur ont duré juſqu'à la mort.

Cependant pluſieurs gens ſe mêle-

lerent de cette affaire, & on fit ce qu'on put pour racommoder Catulle avec Ceſar; mais comme il arrive preſque toûjours que dans de pareilles rencontres des indiſcrets vont dire cent choſes qui aigriſſent les eſprits; il y en eut qui allerent trouver Catulle, & qui luy dirent qu'il devoit prendre garde à luy, que le Dictateur le menaçoit ſi hautement, qu'il y avoit lieu de tout craindre pour luy.

Il n'en falut pas davantage pour obliger Catulle à ſe déclarer contre Ceſar plus ouvertement qu'il n'avoit encore fait; il crut que s'il ne faiſoit rien contre luy, ſa retenuë paſſeroit pour timidité, & il ne garda plus de meſures depuis ce tems-là. Il ceſſa d'aller chez Ceſar, & il fit contre luy des Vers ſi ſanglants, qu'il faut croire que la bonté de Ceſar étoit extrême, ou que la naiſ-

ſan-

ſance de Catulle étoit fort élevée, puis qu'il ne paroît point que ce Dictateur ait rien fait pour le venger de luy. Voicy quelques-uns de ces Vers.

Pulchrè convenit improbis
Cinædis.

*CONtre Ceſar & contre Mamurra,*
*Le Peuple en vain s'irritera*
*De leur amitié criminelle,*
*En vain on ſe plaindra.*
*Leurs vices reſſemblans la rendront éternelle;*
*Tous deux lâches effeminez,*
*A de honteux plaiſirs tous deux abandonnez,*
*Dans leurs plaiſirs infames,*
*Compagnons & rivaux des femmes,*
*Tous deux ſpirituels,*
*Et d'un peu de ſcience,*

*Pour*

*Pour tromper les mortels,*
*Affectant l'apparence ;*
*Comme tant qu'ils vivront ils seront vicieux,*
*Auſſi tant qu'ils vivront ils s'aimeront tous deux.*

La moderation de Ceſar fut admirable dans cette rencontre ; car quoy que ces Vers fuſſent très-offenſans, & qu'il en eut un très-grand chagrin, il feignit de les ignorer, & bien loin de ſe venger de Catulle, comme il l'eut ſans doute pû, il le fit prier de venir ſouper à ſa table, le jour même que ces Vers parurent.

Un procedé ſi plein d'honnêteté & de douceur touchoit fort Catulle, mais l'injure qu'il prétendoit avoir receûë de Ceſar étoit encore trop récente pour étre oubliée ; il ne cherchoit qu'un honnête prétex-

te

te pour s'éloigner de ſa Cour, lorſque la fortune qui ſembloit prendre plaiſir à le perſecuter luy en fournit un bien funeſte pour toute ſa famille.

Il avoit un Frere qu'il aimoit cherement, & qui depuis deux ou trois ans ſervoit dans les troupes de Phrygie; il receût des Lettres par leſquelles on luy donnoit avis que ce cher Frere étoit à l'extremité; il s'embarqua auſſi-tôt & partit pour aller le voir.

Cependant Ceſar qui avoit terminé en Bithynie, où les Rois, les Princes, & les Deputez des Peuples l'étoient venu trouver, preſque toutes les affaires des Provinces Aſiatiques, partit auſſi pour retourner en Italie, où Antoine & ſes Lieutenans exerçoient des violences, & des tyrannies qui faiſoient haïr ſa domination; quoy

que

que de luy-même il fut le plus doux de tous les hommes. La belle Crastinie le suivit, & Cesar luy promit qu'il rendroit sa fortune si éclatante, que Catulle se repentiroit plus d'une fois d'avoir rompu avec elle.

Pour Catulle il arriva bien-tôt au port de l'ancienne Troye, où il apprit que son Frere étoit mort, il donna des marques d'une douleur si vive, qu'on apprehenda pour sa vie, il abandonna toutes sortes de plaisirs, il cessa même ses études, & durant plusieurs jours les Lettres qu'il écrivit à ses amis, furent pleines de regrets & de plaintes. On eut toutes les peines du monde à l'arracher d'auprès du tombeau de son Frere, où il disoit qu'il vouloit achever le peu de vie qui luy restoit : enfin on le fit resoudre à partir ; & il prit le chemin de Sirmien

mion, qui étoit cette Preſqu'Iſle, où nous avons dit que ſon Pere avoit une maiſon. Voicy les Vers qu'il fit en partant ſur la mort de ſon Frere.



# SUR LE TOMBEAU DE SON FRERE.

Multas per gentes & multa per æquora vectus.

*N'Ay-je donc traverſé tant de vaſtes deſerts,*
*Tant de lieux inconnus, de fleuves & de Mers;*
*Que pour parler en vain aux cendres de mon Frere,*
*Dont le Deſtin à mon bonheur contraire,*
*Lorſque je vole à ſon ſecours,*
*S'eſt hâté de finir les jours.*
*Cher Frere, puis qu'enfin la Parque trop cruelle*
*T'enleve aux ſoins qu'eut pris mon amitié fidelle;*
*Frere digne d'un meilleur ſort,*
*Re-*

*Reçoy du moins après ta mort,*
*Le pitoyable office,*
*Qu'à tes Mânes cheris vont rendre*
*mes douleurs:*
*Puisse touché de mes pleurs,*
*Le Dieu du Stix t'être propice;*
*Dans ce funeste lieu,*
*Puisses-tu trouver quelques*
*charmes.*
*Et voir qu'en te disant un éternel adieu,*
*Je fais nâger tes cendres dans mes*
*larmes.*

Comme il y a peu de douleurs que le tems ne diminuë, Catulle n'ayant plus devant les yeux le tombeau de son Frere, commença à se consoler, il sentit même quelque joye en approchant de chez luy; Lesbie luy revint dans l'esprit, telle qu'il souhaitoit qu'elle fut, & l'esperance le flatta si fort, qu'il ne s'occupoit plus que du plai-

ſir qu'il auroit à ſe racommoder avec elle ; car il ne doutoit plus qu'elle ne l'aimât toûjours. Lesbie n'eſt point inconſtante, ſe diſoit-il ſouvent à luy-même, Lesbie m'a témoigné de la haine malgré elle ; mais les dernieres marques de fidelité que je viens de luy donner en abandonnant Craſtinie, feront ceſſer l'injuſte violence qu'elle ſe fait.

C'étoient là les douces penſées qui l'occupoient durant ſon voyage. Enfin après pluſieurs jours de navigation, il commença à découvrir Sirmion, & en la voyant il eut des tranſports & des émotions de cœur qu'il eſt mal aiſé d'exprimer. Ces Vers qu'il fit en arrivant les feront aſſez connoître.

# A LA PRESQU'ISLE DE SIRMION.

## Peninſularum Sirmio inſularumque.

*DEs Iſles la plus belle,*
*Aimable Sirmion, qu'a regret j'ay quitté,*
*Et de qui la beauté*
*Semble a mes yeux toûjours nouvelle:*
*Enfin je te revoy,*
*Enfin je me rends a toy,*
*Tranquille & l'eſprit libre,*
*Des ſoins qui ſur les bords du Tibre,*
*Me troublerent jadis.*
*Ah! qu'il eſt doux de n'être plus en proye,*
*A mille noirs ſoucis,*
*Et de porter à ces amis*

*Un cœur qui nage dans la joye ;*
*Aimable Sirmion à mes yeux ſatisfaits,*
*Puiſſes-tu deſormais*
*N'offrir que les plaiſirs, les ris, les jeux, les graces,*
*Ris, jeux, qui me tenez ſous vôtre douce loy,*
*Venez auprès de moy,*
*Reprendre vos premieres places.*

Enfin Catulle débarqua au port de Sirmion, & il y fut embraſſé par beaucoup de ſes amis qui étoient venus l'attendre juſque chez luy. Peu de jours après qu'il fut arrivé il fit faire des ſacrifices à Caſtor & Pollux, à qui il conſacra ſon Vaiſſeau ; & pour en rendre la memoire éternelle, il fit ſur ce ſujet les Vers que voicy.

SUR

# SUR LE BRIGANTIN, dont Catulle se servit dans ses voyages.

Phaselus iste quem videris, hospites.

*CE petit Brigantin,*
*Toûjours sur l'Ocean eut un heureux destin,*
*Et sa rame & sa voile exempte de naufrages,*
*Toûjours heureusement finirent ses voyages,*
*Même il peut se vanter qu'étant assez leger,*
*Il a sans le connoître évité le danger:*
*Il a porté son Maître en cent climats affreux,*
*Il le ramene enfin dans sa Patrie, heureux*

*D'avoir ſceû conſerver une tête ſi chere:*
*Jadis il fut Forêt ſur le mont de Cy-*
*there,*
*Dont les bois élevez ſe dérobant aux*
*yeux,*
*Semblent toucher les Cieux,*
*Et ſouvent un zephire aimable*
*Luy faiſoit faire un murmure agréa-*
*ble,*
*Maintenant dans le Port,*
*Il vieillit content de ſon ſort.*
*Caſtor, & vous Pollux qui luy ſûtes*
*propices*
*Aprés mes pieux ſacrifices,*
*Daignez-en accepter le don, que je vous*
*fais,*
*Et dans l'état qu'il eſt, conſervez-le à*
*jamais.*

Fin du troiſiéme Tome.

LES

# LES AMOURS DE CATULLE.

Par Mr. de la Chapelle.

*TOME QUATRIE'ME.*

# LES AMOURS DE CATULLE.

IL y avoit dix ou douze jours que Catulle étoit à Sirmion, où il commençoit à goûter un repos dont il y avoit long-temps qu'il n'avoit été capable, lorsque comme il se promenoit dans une gran-

de allée qui étoit au devant de ſa maiſon, il apperceût huit ou dix Cavaliers qui venoient à lui; il s'avança pour les reconnoître, & vit ſon cher Licinius Calvus, qui l'ayant auſſi reconnu mettoit pied à terre.

Ils coururent tous deux pour s'embraſſer, & ils furent long-temps à ſe faire des careſſes ſans pouvoir parler; ils s'aimoient parfaitement, & il y avoit très-long-tems qu'ils ne s'étoient vûs.

Les premiers jours qu'ils furent enſemble ſe paſſerent en proteſtations d'amitié, en plaintes, en reproches, que chacun croyoit être en droit de faire à ſon ami, & en éclairciſſemens tendres & paſſionnez, qui leur firent voir que l'abſence n'avoit point diminué l'affection qu'ils avoient l'un pour l'autre.

Eſt-

Eſt-il poſſible, mon cher Licinius, dit un jour Catulle à ſon ami, que vos ſoins, vos raiſons, & vôtre éloquence, n'ayent pû me juſtifier auprès de mon Ingrate? car enfin ce n'eſt point avec vous que je veux diſſimuler; il faut que je vous l'avoûë, j'aime toûjours Lesbie, je l'ay toûjours aimée, & quand j'ai fait croire par mes actions que j'étois gueri de cette paſſion, j'en étois bleſſé plus que jamais, & je faiſois à peu près ce que font les captifs qui en ſe debattant dans leurs fers, les rendent plus difficiles à porter, parce qu'ils épuiſent leurs forces par de vains efforts; je n'ai fait que ſerrer mes liens, & qu'augmenter ma bleſſure, au lieu de la fermer. Si tout ce que vous me dites là eſt vrai, répondit Licinius, en verité vôtre conduite a été bien irreguliere; que ne ſouf-

friez-vous plûtôt patiemment, que ne faiſiez-vous voir une douleur modeſte? Pourquoy par des revoltes continuelles avez-vous aigri une Maîtreſſe qui vouloit vous pardonner? Car enfin, Lesbie vous a toûjours aimé, & vous aime ſans doute encore. Elle m'aime, interrompit Catulle, & ſe jette dans les bras d'un autre? Comment voulez-vous que je croye ce que vous dites? Comment avez-vous pû le croire vous-même? Elle vous aime, reprit ſon ami, & ſi vous ſçaviez les choſes comme je les ſçay, vous en ſeriez convaincu. Ah! de grace, lui dit Catulle en l'embraſſant, apprenez-moy tout ce que vous ſçavez, & ne refuſez pas à un malheureux ami la ſeule ſatisfaction qu'il puiſſe recevoir dans le déplorable état où l'Amour l'a reduit. Je veux bien vous ſatisfaire,

faire, repliqua Licinius ; mais comme il faudra que je vous faſſe un long recit d'avantures fort mêlées où Ceſar & Craſtinie ont beaucoup de part, & où j'en ai beaucoup moy-même ; donnez ordre que perſonne ne vienne nous interrompre, & paſſons dans quelque lieu où nous puiſſions être en repos. Catulle appella un de ſes Eſclaves, à qui il donna ordre de dire à tous ceux qui viendroient pour le voir, qu'il étoit allé à la chaſſe. Enſuite avec ſon ami, il traverſa un petit bois qui étoit derriere ſon jardin, & ils allerent tous deux ſe renfermer dans un grand ſallon accompagné de deux cabinets, que Catulle avoit fait bâtir au bout de ce bois où il alloit ſouvent rêver. Licinius Calvus s'étant un peu repoſé, commença ainſi ſon recit.

HIS-

# HISTOIRE DE LESBIE ET D'HELVIUS CINNA.

APRE'S que vous fûtes parti de Rome, je crûs que la colere de Lesbie contre moy ceſſeroit, & qu'elle ſouffriroit que j'allaſſe chez elle, comme j'y allois à Verone; mais lors que je luy fis demander

mander la permiſſion de la voir, elle répondit avec tant de fierté, & tant d'aigreur que je deſeſperai de pouvoir la flêchir. Je vous l'ecrivis ; & peut-être que ma Lettre qui vous obligea à chercher d'autres engagemens, a été la principale cauſe de vôtre malheur.

J'allai un jour chez Servilie Mére de Brutus, pour faire ma Cour ; car, comme vous ſçavez, c'eſt celle de toutes les Maîtreſſes du Dictateur qui a toûjours regné le plus ſouverainement dans ſon cœur ; les autres l'amuſent quelque tems, mais celle-ci l'occupe toûjours ; il revient toûjours à Servilie, il ne laiſſe pas même de la voir & de l'aimer, dans le tems qu'il a des intrigues avec quelqu'autre ; elle ne s'allarme point de ſes inconſtances, aſſûrée de le ramener quand il lui plairra ; elle le laiſſe quelquefois

é-

échapper, mais elle le rappelle bientôt. En effet nous avons vû que Poſtumie, Lollie, Terulle, Mucie, & les autres Princeſſes étrangeres qu'il a aimées, n'ont pas joüi long-tems de leur conquête. Et Servilie, quoy que déja aſſez âgée, l'emporte même à préſent ſur la jeuneſſe, & ſur les charmes de Craſtinie ſa nouvelle Rivale. Quoy que Ceſar ne ſoit pas encore gueri de la paſſion qu'il a euë pour cette derniere, il ne laiſſe pas d'avoir une complaiſance aveugle pour Servilie, & de l'accâbler de bienfaits. Il l'a enrichie de la confiſcation des biens des Citoyens proſcrits, & luy a attiré par là l'indignation des plus honnêtes gens de Rome.

J'étois donc un jour chez elle, & je vis auprès de Tertie ſa fille, qui, à ce qu'on dit, a auſſi partagé

gé avec ſa Mére les bonnes graces & le cœur de Ceſar. On dit même, car il eſt bon de vous informer de tous ces détails que vous ignorez peut-être, on dit que la Mere, qui à quelque prix que ce ſoit, veut ſe conſerver l'empire qu'elle a ſur Ceſar, a ménagé le commerce & l'intrigue que ſa fille a eu avec lui, & on rapporte ſur cela dans le Monde un bon mot que Ciceron a dit, qui peut-être luy coûtera cher. Mais revenons à nôtre ſujet.

Je vis auprès de Tertie une jeune perſonne qui me plût extrémement; elle avoit je ne ſçay quoy de ſi doux & de ſi modeſte dans la Phyſionomie, qu'on ne pouvoit s'empêcher de l'admirer dans une Cour où la retenuë n'eſt pas une qualité fort ordinaire. Cette perſonne étoit venuë à la Cour pendant mon abſence ; & je ne ſçavois qui elle étoit, je m'en in-

informai à un vieux Chevalier Romain, qui n'eſt jamais ſorti de Rome; il me dit qu'elle s'appelloit Seratine; & comme c'eſt un fort grand parleur, il me fit enſuite l'Hiſtoire de ſa Famille qui eſt fort illuſtre; il n'oublia aucune de ſes bonnes qualitez, & il m'en parla ſi long-tems qu'il m'eût ſans doute ennuyé ſi des raiſons ſecrettes dont je ne m'appercevois pas encore, ne m'euſſent fait prendre un plaiſir ſingulier à entendre parler de cette admirable perſonne.

Ce Chevalier ajoûta à tout ce qu'il m'avoit dit, que Seratine étoit la bonne amie de Lesbie; & que leur amitié avoit quelque choſe de fort rare, parce qu'étant toutes deux belles & jeunes, il y avoit apparence qu'elles devoient avoir quelque jalouſie l'une de l'autre, & que cependant elles vivoient dans une union parfaite. Lorſ-

Lorſque j'appris que Seratine étoit amie de Lesbie, je me ſentis piqué d'un violent deſir de la connoître plus particulierement & de lier amitié avec elle. Je crus d'abord que je n'enviſageois que vous en cela, & que je ne ſouhaittois d'être des amis de Seratine, qu'afin de la mettre dans vos interêts, & de l'obliger à vous rendre de bons offices auprès de Lesbie; mais en effet, je n'enviſageois que moy. Dès le premier moment que je la vis, j'étois devenu amoureux de Seratine; & l'Amour, qui, comme vous ſçavez, ſe cache & ſe déguiſe toûjours dans les commencemens, prenoit le prétexte de vous rendre ſervice pour me mener chez elle, où il vouloit achever de m'engager.

Je me donne tant de peine, & je m'informe avec tant de ſoin, qu'enfin je trouve une femme de mes amies,

mies, qui étoit aſſez bien avec Seratine, elle me préſenta à elle, & j'obtins de cette belle perſonne la permiſſion de lui rendre viſite. Inſenſiblement je l'accoûtumai à me voir, & enfin je me rendis ſi aſſidu, qu'il ne ſe paſſoit point de jour que je n'allaſſe chez elle.

Lesbie, à qui elle faiſoit confidence de tout, ſçût d'abord nôtre commerce, & pria ſeulement ſon amie de ne me point mener chez elle; mais en même tems elle luy dit mille biens de moy. De ſorte que la repugnance qu'elle témoignoit à me voir, ne fit aucune impreſſion ſur l'eſprit de Seratine, auprès de qui je ne laiſſai pas de me mettre aſſez bien.

Cependant pluſieurs Chevaliers de grande conſideration s'étoient attachez auprès de Lesbie; elle les recevoit tous avec de grandes hon-

nê-

nêtetez, & ſes manieres obligeantes luy attirerent tant de monde, qu'il étoit impoſſible de la trouver ſeule. Vous ſçavez combien elle haïſſoit autrefois le tumulte du grand monde; & vous jugez bien qu'un changement ſi extraordinaire ſurprit tous ſes amis. Quelques-uns luy en parlerent, mais Gellius, qui étoit devenu amoureux d'elle, s'expliqua ſi ouvertement, la jalouſie lui fit faire tant d'extravagances, que Lesbie, qui ne l'aimoit point, s'irrita fort contre luy, & le bannit enfin de chez elle. Il fit ce qu'il pût pour ſe raccommoder; mais il ne réüſſit point, & s'en retourna à Verone, où il mena depuis une vie aſſez obſcure, reſſerré dans ſa Famille, dont, comme vous ſçavez, la conduite avec lui ne paſſe pas pour fort innocente.

Un de ceux qui avoient le plus

de

de paſſion pour Lesbie, étoit Helvius Cinna, vous le connoiſſez, vous ſçavez qu'il eſt d'une qualité diſtinguée, qu'il a eu dans la Republique de grands emplois, & que les beaux Vers qu'il a donnez au Public luy ont acquis une grande reputation d'eſprit; ſoit que Lesbie eût plus de goût pour luy que pour les autres, ſoit qu'elle crût qu'il étoit celui qui pouvoit le mieux reparer la perte qu'elle avoit faite de vous, elle le traitta beaucoup mieux que les autres, elle lui fit croire qu'elle l'aimoit.

Il vint un matin me trouver, & il me fit confidence de ſa paſſion. Je ſçay bien, me dit-il, que Catulle pour qui j'ay toute l'amitié & toute l'eſtime que la bonté qu'il a pour moi & ſes rares qualitez meritent, a été fort amoureux de Lesbie; & il ſemble que je devrois à nô-

nôtre amitié le ſacrifice de mon amour. Je ne balancerois pas, continua-t-il, à étouffer ma paſſion, ſi Catulle avoit encore lieu d'eſperer, mais il eſt certain qu'il ne ſe raccommodera jamais avec Lesbie. On dit même qu'il prend d'autres engagemens, ainſi je ne crois point que nôtre amitié ſoit bleſſée par les ſoins que je rends à une perſonne, que mon ami n'aime ſans doute plus, ou du moins qu'il ne doit plus aimer, puis qu'il n'y a nulle apparence qu'il puiſſe jamais rentrer dans ſes bonnes graces.

Il me dit enſuite toutes les marques de bonté que Lesbie lui donnoit; & comme je regardois les choſes avec des yeux moins prévenus que luy, je vis dans les actions de Lesbie & dans tout ſon procedé avec luy, beaucoup d'eſtime & de conſideration pour ſon me-

rite; mais peu de tendreſſe. Les Amans ſe flattent toûjours, & il en jugeoit autrement que moy.

Au reſte, m'ajoûta-t-il, elle me parle à tout moment de Catulle, mais c'eſt dans des termes ſi pleins d'aigreur; c'eſt avec tant de marques de mépris & d'indignation, que je ne penſe pas qu'on ait jamais haï auſſi fortement qu'elle le hait.

Prenez garde, luy dis-je, que vous ne vous trompiez, ces marques apparentes de mépris & d'indignation, ſont peut-être des marques d'un violent amour qu'elle ne peut ſurmonter. Si elle n'aime plus Catulle, pourquoy ſonge-t-elle en luy? Pourquoy vous parle-t-elle de luy à tout moment? Croyez-moy, continuai-je, elle ſe trompe elle-même, & vous trompe avec elle; elle aime toûjours Catulle.

tulle. Ah ! mon cher Licinius, interrompit Catulle, qu'il paroît bien que vous avez aimé ! Vous connoiſſez tous les mouvemens & toutes les délicateſſes de l'amour ; vous entrez dans le cœur d'une Amante, vous en ſçavez pénétrer tous les replis & tous les détours ; & au travers de mille froideurs, vous ſçavez démêler un reſte de paſſion qu'on ne ſçauroit éteindre. Ce que vous venez de me dire me rend la vie ; n'en doutez point, mon cher Licinius, on m'aime.

Lesbia mî præſente viro mala plurima dicit.

*Lesbie en termes pleins d'aigreur,*
*Parle de moi ſans ceſſe ;*
*Elle change en mépris, dit-elle, ſa tendreſſe,*
*Et je n'occupe plus ſon cœur.*

*Si Lesbie offenſée*
*Avoit éteint l'amour, dont j'ai ſceû*
*la bleſſer,*
*Amy, de ſa penſée*
*Lesbie auroit ſceû me chaſſer.*
*Mais quoy! ſur mon ſujet elle ne peut*
*ſe taire.,*
*Elle n'en parle qu'en colere;*
*En vain de ſes froideurs je ſerois al-*
*larmé;*
*Elle ſe plaint de moy; je ſuis toûjours*
*aimé.*

# AUTRE

## Sur le même ſujet.

Lesbia mî dicit ſemper male, nec tacet unquam.

*QVe Lesbie eſt trompée!*
*De moy ſeul occupée,*

*Elle*

*Elle croit me haïr, lors qu'elle en dit du mal.*
*Aveuglement fatal!*
*Pen uſe à ſon égard de même;*
*Mais je meure, ſi je ne l'aime.*

Pardonnez, mon cher Licinius, aux tranſports d'un Amant, qu'une amoureuſe joye a emporté plus loin qu'il ne vouloit; vous connoiſſez l'amour & les Muſes, & vous ſçavez ſi l'on peut reſiſter à leurs mouvemens ſecrets, lors qu'il leur plaît de s'emparer de nous.

Je ſerois bien fâché, dit obligeamment Licinius, que vous leur euſſiez reſiſté; ces Divinitez vous ont fait dire de trop agréables choſes; mais reprenons nôtre hiſtoire.

Helvius Cinna avoit trop de plaiſir à croire que Lesbie l'aimoit pour ſe laiſſer perſuader par mes

raiſons ; il continua ſes aſſiduitez auprès d'elle, & il ſe confirma dans la penſée qu'elle ſentoit pour luy quelque choſe de plus tendre que pour les autres.

Cependant un Parent de Lesbie, qui avoit fait une grande fortune à Rome, mourut, & la laiſſa ſeule héritiere de ſes grands biens. Ceux ſous l'autorité de qui elle étoit, la voyant devenuë ſi riche, reſolurent de la marier au plûtôt, & comme parmi tous ſes Amans, il n'y en avoit pas un qui n'eût beaucoup de bien, beaucoup de qualité, & beaucoup de conſideration dans le monde, ſes Parens lui dirent de choiſir celui qui lui plairoit le plus, & de ſe préparer à l'épouſer.

Elle fut frappée de cette déclaration, & elle commença à ſentir qu'elle vous aimoit encore, lors qu'elle enviſagea le mariage, & qu'elle

qu'elle ſongea que vous n'étiez point du nombre de ceux qu'on luy propoſoit pour Epoux ; elle fremit de la ſeule penſée de ſe donner à un autre que vous. Elle ouvrit ſon cœur à Seratine, qui me diſoit tout ce qu'elle lui confioit, & qui pourtant ne pût obtenir d'elle que j'allaſſe la voir. Cependant ſes Parens la preſſoient étrangement, & plus elle témoignoit de repugnance au mariage, plus ils augmentoient leurs perſecutions ; enfin après beaucoup de plaintes & de rémontrances inutiles, ils allerent la trouver, & celui d'entr'eux qui étoit le plus conſiderable, lui dit que puis qu'elle ne vouloit pas ſe choiſir elle-même un Epoux, ſa Famille luy en choiſiroit un.

Lesbie ne luy répondit que par des larmes, qu'elle répandit en grande abondance ; le même homme

qui lui avoit déja parlé feignant de ſe laiſſer toucher par ſes pleurs, luy dit qu'on luy donnoit encore trois jours pour ſe déterminer ; que pendant ce tems-là elle pouvoit choiſir qui bon luy ſembleroit ; mais que ce tems expiré, on ne la laiſſeroit plus maîtreſſe d'elle-même. Ses Parens après cela ſe retirerent, & la laiſſerent dans le plus grand accablement, & dans la plus grande affliction qu'on puiſſe s'imaginer.

Elle demeura long-tems, comme j'ay ſceû depuis par elle-même, immobile, les bras appuyez ſur une table, auprès de laquelle elle étoit aſſiſe ; elle m'a avoüé que ſa douleur avoit été ſi vive, qu'il luy étoit impoſſible de dire ce qu'elle avoit penſé dans ces premiers momens, où à peine ſçavoit-elle ſi elle vivoit encore ; tant ſon eſprit

&

& ſes ſens mêmes étoient accablez par les funeſtes idées qui ſe préſentoient en foule à ſon imagination.

Après qu'elle fut un peu revenuë, elle envoya prier Seratine de la venir trouver, & d'abord qu'elle la vit: Ma chere Seratine, luy dit-elle, vous voyez la plus infortunée perſonne du monde; ayez pitié de mes malheurs, ou préparez-vous bien-tôt à voir mourir vôtre amie. Il faut, continua-t-elle ſans lui donner le tems de répondre, il faut que j'entretienne Licinius, & que ce ſoit chez vous; car mille raiſons m'empêchent de le voir chez moy. Seratine luy promit qu'elle me verroit quand elle voudroit, & Lesbie luy dit, qu'elle iroit le lendemain dès le matin chez elle, & qu'il falloit qu'elle me fit avertir.

Dès le ſoir même Seratine me donna avis de tout ce que je viens de vous dire ; & le lendemain je me trouvai chez elle plûtôt que Lesbie. Elle vint dans un état à faire pitié aux plus inſenſibles, elle étoit ſi negligée & ſi abbatuë, qu'on voyoit bien qu'elle avoit une douleur très-violente.

Licinius, me dit-elle en me prenant la main, pardonnez-moy toutes les duretez que je vous ai faites; vous meritiez d'être traité avec plus d'égards que je n'en ai eû pour vous; mais vous connoiſſez les caprices de l'Amour, & vous étes trop ſenſible à cette paſſion, pour ne pas pardonner à une malheureuſe Amante, toutes les fautes que l'Amour luy a fait faire. J'aime, ajoûta-t-elle, & c'eſt toûjours vôtre Amy que j'aime. Hé pourquoy donc, Madame, luy dis-je

en

en l'interrompant, l'avez-vous laiſſé aller dans des Païs éloignez, traîner loin de vous une vie accablée de mille chagrins? Il vous adore, & la douleur qu'il a de vous voir irritée contre luy, ſans en ſçavoir la cauſe, l'a jetté dans un deſeſpoir, dont ſes Amis doivent craindre les effets; lors que vous l'avez vû prêt à s'exiler, que ne l'avez-vous retenu?

Hélas, me dit-elle, eſt-on bien raiſonnable quand on a une violente paſſion dans le cœur? Eſt-on maîtreſſe de ſoy, & ſçait-on bien ce qu'on fait? J'ai voulu haïr Catulle, j'ay crû le devoir faire; mais je n'ay pû ſurmonter le penchant que j'ay à l'aimer; plus j'ay feint de le haïr, plus je l'ay aimé; plus je l'ay éloigné de ma préſence, plus je l'ay approché de mon cœur; je n'ay point voulu le voir, je vous

ay fui vous-même, parce que vous étes ſon amy, & que je craignois que vous ne me parlaſſiez de luy. Que toutes ces précautions m'ont été inutiles! L'Amour me le rendoit toûjours préſent, je croyois le voir par tout, & je me diſois pour le juſtifier, plus de choſes que luy-même n'eût pû m'en dire. Hélas, ajoûta-t-elle douloureuſement, avois-je merité d'étre traittée comme je l'ay été de luy? Une paſſion auſſi violente & auſſi ſincere que la mienne devoit-elle étre ſacrifiée? Devoit-il publier les innocentes faveurs qu'il avoit obtenuës de moy? Et s'il falleit que tout le Monde apprit mes foibleſſes, devoit-ce étre par la bouche de Catulle? Je l'ay aimé, s'écria-t-elle, en pleurant, que dis-je? je l'aime encore avec trop de tendreſſe.

Les ſoûpirs qu'elle pouſſa, &

les

les pleurs qu'elle répandit, m'empêcherent long-tems de luy répondre ; enfin quand je la vis un peu remiſe, je pris la parole, & je luy dis tout ce qui pouvoit ſervir à vôtre juſtification, & comme elle prenoit vôtre parti contre elle-même, je n'eus pas de peine à la perſuader ; je luy proteſtai enſuite que vous l'aimiez toûjours avec la même tendreſſe, & la même conſtance, que vous aviez fait autrefois.

Hé bien, dit-elle, je crois que Catulle eſt innocent, je crois qu'il m'aime, & tout cela ne ſert qu'à me rendre plus malheureuſe. Elle m'apprit alors les perſecutions de ſes Parens : Il faut, continua-t-elle, que je choiſiſſe un Epoux ; & ce qui me deſeſpere, il n'eſt pas en mon pouvoir de choiſir Catulle ; mes cruels Parens ont enviſagé ſon

procedé pour moy avec des yeux bien differens de ceux d'une Amante toûjours diſpoſée à pardonner à ſon Amant ; ils ont crû qu'en m'offenſant il avoit outragé toute leur Famille ; ils ont conçû pour luy une haine terrible, & je n'oſerois même prononcer ſon nom en leur préſence. Jugez maintenant, continua-t-elle, de mon accablement, je n'ay que trois jours pour me déterminer ſur ce funeſte choix ; c'eſt à dire, ajouta-t-elle toute en pleurs, qu'il ne me reſte plus que trois jours à vivre.

J'avoûë que je fus ſi vivement touché de vos malheurs, & de ceux de Lesbie, que j'en perdis preſque l'uſage de la Raiſon. Nous demeurâmes long-tems l'un & l'autre dans un ſilence morne, & nous nous regardions avec des yeux où la douleur étoit peinte, ſans avoir

la

la force de nous rien dire.

Lesbie fut la premiere qui parla, & soit que comme elle avoit déja rêvé aux moyens de détourner un malheur dont elle étoit menacée, il y avoit long-tems; soit, dis-je, que le remede qu'elle me proposa luy fut déja venu en pensée; soit qu'il luy fût tout d'un coup inspiré par sa passion, elle ouvrit un avis que Seratine & moy jugeâmes le plus raisonnable, & que nous resolûmes de suivre.

Ce fut que j'irois trouver Cinna, & que sans deguisement je luy dirois les veritables sentimens de Lesbie, qu'ensuite comme il étoit vôtre amy, & qu'il avoit de la consideration pour Lesbie, je le prierois de sa part de lui aider à se conserver pour vous: vous pouvez juger quelle fut la surprise de cet Amant qui se flattoit d'étre aimé, lors que j'al-

j'allai lui faire les propoſitions que je viens de vous dire ; il m'écouta ſans m'interrompre , & ne fut de long-tems en état de parler.

Quoy, me dit-il après, Lesbie aime toûjours Catulle ; & cependant elle me dit qu'elle le hait ? Elle ſouffre que je m'engage auprès d'elle, elle me témoigne qu'elle approuve ma paſſion, elle me laiſſe eſperer qu'un jour elle m'aimera , & cependant elle en aime un autre, & elle veut que je me ſacrifie pour les interêts de cet heureux Rival ? Non, Lesbie ne merite pas que j'aye pour elle la moindre complaiſance. Allez, Licinius, allez luy dire qu'elle cherche d'autres ſecours que le mien, & qu'après la cruauté qu'elle a euë de prendre plaiſir à me rendre le Rival d'un de mes meilleurs amis, c'eſt bien aſſez que je

ne

ne la haïſſe point, & que je me reſolve paiſiblement à l'oublier ; elle ne doit rien attendre davantage de moy.

Je le laiſſai dire tout ce qu'il voulut ; mais lors que je crûs, que par ſes plaintes ſa douleur s'étoit, pour ainſi dire, exhalée, & n'avoit plus la même violence, je luy repréſentai qu'il ne devoit point vouloir de mal à Lesbie, qui s'étoit trompée la premiere avant que de le tromper ; & qu'enfin puis qu'il étoit vôtre ami, il devoit ſacrifier à vos interêts une paſſion inutile. Comme vous ſçavez qu'il eſt parfaitement honnête-homme, & qu'il y a peu de gens au monde auſſi exacts que luy ſur les devoirs de l'amitié, il entra inſenſiblement dans mes raiſons, & me demanda ce qu'il falloit qu'il fit.

Il faut, luy dis-je, que vous promet-

mettiez à Lesbie que vous n'abuſerez point du droit qu'elle va vous donner ſur elle-même. Lesbie après cela pour ſe delivrer de la perſecution de ſes Parens leur dira qu'elle veut vous épouſer; & vous, pour nous donner le tems d'avertir Catulle de tout ce qui ſe paſſe & de le faire retourner, vous differererez le mariage ſur des prétextes qu'il ſera aiſé de trouver.

A quoy m'engagez-vous, s'écria-t-il douloureuſement. Hé bien, continua-t-il enſuite, faiſons tout ce que vous voulez; ſi je ne puis étre aimé de Lesbie, je meriterai au moins d'en étre plaint, & je donnerai à nôtre ſiecle un des plus rares exemples d'amitié, qu'un homme bien amoureux puiſſe donner. Mais, ajouta-t-il, je veux que Lesbie me promette que ſi elle ne peut rendre Catulle heureux, elle m'epouſera. Je

Je n'eus pas de peine à luy faire promettre ce qu'il ſouhaittoit ; Lesbie étoit ſi reſoluë à faire toutes choſes imaginables pour vous épouſer, qu'elle ne doutoit nullement du ſuccès, & qu'elle croyoit ne s'engager à rien en promettant à Cinna tout ce qu'il vouloit.

Cependant les choſes réüſſirent comme nous l'avions imaginé ; les Parens de Lesbie furent ſatisfaits du choix qu'elle fit ; & il trouva moyen d'éloigner le mariage ſans qu'ils ſe doutaſſent le moins du monde de la verité. Je fis partir auſſi-tôt un Affranchi chargé de Lettres pour vous informer de tout, je vous mandois de vous hâter de retourner à Rome, & d'apporter vous-même de vos nouvelles ; mais vôtre mauvais deſtin qui n'avoit pas reſolu de finir ſi-tôt vos malheurs, empêcha que vous ne re-

receûſſiez mes Lettres. Le Vaiſſeau qui portoit mon Affranchi, fut battu d'une ſi furieuſe tempête qu'il perit, & que perſonne de ceux qui étoient dedans, ne ſe ſauva.

Nous n'avons appris ce funeſte accident, que long-tems après qu'il a été arrivé, & lors que les choſes étoient dans un état, où il n'y avoit plus de remede à vôtre malheur. Lesbie paſſa quelque tems aſſez agréablement, elle eſperoit de vous revoir bien-tôt, je luy diſois qu'elle vous trouveroit plus amoureux que vous n'aviez jamais été, cette eſperance lui donnoit un enjouëment qu'on attribuoit à la ſatisfaction qu'elle avoit d'épouſer Cinna; il n'y avoit que l'abarrement de Cinna qui embarraſſoit les gens, on voyoit ſur ſon viſage une triſteſſe dont il ne pouvoit étre le maître, & on ne pouvoit s'imagi-

ner

ner que le retardement d'un bonheur assuré luy pût causer un si violent chagrin.

L'inquietude de n'apprendre point de vos nouvelles, troubla bien-tôt la joye de Lesbie, elle contoit tous les jours & tous les momens, elle se plaignoit à moy de vôtre négligence, & elle me disoit souvent que je l'avois trompée; j'étois moy-même si étonné de ne voir arriver ni vous ni mon Affranchi que je ne savois que penser ni que dire.

Plus Lesbie paroissoit triste & inquiette, plus Cinna qu'un rayon d'esperance commençoit à éclairer, devenoit tranquille & enjoûé.

Pour moy, j'étois dans de continuelles allarmes, & je m'imaginois les choses même les plus impossibles, plûtôt que de penser

que

que vous euſſiez oublié Lesbie. Il courut alors un bruit, qui ſe confirma par des Lettres de Bithynie, & qui vous ruina entierement dans ſon eſprit. Gellius en ce même tems fit un voyage à Rome, & quoy qu'il ne vit point Lesbie, j'ay toûjours crû qu'il étoit l'Auteur de ce bruit, & de ces Lettres malheureuſes qui vous perdirent. On mandoit que vous étiez à la Cour du Dictateur le plus ſatisfait & le plus galant des hommes, que vous ne ſongiez qu'à plaire & qu'à vous rejoüir; que vous faiſiez tous les jours de nouvelles intrigues, & qu'une Princeſſe qu'on nommoit, & dont j'ai oublié le nom, vous occupoit alors ſi fortement, qu'il ne ſembloit pas que vous vous ſouvinſſiez ſeulement qu'il y eût d'autres perſonnes au monde.

Je ne ſçaurois vous dire quelle fut

fut la ſurpriſe & la douleur de Lesbie : L'ingrat, s'ecria-t-elle pluſieurs fois, en préſence de Seratine qui me l'a dit, j'ay la foibleſſe de le rappeller, & il n'a pas même la complaiſance de m'amuſer par quelque vaine excuſe ; il retient auprès de lui l'Envoyé de ſon ami, & il ne ſe ſouvient peut-être plus que cet homme attend ſa réponſe pour revenir. Hélas! que je ſuis à plaindre; il triomphe, il me ſacrifie à ſa nouvelle Maîtreſſe ; il luy raconte mes vaines fiertez dont je me ſuis ſi honteuſement démentie ; mais il ne joûïra pas long-tems, ajoûta-t-elle, du plaiſir de me croire amoureuſe de lui. Ma chere Seratine, pourſuivit-elle, ne me parlez jamais de cet infidelle, aidez-moy à l'oublier ; & pour commencer dès ce moment, faites chercher Cinna, il faut que je l'épouſe.

Se-

Scratine n'osa s'opposer aux resolutions de son amie, qui luy paroissoient trop justes.

J'étois avec Cinna lors qu'on vint lui dire que Lesbie le demandoit, & nous allâmes ensemble chez elle. Cinna, luy dit-elle d'abord qu'elle le vit, je suis indigne de la consideration que vous avez eue pour moy; je vous ai préferé un ingrat qui me mépriſe, je vous ai obligé à servir ma folle passion contre vos propres interêts, je ne merite pas après cela que vous pensiez à moy; mais si vous pouvez vous resoudre à oublier mes injustices, & à me pardonner mes égaremens, vous me trouverez entierement desoccupée de ce perfide qui m'a si lâchement trahie.

Cinna se jetta à ses genoux, & en les embrassant avec une tendresse extrême: Ah! Madame, luy dit-il, est-ce à vous à me demander

der pardon? Vous regnez toûjours dans mon cœur ; je vous aime toûjours, & lors qu'il s'agit de ſe faire aimer de vous, je n'examine rien, je ferme les yeux ſur vos rigueurs paſſées, & je ne veux plus rien voir que vos bontez préſentes. Mais, Madame, ajoûta-t-il, ſi vous voulez vous guerir entierement de la paſſion que vous avez pour Catulle, il ne faut plus differer de me rendre heureux.

Je pris vôtre parti, & je dis pour vous excuſer tout ce que l'amitié que j'ai pour vous, pût me ſuggerer; mais Lesbie étoit ſi irritée qu'elle ne voulût pas même m'entendre; elle promit à Cinna qu'elle l'épouſeroit dès le lendemain; & ſe tournant de mon côté: Je ſçay, me dit-elle, que vous n'étes point coupable des perfidies de vôtre amy, & il vous paroîtra

peut-être étrange que je veuille vous en punir ; mais comme j'ai reſolu d'oublier même le nom de Catulle, ne trouvez pas mauvais que je vous prie de ne me plus voir ; vous ne pourriez vous empêcher de me parler de lui, & quand vous pourriez vous taire ſur ſon ſujet, vôtre veûë m'y feroit penſer malgré moy, je l'ay trop aimé, je connois trop ma foibleſſe, enfin je le crains toûjours, je vous crains & je me crains moy-même.

Cinna qui a toûjours eu beaucoup d'amitié pour moy, fit tout ce qu'il pût, afin de l'obliger à ne me point bannir de chez elle, mais il ne pût rien obtenir : je me retirai plus affligé de vôtre malheur que de ma diſgrace, quoy que j'en dûſſe craindre les ſuites, à cauſe de l'amour que j'avois pour Seratine,

qui

qui paſſoit preſque tous les jours entiers chez Lesbie ; & qui ne me voyant plus ſi ſouvent, pouvoit ſe deſaccoûtumer de moy & ſouffrir que quelque autre l'aimât.

Enfin le Mariage de Cinna & de Lesbie ſe fit, & jamais Amant ne parut ſi ſatisfait de ſa fortune que Cinna, lors qu'il ſe vit dans le Temple prêt à devenir l'Epoux d'une Maîtreſſe qu'il adoroit. Pour Lesbie quoy qu'elle fit tout ſon poſſible pour faire paroître beaucoup de joye, elle laiſſoit voir malgré elle dans ſes yeux le chagrin qui la devoroit.

Peu de tems après ce Mariage, Craſtinie étant prête à partir pour ſe rendre à la ſuite du Dictateur ; vint dire adieu à Seratine chez qui j'étois. Je priai Aurelius, qui devoit l'accompagner, de vous ap-

prendre tout ce que je viens de vous dire ſur le ſujet de Lesbie & de Cinna, & de me faire ſçavoir de vos nouvelles; je ne ſçay s'il le fit: mais comme j'ay ſceû depuis qu'il avoit de grandes liaiſons avec Gellius, je crains bien qu'il ne vous ait deguiſé la verité.

Il me la déguiſa, n'en doutez point, interrompit Catulle, il ne m'apprit rien autre choſe que le mariage de Lesbie & le bonheur de Cinna, dont je fus deſeſperé, & qui m'obligea à prendre avec Crattinie les engagemens que vous avez ſceû depuis que j'ai pris.

Peu de tems après ce malheureux mariage, reprit Licinius, je ſceûs que mon Affranchi s'étoit perdu dans la mer, & que vous n'aviez pû recevoir mes Lettres. J'en fis informer Lesbie, & cette nou-

nouvelle fit ſur elle un effet qui me fit connoître qu'elle vous aimoit encore; cependant elle gardoit avec Cinna les meſures du monde les plus honnêtes, & il étoit fort ſatisfait d'elle.

Il ſe paſſa quelque tems ſans qu'on entendît parler de vous; enfin je receûs cette grande Lettre où vous m'appreniez toute vôtre avanture avec Craſtinie, & vôtre brouillerie avec Ceſar. Je donnai cette Lettre à Seratine, qui feignant de me l'avoir priſe ſans que je le ſceûſſe, n'eut pas de peine à la faire lire à Lesbie.

Ah! s'ecria-t-elle en regardant Seratine, pourquoy m'avez-vous montré cette fatale Lettre? Que me faites-vous enviſager? Catulle m'aime encore, il abandonne pour moy le ſoin de ſa fortune; j'a-

voûërai que cette idée me donne une joye que je ne puis m'empêcher de ſentir plus que je ne devrois. Mais que cette joye d'un moment attirera de chagrins après ſoy ! Je n'avois déja que trop de peine à oublier Catulle criminel, & je ne pourrai m'empêcher de l'aimer innocent. Jugez, continua-t-elle, ma chere Sératine, jugez de l'accablement où je dois être : car enfin j'ay pour Cinna une conſideration qui ne me permettra jamais de me relâcher à la moindre choſe, dont la vertu la plus ſcrupuleuſe puiſſe étre bleſſée ; cependant j'aime Catulle, je l'aimois tout inconſtant & tout perfide qu'il me paroiſſoit, vous venez de le juſtifier. Ah ! qu'avez-vous fait ?

Sératine ne faiſoit que la plaindre, & n'oſoit combattre ny ſes re-

ſo-

ſolutions ny ſa douleur. Elle la prioit ſeulement de tems en tems de permettre que je revinſſe chez elle, mais elle ne pût l'y faire conſentir, que lors que le Dictateur fut de retour en Italie. Je ne vous dirai rien des magnificences de ſon entrée dans Rome, vous pouvez vous les imaginer ; & le recit en eſt inutile à vôtre Hiſtoire.

Craſtinie retourna avec luy ; mais elle parut ſi fiere, elle prit avec toutes ſes anciennes amies des manieres ſi orgueilleuſes, qu'elle s'attira bien-tôt la haine de tout le monde. Lesbie ſur tout ne pouvoit s'accoûtumer à ſouffrir cette fierté ridicule ; qui n'étoit pas la ſeule raiſon de la haine qu'elle conceût contre Craſtinie ; l'attachement que cette indiſcrette fille diſoit par tout que vous aviez eu pour

elle, l'irrita bien plus que toutes les hauteurs qu'elle luy voyoit, elle ne vouloit pourtant pas qu'on pénétrât les cauſes des ſentimens d'aigreur & de mépris qu'elle faiſoit paroître pour Craſtinie.

Le trouble que cauſa dans toute l'Italie la recompenſe des vieux Soldats de Ceſar, à qui il donnoit quelquefois des terres & des maiſons qui appartenoient à d'illuſtres Romains qui n'avoient point porté les armes contre luy, obligea pluſieurs perſonnes de l'un & de l'autre ſexe à aller le trouver, pour leurs propres interêts, ou pour ceux de leurs amis. Lesbie fut une des premieres qui alla luy demander juſtice pour une de ſes Parentes, qui ne pouvoit venir elle-même ſe jetter à ſes pieds.

Elle n'eut pas du Dictateur toute la ſatisfaction qu'elle eſperoit;

&

& elle fut ſi irritée du refus qu'il lui fit, que voulant ſe venger de quelque maniere que ce fût, elle pria auſſi-tôt Seratine de m'amener chez elle; & lors que j'y allai: Vous voyez, me dit-elle, Licinius, que mon deſtin eſt de vouloir vous bannir de ma mémoire, & de ne pouvoir me paſſer de vous; elle me raconta enſuite les ſujets de chagrin qu'elle avoit contre le Dictateur.

Il aime la gloire, pourſuivit-elle, & c'eſt par là qu'il le faut punir; faites des Vers qui apprennent ſes vices & ſes cruautez à toute la Poſterité, & qui rendent ſon nom auſſi odieux, qu'il s'efforce de le rendre illuſtre. Vengez-moy, vengez vôtre ami, me dit-elle en rougiſſant, & pardonnez-moy toutes les inegalitez qu'une tendreſſe ſecrette, que toute ma vertu ne

ſçauroit étouffer, m'a fait avoir à vôtre égard.

J'avois moy-même quelques raiſons de me plaindre du Dictateur, & je n'eus pas de peine à me reſoudre de ſatisfaire Lesbie; je fis donc ces Vers ſi ſanglans que vous aurez peut-être vûs.

Bithynia quidquid & P. Cæſaris
unquam habuit.

*Tout ce qu'a jamais eu la Bithynie entiere;*
*Et ce Roy dont Ceſar ſceût toucher l'ame fiere.* &c.

Je les ai vûs, interrompit Catulle, & je les ai admirez, quoy que je ne ſceûſſe point qu'ils fuſſent de vous. Il eſt donc inutile que je vous les diſe, reprit Licinius, & je vais pourſuivre mon recit. Je

Je ne ſçay ſi Servilie devint jalouſe de Craſtinie, & employa pour en détacher Ceſar le pouvoir qu'elle a toûjours conſervé ſur luy ; ou bien ſi luy-même dégoûté d'une Maîtreſſe dont le cœur luy avoit donné trop peu de peine à engager, chercha les moyens de s'en défaire honnêtement, enfin il ſongea à la marier, quoy qu'elle-même peu ſoigneuſe de ſa reputation ne s'en ſouciât pas trop.

Il offrit à pluſieurs Chevaliers Romains de grands emplois & de grands biens, afin de les obliger à l'épouſer ; mais il n'en trouva aucun à qui le ſoin de ſa fortune fit oublier celuy de ſa gloire. Il commençoit à étre fort embarraſſé de Craſtinie, lors que quelques affaires obligerent Heratius à ſe préſenter devant luy.

Heratius eſt un Plebeïen fort

riche, dont le Pére avoit été Eſclave, & après avoir amaſſé de grands biens, étoit mort aſſez jeune. Heratius menoit une vie fort retirée & fort baſſe, renfermé dans une petite maiſon avec ſa Mere, dont les inclinations n'avoient rien qui ne ſentît la baſſeſſe de ſa condition. Ceſar ſçût tout ce qué je viens de vous dire, & jetta les yeux ſur cet homme pour en faire le mari de Craſtinie: il l'écouta favorablement, & tâcha de le gagner par les honneurs qu'il luy fit: Enfin on luy propoſa le mariage de Craſtinie, & contre l'eſperance de Ceſar, il y témoigna une repugnance invincible; ſa Mere même fit des éclats & dit des choſes qui aigrirent Ceſar, & qui le piquerent de telle ſorte, qu'il reſolut de contraindre Heratius à faire tout ce qu'on ſouhaittoit de luy. On me-

naça

naça la Mere & le Fils de les dépouiller de tous leurs biens, qu'on prétendoit avoir été acquis par des voyes honteuſes & criminelles. L'apprehenſion d'être ruïnez, diſpoſa ces Ames ſerviles à obéir, & Ceſar voulut que la pompe du Mariage ſe fit dans ſon Palais; il donna enſuite une Charge à Heratius, & luy promit l'Anneau de Chevalier.

Craſtinie étant mariée avec Heratius, devint encore plus fiére, & ſe rendit odieuſe à tout le monde; elle eut un démêlé avec Lesbie qui fit beaucoup de bruit, & où Ceſar prit ſon parti avec tant de chaleur, que Lesbie qui naturellement eſt aſſez glorieuſe, ceſſa d'aller à la Cour; & par la froideur & l'indifference qu'elle témoigna pour Ceſar à tous ceux qui luy parlerent de ſe raccommo-

der avec luy, elle l'aigrit tellement, qu'il a cherché depuis toutes les occaſions de nuire à Cinna, qui s'eſt conſolé de cette diſgrace avec ſes Livres.

Cependant Heratius, qui d'abord avoit paru fort content de ſa fortune & de ſon mariage, ſe brouilla bien-tôt avec Craſtinie; il en vint à une rupture ouverte, & il n'y eut que l'autorité de Ceſar qui l'empêcha de la repudier; mais il la quitta, & alla demeurer à une maiſon de campagne qu'il a à dix milles de Rome.

Cette avanture fit beaucoup de bruit dans le monde, & Lesbie croyant avoir trouvé l'occaſion de ſe vanger de Craſtinie, m'obligea à faire encore des Vers.

Je pris un tour myſterieux, & je fis une eſpece de Fable Menippée, dont il ſemble que perſonne

ne ſe peut plaindre ; c'eſt l'Hiſtoire d'Europe aimée, comme vous ſçavez, de Jupiter ; & enſuite mariée à Aſterius Roy de Crete. Ceux qui ont oüi parler de Craſtinie, n'ont pas de peine à en démêler le myſtere, & ceux qui n'y entendent point de fineſſe, ne laiſſent pas de ſe divertir en la liſant.

Catulle pria ſon ami de lui montrer cette Fable, qu'il n'avoit point veûë ; & Licinius ayant tiré ſes Tablettes de ſa poche, lût ces Vers.



HIS-

# HISTOIRE D'EUROPE.

ASTERIUS, *Prince assez débonnaire,*
*D'esprit peu rafiné,*
*Et d'humeur fort legere,*
*Gouvernoit les Cretois ; & par sa vieille Mere*
*Etoit luy-même gouverné.*

La bonne Dame honnêtement avare,
Pour marier ſon Fils cherchoit un grand parti,
Dont le bien fût aux ſiens dignement aſſorti;
Mais (ô pour la punir, évenement bizare!)
Tandis qu'avec tous ſes voiſins
De ſa part ſur le bien on chicane, on conteſte,
L'Amour qui n'avoit point de part dans ſes deſtins,
Luy rend pour ſe venger ſa prudence funeſte.

Jupiter, Dieu, qui comme chacun ſçait,

Plus

*Plus d'une fois s'eſt veû pris ſur le fait;*
*Et qui des honnêtes Familles*
*Devenu la terreur par cent larcins divers,*
*Au lieu de regir l'Univers,*
*Ne ſonge qu'à tromper jeunes femmes & filles.*

*Ce Dieu donc, un beau jour d'Eté,*
*Se promenant en Phenicie*
*Apperçût par hazard une jeune beauté,*
*Qui pour rêver avoit quitté ſa compagnie;*
*C'etoit la fille d'Agenor,*
*La jeune Europe à la treſſe dorée,*
*Qui de cette Contrée*
*Etoit le plus charmant thréſor.*

Jupiter aussi-tôt devint amoureux d'elle,
Elle ne fit point la cruelle,
En moins de rien leur traité se conclut,
Et la Nymphe fidelle
Fit tout ce que le Dieu voulut.
On sçait sous quelle figure,
Et comment à la Belle il fit passer les Mers;
Et de cette avanture
Je ne veux point charger mes Vers.

Je vais conter choses plus importantes,
La Nymphe avoit deux ou trois confidentes;

C'en eſt trop quand on vent du ſecret en amour ;
De cette intrigue auſſi Junon eut des nouvelles,
A ſon Epoux en fit groſſes querelles;
Et Jupiter fut jaloux à ſon tour.

Le jeune Endymion plaiſoit fort à la Dame,
Qui grandes privautez ſouffroit à ſon Amant,
Et déja dans le Ciel on diſoit hautement,
Que Junon trahiſſoit Jupiter dans ſon ame.
Ce Dieu donc allarmé,
Et des mêmes attraits n'étant longtems charmé,
Pour ſe raccommoder alla trouver ſa femme,
Luy dit qu'a l'avenir il feroit ſon devoir;
Mais

*Mais qu'en quittant Europe il falloit*
*la pourvoir.*

*Junon promit d'avoir soin d'elle,*
*Et soudain traversant les airs à tire*
*d'aîle,*
*Vint chez Asterius;*
*Mere, Fils, Courtisans, sous furent*
*bien confus*
*De voir la Souveraine & des Dieux*
*& des hommes,*
*Entrer dans leur obscur Palais,*
*Où beaux ameublemens ne se virent*
*jamais;*
*Car c'étoient gens fort œcono-*
*mes,*
*Qui bien paisiblement gouvernant leur*
*Etat,*
*Fuyoient la dépense & l'éclat.*

Junon radoucissant sa voix & son visage,
Parla d'abord de Mariage,
Dit qu'avecque tant de vertus,
Il étoit grand dommage,
Que le charmant Asterius
Passât le plus beau de son âge
Sans goûter de l'Hymen les plaisirs innocens,
Et voir naître de soy de beaux petits Enfans.

La Déesse charitable
Ajoûta que sous son pouvoir
Elle avoit une Nymphe aimable,
Qu'elle vouloit luy faire voir:
Vous l'aimerez, luy dit-elle,
Et je vous en ferai l'Epoux,

Elle

*Elle eſt jeune, elle eſt belle,*
*Et le Deſtin exprès l'a fait naître pour vous.*

Après ce beau diſcours Europe fut nommée,
Aſterius fremit, & ſa Mere allarmée
Fit d'un cri douloureux retentir ſon Palais.
Déja la Renommée
D'Europe avoit publié les beaux faits;
On ſçavoit ſes amourettes,
Et Jupiter n'étoit pas, diſoit-on,
Le premier dont elle eut écouté les fleurettes.
Le folâtre Alcidas, & l'habile Ariſton,
D'elle avoient obtenu maintes faveurs ſecrettes.

Les Parens furent assemblez,
Et tous, non sans être troublez,
Du pauvre Asterius plaignirent l'innocence,
Qui plus puissant que ses Ayeux
Mais n'ayant jamais fait aux Dieux la moindre offense,
Se voyoit menacé d'une telle alliance.

Enfin ils convinrent entr'eux,
Que pour sortir d'un pas si dangereux
Asterius feignant quelque pressante affaire,
S'imposeroit luy-même un exil volontaire,
Et loin de son Royaume iroit vivre en repos;
Inutiles & vains complots!

De

De tout ceci Junon fut avertie,
(Car les Dieux ſçavent tout)
Et Jupiter ſe mit de la partie.
Ce Dieu n'entreprend rien dont il ne vienne à bout.

Du bruit de ſon Tonnerre,
Il fit trembler la Terre;
Et d'un nuage épais
Du rebelle mortel il couvrit le Palais;
La Grêle & les Eclairs ſortant de ce nuage,
Du ſeul Aſterius menaçoient l'héritage;
Le feu déja prenoit à ſes maiſons,
Et l'on crût que l'orage
Alloit pour luy faire moiſſons.

*Ah! mon Fils, s'écria ſa Mere,*
*Allons de Jupiter appaiſer la colere,*
*Et pour nous dérober à ſes terribles coups,*
*Recevons, s'il le faut, ſon Enrope à genoux.*

*Qu'eût-il fait? chaque inſtant groſſiſſoit la tempête,*
*Il n'avoit point d'appuy,*
*Et tout le Ciel alloit fondre ſur luy.*
*Le bon Prince baiſſa la tête,*
*Il fit ce qu'on voulut, & prit le bon parti.*
*Jupiter en fut averti,*
*Le Ciel devint ſerein; on fit le mariage.*

A-

*Aſterius fut mis au rang des Immortels,*
*Et peut-être qu'un jour il eût eu des Autels,*
*S'il n'eût point laiſſé voir quelque jaloux ombrage;*
*Mais pour être comblé de tant d'honneurs divins,*
*Il n'avoit pas perdu tous les défauts humains.*

*Il vouloit qu'à ſes Loix ſa femme fût ſoûmiſe,*
*Et luy gardât la foy promiſe;*
*Ridicule entêtement!*
*Qui de ſa premiere gloire,*
*Détruiſant même la mémoire,*
*Le jetta dans l'abaiſſement.*

*Sur ce prompt changement,*
*Sans pouſſer plus loin ſon hiſtoire,*
*Moraliſons un moment.*

*N'envions point des biens que nous ne*
*gardons guéres,*
*Et qui cauſent ſouvent nos plus grandes miſeres,*
*Vivons dans l'obſcurité,*
*Où le Sort nous a fait naître,*
*Et ne ſouhaitons point d'être*
*Plus que nos Péres n'ont été.*
*Ces fortunes élevées*
*Sur des baſes d'iniquité,*
*En moins de rien ſont renverſées,*
*Et le plus ſûr moyen d'être heureux,*
*C'eſt de ne point porter trop haut ſes*
*vœux.*

Ceſar, pourſuivit Licinius, entendit la lecture de ces Vers avec au-

autant de froideur que s'il n'y eût eu aucun interêt; cependant il avoûa à ſes plus particuliers Amis qu'il en étoit piqué juſqu'au vif; j'en fus averti, & on me conſeilla de m'éloigner de Rome pour un tems.

J'appris alors que vous étiez à Sirmion, & je reſolus de venir vous y trouver. Lesbie à qui ſes chagrins, & le malheur de ſa paſſion faiſoient haïr le monde & chercher la ſolitude, fit dans le même tems conſentir Cinna à la laiſſer aller paſſer quelques mois dans une aſſez agréable maiſon qu'il a ſur le chemin de Verone; Seratine l'y accompagna, & nous partîmes tous trois le même jour. Je paſſai quelque tems dans cette maiſon, où mon amour pour Seratine balançoit fort l'envie que j'avois de vous voir.

Enfin je me préparai à partir, & la veille de mon départ Lesbie me fit entrer dans ſon Cabinet, où après m'avoir dit que j'étois le ſeul homme au monde en qui elle prît quelque confiance ; elle me conjura de ne vous point apprendre toutes les foibleſſes que je lui avois vuës pour vous. Ce que vous luy diriez, ajoûta-t-elle, ne ſerviroit qu'à le rendre plus malheureux ; il croiroit que je l'aimerois; dans cette penſée il voudroit ſe rapprocher de moy, & il n'y trouveroit qu'une averſion invincible pour luy : car enfin, pourſuivit-elle en rougiſſant, je me ſens toute changée, ſans que j'en puiſſe dire la raiſon ; il y a peu de jours que j'avois pitié de Catulle ; je ne ſçay même ſi je ne l'aimois point un peu: mais à préſent je le hais comme le plus mortel de mes ennemis.

Voi-

Voilà, continua Licinius en ſe levant, l'état auquel étoit Lesbie lors que je ſuis parti; c'eſt à vous de voir ſur cela, quelles reſolutions vous voulez prendre. Ma reſolution, dit Catulle, eſt de l'aimer toûjours & de ſouffrir tous les maux que ſa rigueur poutra imaginer. Mais, croiriez-vous, pourſuivit-il, que plus je l'aime, plus je hais le Dictateur? je le regarde comme l'Auteur de tous mes malheurs, & je luy impute même ceux qui me ſont arrivez avant que je l'euſſe trouvé en Bithynie. Cependant, reprit Licinius, il commence à ſe faire aimer de tous les Romains; le Peuple ne le regarde plus comme un Tyran, & ſa domination eſt ſi douce, qu'il ſemble qu'il ait donné plus de liberté aux Romains en détruiſant la République; pour moy, je vous

avouë que j'ay un regret très-ſenſible d'avoir fait contre un ſi grand homme des Vers ſi injurieux, & j'ay prié mes amis de luy en demander pardon pour moy.

Catulle ne répondit rien à ſon amy; & ils avoient déja repris le chemin de la maiſon, lors qu'un Eſclave vint leur dire qu'un Courier arrivé de Rome demandoit Licinius. Ils ſe regarderent l'un l'autre, & ils ne pûrent ſe cacher l'inquietude que leur donnoit l'arrivée du Courier; ils étoient ſi accoûtumez à recevoir de mauvaiſes nouvelles, qu'ils ne s'imaginoient pas qu'il leur en pût venir de bonnes du côté de Rome.

Enfin Licinius ouvrit ſon paquet, & il fut fort ſurpris de trouver une Lettre du Dictateur, pleine d'honnêtetez & d'aſſurances de ſon amitié. Celar n'avoit pas attendu

du que Licinius vint luy-même luy demander pardon des Vers qu'il avoit faits contre luy ; il s'étoit contenté des ſatisfactions que les Amis de ce Poëte étoient venus lui offrir pour luy ; & comme ſa généroſité & ſa clemence paſſoient l'imagination, il s'étoit fait un plaiſir de le confondre à force de bontez & de careſſes.

Il fut donc le premier à luy écrire, & il luy offrit ſon amitié, & luy demanda la ſienne en des termes ſi obligeans, que Licinius en liſant ſa Lettre ne pût s'empêcher de s'écrier, que Ceſar étoit le plus grand de tous les hommes, & qu'il meritoit l'empire de l'Univers.

Il ſe retira enſuite avec Catulle dans ſon cabinet, où après avoir fait à Ceſar la réponſe qu'il crut luy devoir faire, il prit la reſolu-

tion de retourner à Rome, & perſuada à Catulle de l'accompagner. Ils partirent peu de jours après, & durant tout leur voyage, ils n'eurent aucun entretien qui ne fut ſur le ſujet de Lesbie, à qui Catulle ſongeoit éternellement.

Ils n'étoient plus qu'à quinze ou ſeize milles de Rome, lors qu'ils furent tout d'un coup ſurpris par un orage furieux, & par une des plus obſcures nuits qu'on ait encore vûës, ils mirent pied à terre, & s'étant rangez auprès d'un Buiſſon, où ils étoient preſque reſolus d'attendre le jour, ils entendirent derriere eux le bruit de quelques Cavaliers qui ſuivoient leur chemin malgré l'orage & la nuit, & qui en marchant avec aſſez de vîteſſe ſe plaignoient & ſe diſoient les uns aux autres: Vôtre précaution nous les fera manquer, nous

ne

ne pourrons plus les rejoindre, & la nuit nous les dérobera. Licinius se souvint alors, que plusieurs Citoyens de Rome avoient des maisons assez proche du lieu où ils étoient, & il proposa à son ami de suivre ces Cavaliers, qui, à ce qu'il disoit, alloient à quelqu'une de ces Maisons: Furius, ajoûta-t-il, en a une qui n'est pas fort loin d'icy; c'est celle-là même qui est devenuë célébre par les Vers que vous avez faits; Tout le monde les sçait à Rome, continua-t-il, & il y a peu de Citoyens à qui on n'entende chanter.

Furi, Villula vestra non ad Austri.

*LEs Vents ny les Orages*
*N'incommodent point ta Maison;*
*L'âpre bize n'y souffle en aucune Sai-*
*son;*

*Mais les vieux Créanciers y font d'affreux ravages,*
*Il leur eſt dû deſſus quinze mille deux cent:*
*O que c'eſt un terrible vent!*

Il y a encore, pourſuivit-il, quelque part aux environs de ce lieu, un Temple de Venus, qui n'eſt qu'à quatre ou cinq milles de la maiſon de Lesbie, & où elle vient aſſez ſouvent, ſoit pour faire ſes priéres à la Déeſſe, ſoit pour ſe promener dans un petit bois de Mirte qui eſt derriere le Temple, & qui eſt ſi agréable, qu'on diroit que la Déeſſe a ſoin elle-même de le cultiver.

Licinius n'avoit pas encore achevé de parler, lorsqu'on entendit un bruit confus d'armes & de cris; il ſembla même à Catulle qu'il avoit diſtingué quelques voix de

de femmes qui implorpient du ſecours. Son ami & lui remonterent auſſi-tôt à cheval, & coururent avec précipitation vers le lieu où ſe faiſoit le bruit. Lors qu'ils y furent arrivez, à la faveur des foibles rayons de la Lune qui parut un moment au travers des nuages où elle ſe cacha auſſi-tôt, ils virent les marques d'un combat fort inégal qui venoit de ſe faire; des chevaux épouvantez & ſans conducteur, traînoient un chariot vuide; deux ou trois Eſclaves étendus ſur la place expiroient, & tout mourans qu'ils étoient, ne laiſſoient pas de crier qu'on ſecourut leurs Maîtreſſes, que vingt ou trente Cavaliers enlevoient.

Catulle & Licinius ne balancerent pas un moment, & ſans s'informer du nom des Dames pour qui on leur demandoit ſecours, pouſſez

par la générosité qui leur étoit naturelle, ils tournérent bride, & atteignirent bien-tôt les Ravisseurs, qui s'éloignoient avec le plus de vîtesse qu'ils pouvoient. Arrêtez, lâches, leur cria Catulle, & remettez en liberté les Dames que vous enlevez, ou recevez la punition de vôtre crime.

Les gens de Catulle & de Licinius, les suivoient avec une resolution pareille à celle de leurs Maîtres; & les Cavaliers qui se croyoient déja en sûreté, furent fort étonnez de se voir des ennemis sur les bras. Ils se défendirent en gens de cœur; mais il fallut enfin qu'ils cedassent à la bravoure des deux Chevaliers Romains, qui ne portoient aucun coup qui ne fut mortel. Trois ou quatre de ces Malheureux étant d'abord tombez, le reste prit la fuite & se sauva, sans qu'on se mit

en peine de les ſuivre, parce que ceux qui avoient les Dames en trouſſe les avoient d'abord miſes à terre où elles attendoient avec des inquietudes mortelles la fin du combat.

Licinius fut le premier qui les alla aborder; Catulle ayant été un peu bleſſé, ne pouvoit marcher auſſi vîte que luy. Pour elles, elles étoient ſi troublées, qu'elles ne pûrent rien dire à leurs Défenſeurs. Ils les preſſerent long-tems de leur apprendre leurs noms; mais comme elles ne les connoiſſoient pas, elles ne voulurent point ſe faire connoître, qu'elles ne fuſſent en lieu de ſûreté. Elles prierent les deux Chevaliers de les eſcorter juſqu'à une maiſon qui n'étoit pas loin du lieu où elles étoient; & leur promirent que d'abord qu'ils y ſeroient arrivez, ils ſçauroient qui elles é-

étoient. Par bonheur un de leurs Eſclaves, qui n'avoit point été bleſſé, vint les retrouver, & s'étant ſaiſi d'un cheval dont le Maître avoit été tué, leur ſervit de guide.

Ce fut une choſe aſſez ſinguliere que la marche de cette petite troupe ; perſonne ne parloit ; & châcun tâchoit à deviner qui étoient les perſonnes avec qui il étoit. Enfin on arriva auprès d'une maiſon, d'où au ſignal que donna l'Eſclave, deux ou trois autres Eſclaves ſortirent avec des Flambeaux. Catulle voyant que la Dame auprès de qui le hazard l'avoit mis, vouloit deſcendre de cheval, ſe jetta à bas du ſien pour lui aider ; les Eſclaves approcherent avec leurs Flambeaux. La Dame fit un grand cri, & tomba évanouïe entre leurs mains. Catulle fut fort ſurpris de

cet

cet accident ; mais il le fut bien davantage, lors qu'ayant levé les voiles qui couvroient le visage de cette Dame, il reconnut que c'étoit Lesbie. Licinius qui étoit encore assez loin derriere eux avec Seratine, qui ne le connoissoit point, s'avança pour voir le desordre qui paroissoit autour de son ami ; & ne fut pas moins étonné que luy, de voir Lesbie que ses Esclaves emportoient. Il se tourna du côté de Seratine, qui le regarda avec une surprise bien differente de celle qu'avoit euë Lesbie en voyant Catulle ; & la joye qui parut dans ses yeux luy apprit qu'il étoit toûjours aimé.

Lesbie étant revenuë à soy, se renferma dans son appartement avec Seratine, & Catulle fut conduit dans un autre avec Licinius. On peut croire que les uns ni les

autres ne passerent pas la nuit fort tranquillement ; Licinius & Seratine avoient tant d'impatience de se voir & de se parler, que quoy qu'ils fussent dans un état bien different de celuy où étoient Catulle & Lesbie, ils n'etoient gueres plus en repos qu'eux.

Catulle eut bien de la peine à souffrir qu'on mît un appareil sur sa blessure. Qu'ay-je affaire de la vie, disoit-il à son ami, puisque Lesbie me hait, & que je suis si odieux à cette ingrate, que ma seule veûë a pensé la faire mourir? Que seroit-ce si j'osois luy parler? Quels transports ne lui causeroit point son aversion pour moy, si j'allois me jetter à ses pieds, & lui jurer que je l'aime ? Je ne veux plus qu'elle craigne des accidens pareils à celui qui vient de luy arriver ; je veux la délivrer de l'importune

portune préſence d'un malheureux Amant; ſi je vivois, je ne ſerois point aſſez maître de moy pour l'éviter; l'Amour me préſenteroit ſans ceſſe à ſes yeux, elle en ſouffriroit trop, il vaut mieux que je meure; les Dieux ne m'ont conduit ici que pour me donner la triſte ſatisfaction de faire entendre mes derniers ſoûpirs à la Cruelle. Souffrez, cher Ami, continuoit-il, que tout mon ſang ſorte par cette playe, & que je puiſſe expirer entre vos bras, en vous parlant de Lesbie, & en vous priant de l'aſſûrer qu'il n'y a jamais eû d'Amant plus infortuné, ni plus fidelle que moy.

Licinius avoit beau luy repréſenter que l'évanoûïſſement de Lesbie n'étoit peut-être pas pour luy d'un auſſi mauvais augure qu'il vouloit ſe l'imaginer; il eut bien de

de la peine à luy perſuader de laiſſer panſer ſa bleſſure : mais il ne pût jamais le reſoudre à tâcher de goûter un peu de ſommeil pour rendre ſa gueriſon plus prompte & plus facile. Il ne fit que ſoûpirer toute la nuit, & que ſe plaindre de la cruauté de Lesbie, & le jour parut avant qu'il eût fermé les yeux.

Lesbie de ſon côté n'avoit pas de moindres inquietudes : admirez, diſoit-elle à Seratine, la bizarrerie de ma deſtinée ; j'éloigne de moy tout ce qui peût me faire ſouvenir de Catulle ; j'évite ceux que je crois qui m'en parleroient ; je quitte Rome, où je crains qu'il ne revienne ; je viens, pour tâcher de l'oublier, m'enfermer dans cette ſolitude, le hazard l'y conduit, & fait que je luy ſuis redevable de la vie ; je ne puis, ſans ingratitude,

de, refuſer de le voir, & je ne puis le voir ſans crime : car enfin, je dois mon cœur à Cinna, & je ſens bien que la veûë de Catulle me fera oublier ce que je ſuis à Cinna ; dans quels embarras les Dieux m'ont-ils jettée ? Que dira Cinna, s'il apprend que j'ay receû Catulle ? Que dira Catulle, ſi j'ay l'inhumanité de l'abandonner bleſſé, & peut-être mourant pour l'amour de moy ? Son deſeſpoir rendra ſes bleſſures mortelles, & j'aurai la cruauté de le voir mourir ? Non, ma chere Seratine, je ne le verrai point ; je mourrai moy-même ; il n'eſt pas poſſible que je ſoûtienne plus long-tems les affreux combats que l'amour & le devoir me font rendre ; j'y ſuccomberai : heureuſe, ſi en mourant je puis avoir la conſolation de voir Catulle perſuadé de ma fidelité. Mais, continuoit-elle, n'a-

vez-

vez-vous point remarqué ſi ſa bleſſure eſt grande? penſez-vous qu'il ſoit encore en état de recevoir quelque ſoulagement par ma préſence? Allons-le voir, diſoit-elle; & puis un moment après, elle ſe repentoit de la reſolution qu'elle venoit de prendre; elle étoit quelque tems ſans parler; & revenant enſuite de ſa réverie: Malheureuſe, qu'attens-je, s'écrioit-elle, il ſera mort quand je le voudrai ſecourir? Il ne faut plus differer, courons, ma chere Seratine, courons. Et où veux-je aller, reprenoit-elle tout d'un coup? Eſt-ce Cinna? Eſt-ce mon Epoux que je veux aller ſecourir? C'eſt un ingrat, peut-être, que je devrois haïr, que je devrois oublier du moins; quel interêt prens-je en la vie de Catulle? Que ſçai-je s'il m'aime encore? Quand il m'aimeroit, dois-je avoir

des

des ſentimens ſi tendres pour un autre que mon Epoux ?

Ce furent là les triſtes reflexions qui occuperent Lesbie toute la nuit. D'abord que le jour parût, elle fit dire à Licinius qu'il vint la voir ; mais lors qu'il fut auprès d'elle, elle eut honte d'avoir voulu s'informer de la ſanté de Catulle, & demeura long-tems interdite, ſans pouvoir parler. Licinius, par l'embarras où elle étoit, connut aiſément ce qui ſe paſſoit dans ſon ame ; & après luy avoir dit l'état où il avoit laiſſé ſon Ami, il fit ce qu'il pût pour la reſoudre à luy rendre une viſite. Mais elle oppoſoit à toutes ſes raiſons une vertu ſi ſcrupuleuſe & ſi délicate, qu'il deſeſpera de la pouvoir vaincre.

Cependant il crût pour pluſieurs raiſons, qu'il falloit tâcher d'éclaircir l'avanture de la nuit, & de ſça-

voir

voir qui étoient ceux qui avoient voulu enlever Lesbie. Elle fut de son sentiment, & ayant donné ordre à tous ses domestiques de s'armer & de suivre Licinius, elle le pria d'aller au lieu où le hazard l'avoit conduit si heureusement pour elle la nuit précedente. Elle dit ensuite à Seratine, qu'elle luy feroit plaisir, si elle vouloit bien aller voir Catulle, & faire auprès de luy tout ce que la bienséance ne pouvoit permettre à la femme de Cinna de faire auprès d'un homme qui étoit peut-être encore amoureux d'elle. Pour elle, elle alla dans le jardin rêver au malheureux état de sa fortune.

Licinius étant arrivé au lieu où le combat s'étoit donné, y vit six ou sept hommes étendus sur la place, sans mouvement & sans vie ; leurs habits étoient extraordinaires,

&

& il eut crû que c'étoient des Etrangers, ſi leurs viſages, qui étoient maſquez, ne luy euſſent fait ſoupçonner autre choſe ; il mit pied à terre, & ordonna à ceux qui le ſuivoient de deshabiller ces morts, pour voir ſi on ne trouveroit rien ſur eux qui les fit connoître. On alla d'abord à un, dont l'habit plus propre & la taille plus belle que celle des autres faiſoit croire qu'il reſpiroit encore. Licinius s'en approcha, & malgré la pâleur de ſon viſage, & l'état pitoyable où étoit cet homme, il luy ſembla qu'il le connoiſſoit, il le conſideroit attentivement, & il en cherchoit le nom en luy-même ; lorſque le Mourant ayant jetté les yeux ſur luy le reconnut, & faiſant un dernier effort pour parler : Ah ! Licinius, lui dit-il, les Dieux ont pris ſoin de vanger Catulle & Lesbie de tous

les maux que je leur ay fait ſouffrir.

Ces noms de Catulle & de Lesbie firent ceſſer l'embarras de Licinius, & il n'eût plus de peine à reconnoître Gellius. Quoy ! Gellius, s'écria-t-il avec étonnement, c'eſt vous qui vouliez enlever Lesbie, & c'eſt contre vous que Catulle & moy avons combattu cette nuit ? Je ne ſçay, reprit Gellius, qui ſont ceux que les Dieux envoyerent hier au ſecours de Lesbie ; Mais il eſt certain que c'eſt moy qui l'enlevois, & que j'ay bien merité la mort qu'on m'a donnée.

Licinius fit approcher ſes gens, & leur ordonna de ſecourir Gellius, qui les laiſſa faire ; & après qu'il eût reçû d'eux tous les petits ſoulagemens, que le lieu où ils ſe trouvoient, leur pouvoit fournir : ce n'eſt pas, dit-il à Licinius, que

j'aye

j'aye aucun deſir de prolonger ma coupable vie ; je ſens bien que mes bleſſures ſont ſans remedes, & quand elles ne ſeroient pas mortelles, je ne voudrois pas qu'on les guerît : mais je vous avoûë que je ſerai bien aiſe d'avoir encore quelques momens, pour vous raconter toutes mes injuſtices, & vous faire connoître le repentir que j'ay en mourant, d'avoir fait le malheur de deux perſonnes pour qui je devois avoir toute l'eſtime poſſible.

Gellius ſe repoſa un peu après avoir dit cela, & s'appuyant ſur deux Eſclaves de Licinius qui le ſoûtenoient, il reprit ainſi ſon diſcours : Vous ſçavez déja qu'une malheureuſe paſſion de vanger Quintilie que Catulle avoit offenſé, me fit prendre des meſures trop juſtes pour le brouiller avec Lesbie, j'y réüſſis ; je ne vous di-

rai rien de nouveau ſur cela, & vous avez ſceû de quelle maniere Quintilie & moy, abuſâmes de vôtre confidence, ſa mort précipitée devoit m'avoir fait ouvrir les yeux & craindre pour moy-même quelque punition pareille ; mais l'Amour me les ferma, lors que ſon malheur alloit me les deſiller.

Je devins amoureux de Lesbie, & je continuai de rendre à Catulle auprès d'elle tous les méchans offices que je pouvois ; je la ſuivis juſqu'à Rome où elle ſe laſſa de moy, & me bannit de chez elle, je fus au deſeſpoir & je cherchai à me vanger ſur Catulle des maux qu'elle me faiſoit ſouffrir. Comme je révois aux moyens de le faire, j'appris par des eſpions ſecrets que j'avois auprès d'elle, que vous l'aviez raccommodé avec elle, & qu'on l'attendoit tous les jours à Rome.

Rome. Ayant auſſi-tôt reſolu de rompre vos meſures, je fis courir dans le monde de fauſſes Lettres de Bithynie, où on marquoit que Catulle étoit amoureux de la Princeſſe Niſe, & qu'il ne ſongeoit plus qu'à luy plaire, gueri de ſes autres paſſions; j'eus le plaiſir de voir réüſſir mes tromperies. Lesbie ajoûta foy aux faux bruits que je faiſois courir, & elle épouſa Cinna.

Peu de tems après, Aurelius, avec qui j'avois des liaiſons ſecrettes, étant prêt à partir pour aller en Bithynie, vint me voir & me dit tout ce que vous l'aviez prié d'apprendre à Catulle; il me ſembla que toutes ces choſes devoient rendre trop glorieux ce malheureux Amant, à qui vous faiſiez ſçavoir que Lesbie ne s'étoit reſoluë à épouſer Cinna que par deſeſ-

poir, après avoir fait inutilement tout ce qu'elle avoit pû s'imaginer pour le rappeller auprès d'elle; je priai donc Aurelius de ne luy point rendre vos Lettres, & de ne luy rien dire autre choſe ſur le ſujet de Lesbie, ſinon qu'elle avoit épouſé Cinna, & qu'elle paroiſſoit fort contente. Aurelius étoit trop dans mes interêts pour me refuſer, il fit les choſes comme je le ſouhaittois, & j'appris bien-tôt que Catulle n'étoit pas moins malheureux que moy.

Cependant comme je ne laiſſois pas d'aimer toûjours Lesbie, la violence de mon Amour me fit prendre la reſolution de l'enlever; j'envoyai un de mes amis auprès du jeune Pompée, dont on peut dire que depuis la mort de Caton, le parti eſt devenu l'azile & le refuge de tous les fameux criminels

qui

qui ont craint la juſtice de Ceſar.

Pompée à qui je promis de lui mener des troupes me promit une retraite, & ſa protection contre tous ceux qui voudroient m'obliger à rendre Lesbie ; flatté par les aſſurances qu'il me donnoit, je cherchois depuis long-tems l'occaſion d'executer l'entrepriſe qui me coûte la vie ; je me croyois déja en ſûreté lors que vous vintes au ſecours de Lesbie, & il faut croire que les Dieux avoient reſolu ma perte, puis que le petit nombre de gens qui vous ſuivoient, eût ſi peu de peine à mettre en fuite les ſoldats qui m'accompagnoient que j'avois choiſis pour cette occaſion, comme les plus hardis & les plus braves de ceux que je devois mener au jeune Pompée ; Aurelius m'accompagnoit

auſſi, & j'ignore la deſtinée qu'il aura euë.

Licinius ayant entendu cela, donna ordre à un de ſes Eſclaves qui connoiſſoit fort Aurelius de viſiter tous les Morts avec ſoin, & cet Eſclave luy rapporta qu'il venoit de le reconnoître à quelque pas du lieu où étoit Gellius, & qu'il y avoit apparence qu'il avoit été tué ſur le champ.

Les Dieux ſont juſtes, reprit languiſſamment Gellius, ils nous puniſſent tous deux, & ils ne vous ont conduit ici avec Catulle, que pour lui donner la ſatisfaction de tuer luy-même les deux hommes qui ont le plus traverſé ſa paſſion. Aſſurez-le, ajoûta-t-il en regardant Licinius avec des yeux troublez, que je meurs avec un repentir ſincere de tous mes crimes; en diſant cela, il s'affoiblit tout d'un coup, &

& il mourut peu de tems après entre les bras des Eſclaves de Licinius, qui ayant donné les ordres qu'il crût être obligé de donner pour luy faire rendre les derniers devoirs, retourna le plûtôt qu'il pût à la maiſon de Lesbie, où on commençoit déja à trouver qu'il tardoit trop.

Il étonna extrémement Lesbie, lors qu'il luy raconta tout ce qu'il venoit d'apprendre. Seratine ſe ſouvint qu'elle avoit crû voir Gellius auprès du Temple de Venus, où Lesbie & elle alloient ſouvent ſe promener: Il faut, dit-elle, qu'il fût venu là pour le deſſein qu'il eût hier executé, ſi Catulle & vous ne l'euſſiez empêché: car il me ſouvient, continua-t-elle, que croyant avoir été apperçû, il ſe cacha derriere des arbres qui le déroberent à ma vuë. Lesbie ne

pouvoit ſe laſſer d'admirer ſon bonheur, qui avoit conduit Catulle ſi à propos pour la ſecourir dans un lieu, où ſelon toutes les apparences il ne ſe fut jamais aviſé de la venir chercher. Licinius prit ſur cela occaſion de lui parler en faveur de ſon ami, & il lui dit tant de choſes touchantes, qu'elle commença à ne ſe plus contraindre, & qu'elle lui avoüa que Catulle étoit entierement juſtifié dans ſon eſprit.

Je ſens même, luy dit-elle, que je le plains plus que je ne devrois, & je ne refuſe de le voir que parce que je l'aime avec trop de paſſion. Quelle maniere d'aimer, s'écria Licinius? vous l'aimez; cependant il ſe meurt de douleur, parce qu'il ſe croit haï, & vous refuſez de le voir pour le détromper & luy rendre la vie. Ah! Madame,

dame, vous ne l'aimez point, ajoûta-t-il. Plût aux Dieux, repondit-elle, que vous euſſiez dit la verité. Mais, helas! j'ay une paſſion violente que ma raiſon condamne, & ne ſcauroit étouffer; je ne ſuis point aſſez lâche pour m'abandonner aux tranſports de mon amour, ni aſſez forte pour luy reſiſter; je le combats ſans ceſſe, & je ne le ſurmonte jamais, & je n'ai qu'autant de vertu qu'il m'en faut pour me rendre la plus malheureuſe de toutes les femmes.

Licinius voulut lui répondre, & luy perſuader qu'une viſite qu'elle rendroit à Catulle, ne bleſſeroit point ſon auſtere vertu; mais elle l'interrompit, & le pria de ne lui en plus parler. Non, lui dit-elle, je ne le verrai point, je me ſens trop foible pour m'expoſer à

une entrevûë auſſi dangereuſe que celle-là. Cependant, ajoûta-t-elle en rougiſſant, je vous permets de lui dire pour le conſoler tout ce que vous croirez propre à cela, & je conſens que vous lui appreniez mes foibleſſes, pourvû qu'il vous promette qu'il ne me verra jamais. Licinius ne la preſſa pas davantage, il crût en avoir aſſez gagné, & il alla promptement trouver ſon ami, qui durant ſon abſence s'étoit abandonné à des réveries, & à des penſées fort triſtes.

Seratine à la priere de Lesbie étoit venuë le trouver peu de tems après que Licinius fut parti; mais ſoit que dans l'état où il étoit, il trouvât la ſolitude plus agréable, ſoit qu'il crût que Lesbie avoit beſoin elle-même que ſon amie ne la laiſsât pas ſeule, il pria cette belle

fille

fille de retourner auprès d'elle, & de lui inſpirer pour lui des ſentimens moins cruels que ceux qu'elle avoit.

Catulle étoit donc ſeul, & Licinius le trouva appuyé ſur une table qu'il avoit fait mettre auprès de ſon lit, il rêvoit ſi profondément que ſon ami étoit aſſis auprès de lui avant qu'il l'eût apperçû. Ah! mon cher Licinius, lui dit-il, lors qu'il le vit, que vous me faites de plaiſir de venir me retirer de mes triſtes réveries, & que je vous plains d'aimer un malheureux comme moy, qui ne ſçauroit vous entretenir que de choſes affligeantes! Licinius, tandis que Catulle lui parloit, avoit jetté les yeux ſur des tablettes, où il avoit vû quelques Vers écrits. Je ne ſçai, dit-il en les prenant, ſi au contraire, je ne dois

pas m'eſtimer heureux d'étre ami d'un homme à qui ſon malheur même fait dire de ſi belles choſes. Il relût enſuite ces Vers, qui étoient écrits ſur les Tablettes.



ELE-

# ELEGIE.

Si qua recordanti benefacta priora voluptas.

*S'Il eſt vrai ce qu'on dit, que les gens vertueux*
*Trouvent de leurs vertus la recompenſe en eux;*
*Et qu'un doux ſouvenir du bien qu'il a ſceû faire,*
*Satisfait tôt ou tard un cœur droit & ſincere;*
*Que de plaiſirs, Catulle, & quel bonheur un jour,*

Te

*Te doit faire goûter ton malheureux Amour ?*
*Combien as-tu ſouffert de refus, d'injuſtices ?*
*Combien d'emportemens & combien de caprices ?*
*Quels biens n'as-tu point faits, quels ſoins n'as-tu point pris ?*
*Soins trop mal reconnus par un cruel mépris.*
*Mais pourqnoy deſormais t'accables-tu toi-même ?*
*Deteſte qui te hait, & n'aime que qui t'aime,*
*D'un inutile amour, briſe les triſtes nœuds,*
*Dans ton cœur trop fidelle allume d'autres feux ;*
*Et contre l'inhumaine à qui tu n'as ſceû plaire,*
*Implore le ſecours d'une juſte colere.*
*Ainſi les Dieux en vain contre toy s'uniront,*

*A-*

*Avecque ton amour tous tes maux finiront ;*
*Je ſçay que d'un amour reçû ſans reſiſtance ,*
*Un long-tems a trop bien établi la puiſſance ;*
*N'importe , combattons , on peut tout ce qu'on veut ,*
*Lors que pour ſe guerir , on fait tout ce qu'on peut.*
*Ceſſons d'aimer enfin ; au mal qui nous poſſede ,*
*Un généreux dépit eſt l'unique remede.*
*Et vous , Dieux tout-puiſſans , ſi touchez par nos pleurs ,*
*Vous daignez quelquefois ſoulager nos malheurs ,*
*Jettez ſur ma miſere un regard favorable ,*
*Et de tous les Amans ſauvez le moins coupable ,*
*Purgez mon triſte cœur d'un funeſte poiſon ,*

*Qui poſſede mes ſens, qui trouble ma raiſon ;*
*Inſenſible aux plaiſirs tout me bleſſe & m'ennuye,*
*Je paſſe dans les pleurs ma languiſſante vie ;*
*Je ne demande plus, que m'aimant à ſon tour,*
*La cruelle réponde à mon ardent amour :*
*Cet heureux tems n'eſt plus, trop volage Bergere,*
*Où ton fidelle Amant ne ſongeoit qu'à te plaire.*
*Non, je n'aſpire plus, grands Dieux, à l'enflâmer,*
*J'aſpire ſeulement à ceſſer de l'aimer.*

Au

Au deſſous de ces Vers Licinius trouva encore ceux-ci.

Huc eſt mens adducta tuâ, mea
Lesbia, culpâ.

*DIeux ! quel eſt le charme fatal*
*Qui m'attache à Lesbie ?*
*Quand elle quitteroit mon trop heureux Rival,*
*J'aurois toujours au cœur ſa noire perfidie ;*
*Et quand l'Ingrate enfin, m'arracheroit la vie,*
*Je ne luy voudrois point de mal.*

Catulle après que ſon ami eut achevé de lire ces Vers, voulut renouveller les plaintes qu'il avoit coûtume de faire contre Lesbie ; mais il l'en empêcha, en luy rediſant la converſation qu'il venoit d'avoir

voir avec elle ſur ſon ſujet. Cet Amant affligé en fut ſi ſurpris & ſi ſatisfait, que l'excès de ſa joye fit un tort conſiderable à ſa ſanté; il embraſſa Licinius avec tant d'emportement, il ſe jetta hors de ſon lit avec tant de précipitation pour aller voir Lesbie, ſans ſonger qu'elle luy avoit fait défendre de ſe préſenter devant elle, que l'appareil qu'on avoit mis ſur ſa bleſſure tomba, & qu'il perdit beaucoup de ſang.

Il eſt vray que cet accident n'eut aucune ſuite fâcheuſe, & que la ſatisfaction d'ame où il ſe trouva enſuite, avança beaucoup ſa gueriſon; il fut même plûtôt en état de marcher qu'on ne l'eſperoit, & ſentant bien luy-même ſes forces, il n'attendit point la permiſſion des Medecins pour quitter ſa chambre. Il en ſortit un jour que Lesbie, qui ne croyoit pas qu'il ſe portât ſi bien;

é-

étoit allée ſeule dans un petit bois qui étoit à côté du Jardin de ſa maiſon.

Comme il étoit pour lors aux fenêtres de ſa chambre, il la vit paſſer, & s'étant fait habiller le plus promptement qu'il pût, il alla dans ce bois où il avoit remarqué qu'elle étoit entrée, il n'y fut pas longtems ſans la trouver, elle fit un grand cri lors qu'elle l'apperçût, & voulut tourner d'un autre côté; mais il l'en empêcha en ſe jettant à ſes pieds.

Me fuyez-vous, lui dit-il, Madame, & voulez-vous me refuſer le plaiſir de vous voir, que la fortune m'offre malgré vous? Hélas! ajoûta-t-il en ſoûpirant, n'ai-je point encore aſſez ſouffert de maux, & n'ai-je pas encore aſſez à ſouffrir? Ah! Catulle, s'écria Lesbie en le relevant, & en rougiſ-

giſſant, que faites-vous, & à quoy m'expoſez-vous? Hélas! luy dit-il, je ne vous verrai peut-être de ma vie; car enfin je ne ſuis pas aſſez temeraire pour eſperer de vaincre vôtre cruelle vertu; c'eſt ici la derniere fois que je pourrai vous parler, ayez la bonté de m'entendre, & ſouffrez que je vous diſe que malgré vos rigueurs, malgré vos injuſtices, & malgré les reſolutions que je prenois de vous haïr, je vous ai toûjours aimée, & je vous aime encore avec plus de paſſion que je n'ai jamais fait.

Souffrez vous-même, dit Lesbie en l'interrompant, que je vous quitte, vous m'allez dire des choſes que je ne dois point entendre, & que je n'auray pas la force de vous empêcher de dire. Vous voulez me quitter, reprit-il, vous me haïſſez donc, injuſte Lesbie, vous me

me haïſſez ? & qu'ai-je fait pour meriter vôtre haine ? Il ſe teût après cela, & Lesbie demeura long-tems ſans parler, en le regardant d'une maniere ſi tendre & ſi paſſionnée, qu'il en fut tranſporté ; & qu'en ſe jettant encore une fois à ſes pieds : Non, vous ne me haïſſez point, dit-il, mais quel plaiſir prenez-vous à me deſeſperer par vôtre cruel ſilence ? Hélas ! luy répondit-elle, vous ne reconnoiſſez que trop mes ſentimens, & vous devriez bien m'épargner la honte de les expliquer.

J'avoûë, repliqua Catulle, que je commence à connoître que vous m'aimez encore ; mais au nom de tout cet amour, qui ne ſervira peut-être qu'à me rendre plus malheureux, accordez-moy le plaiſir de vous entendre dire encore une fois que vous m'aimez. Qu'exigez-vous

vous de moy, reprit Lesbie? Ne vous ſuffit-il pas d'avoir ſurmonté les obſtacles que mon devoir vous oppoſoit? Ne vous ſuffit-il pas de l'avoir vaincu? Voulez-vous en triompher? Voulez-vous m'obliger à vous faire un aveu qui me rendra indigne de vous? Puiſque vous m'aimez, vous devez aimer ma gloire; & au lieu de ſouhaitter que je vous faſſe voir toute ma foibleſſe, vous devez m'aider à la cacher. Quelle honte pour moy d'aimer un autre que mon Epoux! Quelle honte pour vous d'aimer une femme criminelle! Et qu'a donc de ſi criminel, s'écria Catulle, ce malheureux amour que vous avez pour moy? Vous m'avez aimé avant que vous connuſſiez Cinna; les Deſtins vous ont forcée à l'épouſer; vous me croyiez infidelle, vous vous arrachiez à

moy

moy malgré vous; je me ſuis juſtifié, mon innocence a paru ; n'eſt-il pas juſte que vous vous rendiez à moy? Non, répondit-elle, je me ſuis donnée à Cinna ; & je ne dois aimer que Cinna ; cependant puis que vous le ſouhaittez, je vous avoûë que je vous aime, vous occupez tout mon cœur, vous n'en avez jamais été banni, je vous ai toûjours aimé, & je ſens bien que je vous aimerai toûjours ; mais je ne laiſſerai pas de vous fuir avec autant de ſoin, que ſi je vous haïſſois ; contentez-vous de l'aveu que je vous fais, redites-vous pour moy à tout moment, ſi vous le voulez, ce que je viens de vous dire ; mais ne me demandez pas que je vous le rediſe jamais. Non, Madame, reprit Catulle, non, vous ne m'aimez point: quoy, vous auriez la force de me fuir? Ouy, Catulle, répondit Les-

bie, je vous aimerai toujours, & ne vous verrai jamais. Ne me dites rien, continua-t-elle, pour combattre mes resolutions, il n'y a rien qui puisse les ébranler; & il faut même vous resoudre à me dire ici le dernier adieu.

Hélas! s'écria-t-il, quelles cruelles paroles me faites-vous entendre? Concevez-vous bien tout le desespoir où vous me jettez? J'étois moins à plaindre de ne vous pas voir lors que je croyois que vous me haïssiez; mais le plus terrible de tous les maux, c'est de sçavoir qu'on est aimé, & de ne pouvoir parler à la personne qui nous aime.

Vous n'étes pas seul à plaindre, dit Lesbie, je sens tous les maux que vous sentez, & j'en sens peut-être encore de plus violens; mais il faut ceder à nos tristes destinées,

il

il doit vous ſuffire que je vous promette de vous aimer toûjours. Ouy, je vous aimerai ; mais ſi vous vous obſtinez à me voir malgré moy, je vous déclare que je ferai tous mes efforts pour vous haïr.

Catulle ne reſiſta plus à Lesbie, il lui promit tout ce qu'elle voulut ; & après s'étre dit l'un à l'autre mille choſes tendres, ils ſe ſéparerent en pleurant, reſolus de ne ſe plus voir. Lesbie alla chercher Seratine pour lui apprendre ce qui venoit de lui arriver ; & Catulle retourna dans ſa chambre, où il trouva Licinius qui l'attendoit ; & qui par le deſordre & par le trouble où il le vit, devina une partie de ce que je viens de rapporter.

Il eſt difficile de faire comprendre l'état auquel étoit Catulle ; la douleur & la joye paroiſſoient également dans ſes yeux encore tout

baignez de pleurs, & on ne ſçauroit dire laquelle étoit la plus forte dans ſon cœur, il étoit ſi fort tranſporté, qu'à peine s'appercevoit-il que Licinius étoit avec lui ; il n'y avoit ni ordre ni ſuite dans tout ce qu'il diſoit. Lesbie l'occupoit entierement ; il ne pouvoit parler d'autre choſe. Avez-vous jamais vû, diſoit-il à ſon ami, un homme plus amoureux que moy ? Avez-vous jamais vû une paſſion plus conſtante que la mienne ? Car enfin on en croira tout ce qu'on voudra, mais je puis vous aſſurer que je n'ay pas ceſſé un ſeul moment d'aimer Lesbie ; mon amour s'eſt quelquefois caché à moy-même, quelquefois je l'ai crû entierement éteint ; mais lors que j'ai voulu m'examiner avec un peu plus d'exactitude, j'ay trouvé qu'il étoit toûjours auſſi violent & auſſi ren-

tendre que lors que j'ai commencé d'aimer.

Credis me potuisse meæ maledicere vitæ.

*TRahi, persecuté,*
*Malgré les vains éclats, où mon cœur s'est porté,*
*J'ay toûjours aimé ma Lesbie;*
*Si je l'avois haïe,*
*Pourrois-je en ce moment*
*L'aimer si tendrement?*

Tandis que Catulle n'étoit rempli que de son amour, Lesbie faisoit reflexion à l'état auquel elle se trouvoit, & aux suites fâcheuses que pourroient avoir ses dernieres avantures, s'il arrivoit que son Mari les apprit par d'autres que par elle; elle luy écrivit donc tout ce

ce qui s'étoit passé, & fit aussi-tôt partir un de ses Esclaves pour porter sa Lettre. Cinna étoit sorti de Rome pour des raisons que je vais dire, & avoit pris un chemin détourné pour se rendre à cette maison de campagne, où il se passoit des choses si peu ordinaires : ainsi l'Esclave chargé des Lettres de Lesbie ne le trouva point.

Cesar qui avec beaucoup de vertus & de grandes qualitez avoit aussi beaucoup de vices & d'imperfections, joüissant dans les dernieres années de sa vie d'une tranquillité que son humeur remuante & ambitieuse ne luy avoit point encore laissé goûter, & se trouvant Maître absolu & paisible de tout l'Univers, s'étoit abandonné à ses passions avec d'autant plus de liberté qu'il avoit plus de moyens de les satisfaire. Il avoit accepté tous

les

les honneurs que la Flatterie luy avoit offerts, & n'avoit pas même refusé ceux que les Romains ne rendoient qu'à leurs Dieux. Le Consulat perpetuel joint à la Dictature, les tîtres d'Empereur & de Pere de la Patrie, son Siege élevé dans l'Orchestre, & sa Statuë placée avec celles des Rois, n'avoit pas suffi à son ambition; il s'étoit fait faire un Thrône d'or dans le Palais; il avoit souffert qu'on lui consacrât des Temples & des Autels; il avoit fait mettre ses Images au même rang que celles des Dieux; & il avoit renversé dans la distribution des Dignitez & des Magistratures les anciennes Loix & les Régles observées de tout tems.

Comme l'Amour n'avoit pas moins de pouvoir sur luy que l'Ambition, il n'avoit pas moins accor-

dé à ſes plaiſirs qu'à ſa vanité ; il avoit eu une infinité de Maîtreſſes, & il avoit reſolu d'imiter quelques Princes barbares, qui par un uſage entierement contraire aux Loix Romaines, épouſent pluſieurs femmes en même tems.

Helvius Cinna étant Tribun du Peuple, lors que ce pernicieux deſſein entra dans l'eſprit du Dictateur, il l'envoya querir quelques jours avant que de partir pour aller en Eſpagne, où il y avoit encore des reſtes du parti de Pompée qu'il vouloit détruire ; il luy expliqua ſes intentions, & luy laiſſa une loy toute dictée, qu'il luy ordonna de publier durant ſon abſence. Il étoit porté par cette Loy, qu'il ſeroit permis à Ceſar d'épouſer autant de femmes, & de telle qualité qu'il luy plairoit, afin qu'il pût laiſſer des Succeſſeurs de ſon ſang à la Republique. Il.

Il y a apparence que cette Loy étoit faite, particulierement à cauſe de Cleopatre, qu'il aimoit éperdûment, & qu'il avoit fait venir à Rome; d'où il ne l'avoit renvoyée qu'après l'avoir accablée de bienfaits & d'honneurs, & avoir confirmé la permiſſion qu'il luy avoit donnée d'appeller de ſon nom le Fils qu'elle diſoit avoir eu de luy, quoy qu'il y eût fort peu de gens qui cruſſent qu'il en fut le Pére. De ſorte même que lorſque Marc Antoine aſſura en plein Senat après la mort de Ceſar, qu'il avoit reconnu ce prétendu Fils, on traita tout ce qu'il dit d'impoſture: & on ſe moqua d'Oppius, qui fit un grand Livre pour prouver que le Fils que Cleopatre attribuoit à Ceſar n'étoit point de luy; comme ſi cette ſuppoſition eût eu quelque apparence de verité; & qu'il eût

été besoin d'en détromper les esprits.

Helvius Cinna a qui, comme je viens de dire, Cesar mit entre les mains cette Loy si étrange, ne pût se resoudre à la publier; il la trouva si odieuse, qu'il aima mieux s'exposer à l'indignation du Dictateur, que de démentir par une complaisance basse & indigne d'un Romain, la vertu dont il avoit toûjours fait profession. Cependant le Dictateur offensé du peu de soin qu'il avoit eu de le satisfaire, le receût à son retour d'une maniere à luy faire connoître qu'il devoit craindre son ressentiment; il prenoit plaisir à dire devant luy, & devant cette foule de Senateurs & de Chevaliers Romains qui l'environnoient toûjours, que la Republique n'étoit plus qu'un nom sans effet, & qu'un phantôme sans ame;

ame; que les gens devoient prendre garde deſormais à lui parler avec reſpect, & à recevoir ſes moindres diſcours comme des Loix ſouveraines, & que Sylla qui avoit quitté la Dictature, avoit eu des connoiſſances fort bornées.

Des manieres qui approchoient ſi fort de la tyrannie, épouvanterent Cinna; enſorte qu'il ne fût pas plûtôt hors de charge, qu'il reſolut de quitter Rome, & qu'il partit pour ſe rendre à cette maiſon où étoit Lesbie. Il prit un chemin un peu écarté, & ne fut point rencontré par l'Eſclave, dont nous venons de parler; il arriva donc ſans ſçavoir que Catulle & Licinius étoient chez lui. Ce dernier s'étant trouvé dans la cour lors qu'il deſcendit de cheval, courut l'embraſſer, & lui raconta en peu de mots tout ce qui s'étoit paſſé depuis quelques jours.

La ſurpriſe & le trouble de Lesbie parurent aux yeux de tous, elle apprehenda avec quelque ſorte de raiſon, que le ſéjour de Catulle auprès d'elle ne donnât de la jalouſie à un Mari qui ſçavoit la paſſion qu'elle avoit euë pour cet homme que la bienſéance ne luy permettoit pas de revoir. Catulle ne fut pas dans de moindres agitations. La préſence d'un Rival heureux luy cauſa des mouvemens qu'il n'avoit point encore ſenti, la colere, la douleur, la jalouſie, la crainte s'emparerent de ſon cœur; mais la crainte y fut la plus forte; la conſideration de Lesbie l'emporta ſur toutes les autres idées qui luy paſſerent par l'eſprit; il n'enviſagea plus rien que le danger où il l'expoſoit, & il ſouhaitta mille fois d'être mort.

Cependant Cinna ayant été d'a-

cid

bord un peu troublé, ſe remit, & parla à Lesbie d'une maniere ſi ouverte & ſi obligeante, qu'elle n'eût plus aucun ſujet d'inquietude ; il alla enſuite trouver Catulle qui étoit demeuré dans ſa chambre, attendant avec des impatiences mortelles que Licinius vint luy dire ce qu'il devoit faire. Ces deux Rivaux qui avoient été autrefois très-bons amis, ſe regarderent avec des ſentimens bien differens ; Catulle ne pouvoit s'empêcher d'avoir de la haine pour Cinna, & Cinna ne pouvoit refuſer à Catulle une certaine pitié généreuſe, qui fait que nous plaignons quelquefois ceux-même que nous nous plaiſons à rendre malheureux. Leur converſation ne fut pas longue, mais elle fut très-honnête de part & d'autre.

Catulle ne crût pas devoir faire un plus long ſéjour dans cette mai-

ſon, où ſa préſence ne pouvoit qu'être embarraſſante, & pour Lesbie & pour Cinna, il partit donc malgré les inſtantes prieres de ce dernier qui vouloit le retenir pour faire voir qu'il n'étoit point capable d'une jalouſie injurieuſe à ſa femme, dont la vertu luy étoit trop connuë pour étre ſoupçonnée. Licinius ſuivit ſon ami, & ils arriverent à Rome, où Catulle étoit ſouhaité de tous les honnêtes gens qui ne pouvoient s'accoûtumer à ne le point voir ; il fut viſité de tout ce qu'il y avoit pour lors de gens illuſtres à la Cour de Ceſar, qui témoigna même qu'il eût été bien aiſe qu'il eût oublié ce qui s'étoit paſſé en Bithynie.

Licinius qui avoit été reçû du Dictateur avec des bontez qu'il n'avoit oſé eſperer, fit tout ce qu'il pût pour perſuader à ſon ami de ren-

rentrer dans les bonnes graces d'un Maître ſi debonnaire; mais le chagrin que luy cauſoit le malheur de ſes Amours, ſe répandoit ſur tout, il s'en prenoit à tout le monde; & il étoit devenu ſi melancholique & ſi bizarre qu'il n'y avoit que ſes meilleurs Amis, qui connoiſſoient la cauſe du changement de ſon humeur, qui pûſſent le ſupporter; il s'alla perſuader que ſi Lesbie étoit à Rome, il pourroit vaincre par ſa perſeverance la reſolution qu'elle avoit priſe de ne le plus voir; il crût que les injuſtices du Dictateur étoient les ſeules cauſes de la retraite de cette vertueuſe Amante, qui ne s'exiloit de Rome que pour fuir la vûë de ce même homme qui imputoit aux autres tous les malheurs dont il ne devoit accuſer que luy-même. Enfin il augmenta ſi fort l'averſion qu'il

avoit déja conçuë contre Ceſar, il s'acharna ſi fort à le déchirer par des Satires ſanglantes, qu'il fut condamné de tout le monde, & qu'il n'eût peut-être trouvé perſonne qui eût voulu prendre ſon parti, ſi le Dictateur avoit voulu ſe venger.

Mamurra qui étoit toûjours le Favori de Ceſar partageoit avec ſon Maître le chagrin & la haine de Catulle; il ne le laiſſoit jamais en repos, & il faiſoit paroître preſque tous les jours de nouvelles invectives contre luy; il ne pouvoit ſouffrir que le Dictateur fit tant de bien à cet homme, qui à la verité n'étoit pas parvenu à cette haute faveur dans laquelle il étoit, par les voyes les plus honnêtes du monde. Voici ſelon moy les plus violens de tous les Vers que Catulle a fait ſur ce ſujet.

CON-

# CONTRE CESAR.

Quis hoc poteſt videre, quis poteſt pati?

*QUoy! l'Ile des Bretons, les Gaules, tout l'Empire,*
*Aux dépenſes que fait l'infame Mamurra,*
*A peine pourront ſuffire?*
*Toûjours de nouveaux biens Ceſar l'accablera,*
*Et Rome le ſouffrira?*
*O vous, dont juſqu'ici l'indigne patience*

Du

*Du Maître & de l'Eſclave a nourri l'inſolence,*
*Romains, foibles Romains,*
*Vous êtes deſormais les derniers des humains;*
*Le ſuperbe Ceſar regne dans vos Familles,*
*Il vous ôte à ſon gré vos Femmes & vos Filles;*
*Romains qui le voyez, & qui le permettez,*
*Vous ne meritez pas le nom que vous portez;*
*Et toy, Ceſar, toûjours ſuivi de la Victoire,*
*Dont l'heureuſe temerité*
*Des farouches Bretons a ſoûmis la fierté,*
*N'allois-tu chercher que la Gloire*
*Chez ces Peuples cruels,*
*Juſqu'alors inconnus aux reſtes des Mortels?*
*Tu cherchois plûtôt leurs richeſſes,*

*Que*

*Que ta prodigue main répand ſur cent*
*Flatteurs,*
*Qui de ton vain pouvoir lâches ado-*
*rateurs,*
*Font tous les jours pour toy de nouvelles*
*baſſeſſes.*
*Siniſtre liberalité,*
*Qui des dépouilles des Provinces.*
*Et des thréſors des Princes,*
*Enrichis un Flatteur à ce prix ache-*
*té!*
*Les Richeſſes du Pont, du Tage, &*
*de l'Ibere,*
*Ont eu le même ſort que les biens de*
*ton Pere;*
*Qu'en vains ajuſtemens, en préſens*
*ſuperflus,*
*Ta main a d'abord repandus,*
*Romains, qu'attendez-vous enco-*
*re?*
*Qu'après vos biens, vous-même il vous*
*dévore?*
*O trop heureux Romains!*

*Si*

*Si quelques favorables mains*
*Du Gendre & du Beau-Pere,*
*Avant leurs fiers débats avoient ſceû*
*vous défaire.*

Plus je lis ces Satires contre Ceſar, plus j'admire la liberté que ſe donnoient les Poëtes de ſon tems, & la patience du premier Empereur du monde; il ſembla qu'il eût entrepris de laſſer & de confondre Catulle à force d'honnêtetez, il luy en fit faire de ſi grandes, après que ces derniers Vers eurent paru, qu'enfin il ſe rendit à tant de généroſité, & qu'il alla avec un repentir très-ſincere, le prier de lui pardonner ſes égaremens. Ceſar luy répondit avec tant de bonté, que ſes plus grands ennemis ne purent s'empêcher de loüer ſa clemence. Il ne perdit depuis aucune occaſion d'obliger Catulle; ce fut en ſa

ſa conſideration qu'il écrivit à Cinna, & qu'il le pria ſi obligeamment de revenir à Rome, qu'il ne pût s'en défendre. Mais Catulle n'en fut pas plus heureux : car Lesbie ne voulut point accompagner ſon Mari en un lieu, où elle ſçavoit qu'elle ne pourroit s'empêcher de voir ſon Amant.

Cet Amant, malgré les honneurs que lui faiſoit le Dictateur, étoit le plus infortuné des hommes; lorſque les terribles revolutions qui cauſerent le malheur général qui dura ſi long-tems, firent ſon bonheur particulier de la maniere que je vais dire. Autant que Ceſar avec les perſonnes privées étoit honnête, civil, & moderé, autant il étoit ſuperbe & arrogant avec le Public : de ſorte que ſi d'un côté, il gagnoit quelques affections particulieres; de l'autre, il s'attiroit

roit la haine & l'indignation générale. Le Peuple commençoit à se lasser de sa domination, & tous les jours il arrivoit quelque avanture, qui faisoit voir que les Romains ne souhaittoient autre chose que de nouveaux remüemens. On trouva ces mots écrits au dessous de la Statuë du fameux Brutus, qui avoit chassé les Tarquins, *Plût aux Dieux que tu vécusses encore!*

Ce qui acheva de ruiner entierement Cesar dans l'esprit de tous ses Citoyens, fut le bruit qui courut alors qu'il vouloit se faire couronner Roy de Rome, & l'arrogance avec laquelle il receût le Senat, un jour que tous les Péres Conscrits alloient le trouver en corps avec les Decrets les plus avantageux & les plus glorieux pour luy, qu'ils avoient pû s'imaginer; il étoit assis devant le Temple de Ve-

Venus, & ne ſe leva point pour ſaluer ces anciens Maîtres du Monde, qui étoient accoûtumez à voir les Rois leur faire la Cour ; ce qui parut d'autant plus étrange, que luy-même un jour qu'il paſſoit en triomphe devant le ſiege des Tribuns, ayant remarqué qu'un d'entr'eux ne ſe levoit pas, il en avoit été ſi outré que s'adreſſant à ce Tribun : *Ote-moy donc*, lui dit-il avec indignation, *le rang que je tiens dans la Republique, Pontius Aquila, puis que tu ne veux pas me rendre l'honneur que tu me dois.* Quelques-uns ont crû que Cornelius Balbus avoit empêché Ceſar de ſe lever ; d'autres ont dit au contraire que Trebatius l'ayant averti qu'il le devoit faire, avoit été regardé de luy avec un viſage qui marquoit le peu de ſatisfaction que lui donnoit une ſincerité ſi contraire à ſon orgueil.

Quoy

Quoy qu'il en ſoit, cette action & ces bruits qui ſe répandoient en ce tems-là, obligerent ceux qui cabaloient ſecrettement contre lui à ſe raſſembler, & à précipiter leurs reſolutions : ſoixante Senateurs ou Chevaliers Romains conſpirerent enſemble ; Caſſius & Brutus ſe déclarerent les Chefs de l'entrepriſe, qui fut enfin executée dans le Senat de la maniere que tous les Hiſtoriens le racontent.

Les Romains qui commençoient à haïr Ceſar, ſentirent après ſa mort réveiller l'affection qu'ils avoient euë pour lui. On rendit à ſa memoire des honneurs extraordinaires. Le Peuple après avoir aſſiſté aux pompes funebres qui ſe firent dans le champ de Mars, courut avec les flambeaux du bucher aux maiſons de Brutus & de Caſſius, où il voulut mettre le feu,

&

& d'où on eut toutes les peines du monde à le repouſſer.

Comme les plus animez s'en retournoient, ils rencontrerent Helvius Cinna qui paſſoit par hazard dans la ruë, & l'ayant pris pour Cornelius Cinna fameux Orateur, qui le jour précedent avoit parlé en public contre Ceſar, avec une vehemence extrême; ils ſe jetterent ſur luy, & après l'avoir égorgé, ils le déchirerent en mille morceaux, & porterent ſa tête au bout d'une lance par toute la Ville.

Ainſi mourut par une des plus étranges avantures du monde le Mari de la belle Lesbie, qui reçut la nouvelle de cette mort ſi extraordinaire, avec toutes les marques de douleur poſſibles. Elle vint à Rome, où elle rendit à la mémoire de Cinna, tout ce qu'on pouvoit attendre d'une perſonne auſſi raiſon-

nable & auſſi vertueuſe qu'elle étoit.

Après que les jours deſtinez au deuil furent paſſez, Catulle qui n'avoit oſé luy parler de ſon amour, ne ſe contraignit plus, & lui donna tous les temoignages de paſſion dont il pût s'aviſer ; il y a apparence qu'elle y répondit comme il ſouhaitoit ; car on dit qu'un jour, lors qu'il ſortoit de chez elle, ayant rencontré ſon cher Licinius, il lui dit ces Vers.

Si quicquam cupidoque optantique obtigit unquam.

*SI jamais quelque bien ardemment ſouhaitté,*
*D'un Mortel qui s'en eſt flatté,*
*Contre toute apparence*
*A fait la felicité,*
*Et paſſé l'eſperance ;*

*C'eſt*

*C'eſt l'imprevû bonheur*
*Que l'Amour me renvoye:*
*Venez tendres plaiſirs, venez charmante joye,*
*Plus que jamais occuper tout mon cœur.*
*Je retrouve enfin ma Lesbie;*
*Elle ſe rend à ma conſtante foy,*
*Et nul Mortel plus glorieux que moy,*
*Ne peut paſſer une plus douce vie.*

Je crois que Lesbie ſe trouvant enfin maîtreſſe de ſes volontez, épouſa Catulle; du moins il ſemble nous l'apprendre par ces Vers-cy, qui ſont les derniers qu'il a faits pour elle.

Jucundum, mea Vita, mihi proponis amorem.

*QUoy, de la noire envie,*
*Je ne dois point craindre les traits?*

*Quoy, mon bonheur ne finira jamais?*
*De saints nœuds uniront Catulle & sa Lesbie,*
*Et nos feux dureront autant que nôtre vie.*
*Puisse un heureux effet répondre à nos souhaits,*
*Et puissions-nous goûter une éternelle paix!*

Il y a apparence que Sératine & Licinius suivirent l'exemple de Catulle & de Lesbie, & que ces quatre personnes dont le merite étoit si connu de tout le monde, ne trouverent plus d'obstacles à leur bonheur.

F I N.

# TABLE

## De ce qui eſt contenu dans les Tom. III. & IV.


DE LA CHEVELURE DE BERENICE.

*Omnia qui magni diſpexit lumina mundi.* 22

HISTOIRE DE CALLIMAQUE ET DE BERENICE. 35

EPITAPHE DE BATTUS. 37

CALLIMAQUE A LA PRINCESSE BERENICE. 63

BERENICE A CALLIMAQUE. 64

VERS TIREZ DE CALLIMAQUE. 86

A CORNELIUS.

*Cui dono lepidum novum libellum.* 96

A AURELE.

*Aurele Pater eſuritionum.* 103

# TABLE.

## A CESAR.

*Non nimium ſtudeo, Cæſar, tibi velle placere.* 115

*Pulchrè convenit improbis Cinædis.* 117

SUR LE TOMBEAU DE SON FRERE.

*Multas per gentes & multa per æquora vectus.* 122

A LA PRESQU'ISLE DE SIRMION.

*Peninſularum Sirmio inſularumque.* 125

SUR LE BRIGANTIN DONT CATULLE SE SERVIT DANS SES VOYAGES.

*Phaſelus iſte quem videtis hoſpites.* 127

TO-

# TABLE.

## TOME QUATRIEME.

HISTOIRE DE LESBIE ET D'HELVIUS CINNA. P. 136
*Lesbia mî præſente viro mala plurima dicit.* 147
AUTRE SUR LE MEME SUJET.
*Lesbia mî dicit ſemper male, nec tacet unquam.* 148
*Bithynia quidquid & P. Cæſaris unquam habuit.* 178
HISTOIRE D'EUROPE. 184
*Furi, Villula veſtra non ad Auſtri.* 203

## ELEGIE.

*Si qua recordanti benefacta priora voluptas,* 231
*Huc eſt mens adducta tuâ, mea Lesbia, culpâ.* 235

Cre-

# TABLE.

*Credis me potuisse mea maledicere vi-*
*te.* 245

## CONTRE CESAR.

*Quis hoc potest videre, quis potest*
*pati?* 257
*Si quicquam cupidoque optantique ob-*
*tigit unquam* 266
*Jucundum, mea Vita, mihi proponis*
*amorem.* 267

## FIN.

